

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION
UNITE DE RECHERCHE « COGNITION ET DEVELOPPEMENT »

ACQUISITION DE DISPOSITIFS
MORPHOSYNTAXIQUES POUR LE SIGNALEMENT
D'INFORMATIONS « CONNUE » ET « NOUVELLE » EN
KIRUNDI LANGUE MATERNELLE

Béatrice Mvukiye

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de
Docteur en sciences psychologiques

Promoteur : Professeur Michel Hupet

Louvain-la-Neuve, septembre 2003

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION
UNITE DE RECHERCHE « COGNITION ET DEVELOPPEMENT »

ACQUISITION DE DISPOSITIFS
MORPHOSYNTAXIQUES POUR LE SIGNALEMENT
D'INFORMATIONS « CONNUE » ET « NOUVELLE » EN
KIRUNDI LANGUE MATERNELLE

Béatrice Mvukiye

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de
Docteur en sciences psychologiques

Promoteur : Professeur Michel Hupet

Louvain-la-Neuve, septembre 2003

A toi

Qui parles

Pour l'épanouissement

Des individus

Et de plusieurs groupes d'individus ;

Je te dédie cette thèse.

Remerciements

Cette dissertation est certes le fruit d'un travail personnel, mais c'est grâce à plusieurs contributions extérieures qu'il a pu avoir sa forme finale. Mes remerciements s'adressent aux personnes et groupes de personnes qui, de près ou de loin, y ont une part de contribution.

Je remercie en premier lieu le Professeur Michel Hupet, mon promoteur de thèse. Il vivait en Belgique et je vivais au Burundi, on ne se connaissait pas encore quand il a accepté de diriger ma thèse. L'appréciation qu'il a réservée à mon premier document de deux pages seulement et dit « Projet de thèse » en 1993 m'a encouragée à m'accrocher au thème d'étude choisi. Plus tard, son accompagnement à l'Université Catholique de Louvain m'a permis de cheminer, lentement mais sûrement, dans une recherche où j'avais beaucoup à apprendre ; je découvrais des disciplines pour moi nouvelles comme la psychologie cognitive, la linguistique et l'informatique, en même temps, un pays nouveau et une université nouvelle. Grâce à sa patience, j'ai pu réaliser un cheminement de recherche personnel ; grâce à ses suggestions et ses conseils, j'ai pu dégager une ligne droite d'une série de méandres qui se dessinaient à mon passage.

Je remercie en deuxième lieu les professeurs Marie-Anne Schelstraete et Firmard Sabimana, membres de mon Comité d'encadrement. Sans leurs observations, mon analyse des éléments formels du kirundi et des données recueillies n'aurait certainement pas sa forme et sa profondeur.

*Avant son décès et son **remplacement** par Marie-Anne Schelstraete, le Professeur Jean Costermans avait également accepté de faire partie de mon Comité d'encadrement, mais le destin en avait décidé autrement. Je lui rends hommage.*

Mes remerciements s'adressent en troisième lieu à Monsieur Ntabundi Benjamin pour la réalisation des dessins ayant servi de matériel expérimental ainsi qu'à tous les enfants qui, gentiment et agréablement, ont accepté d'effectuer les épreuves de mon expérimentation.

Ce travail a également été enrichi dans le contenu et dans la forme par beaucoup de contacts et échanges, d'abord au sein de l'Université Catholique de Louvain en commençant par la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education, ensuite en dehors de l'UCL en Belgique et ailleurs. Mes remerciements s'adressent à tout le monde (chacun se reconnaîtra) pour tout ce que j'ai reçu et offert.

Le Ministère de l'éducation nationale du Burundi a financé une partie de ma formation doctorale, puis d'autres soutiens financiers m'ont été offerts par le Service d'aide aux étudiants de l'Université Catholique de Louvain et le Service pour étudiants et stagiaires étrangers de Bruxelles. J'exprime ma reconnaissance à toutes ces institutions. Les passages d'un financement à un autre ayant été marqués par des

périodes de rupture de bourse d'études, je remercie vivement toutes les personnes — des parentés, des amis, des bénévoles — qui, simplement et sincèrement, ont été sensibles à mes difficultés et m'ont soutenue moralement et/ou financièrement.

Enfin, si ce travail a pu aboutir, il est également une réussite pour mes familles et pour les amis sincères et fidèles. J'en félicite chacune et chacun, en commençant prioritairement par Tanguy qui, comme pour couronner tout ce qu'il sait m'offrir, et comme par reconnaissance de la taille et du nombre de défis auxquels je faisais face dans ce parcours, a pu exprimer « Maman est une Super woman ».

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1: ELEMENTS LINGUISTIQUES DE BASE NECESSAIRES A LA COMPREHENSION DES ENONCES D'ENFANTS KIRUNDOPHONES	6
1.1 Les constituants phonologiques du kirundi	7
<i>1.1.1 Les phonèmes segmentaux</i>	<i>7</i>
1.1.1.1 Les voyelles.....	7
1.1.1.2 Les consonnes	8
1.1.1.3 La syllabe	8
<i>1.1.2 Les phonèmes supra-segmentaux</i>	<i>9</i>
1.2 La morphosyntaxe de base en production de phrases simples de type « Agent / action / patient »	14
<i>1.2.1 L'expression de l'agent</i>	<i>16</i>
1.2.1.1 L'agent est exprimé par un substantif.....	16
a) Le thème nominal.....	16
b) Le préfixe nominal	18
c) L'augment.....	21
d) L'élément post-thématique.....	24
e) Conclusion : le substantif et la référence à une information connue ou nouvelle	24
1.2.1.2 L'agent est exprimé par un syntagme nominal complexe	27
1.2.1.2.1 Le substantif « étoffé ».....	27
a) Substantif étoffé par un autre substantif	28
b) Substantif étoffé par une forme verbale.....	29
c) Substantif étoffé par un adjectif.....	30
d) Substantif étoffé par une forme pronominale.....	33
1° Le substitutif ou pronom personnel	35
2° Le démonstratif.....	37
3° Le possessif	37
e) Le substantif étoffé et la référence à une information connue ou nouvelle..	38
1.2.1.2.2 Des composants morphologiques très variés au sein du syntagme nominal complexe	39
1.2.1.3 L'agent est exprimé par une forme pronominale indépendante.....	40
1.2.1.4 L'agent est exprimé par un morphème : le préfixe verbal.....	42
1.2.1.5 Conclusion sur l'expression de l'agent.....	43
<i>1.2.2 L'expression de l'action</i>	<i>44</i>
1.2.2.1 Le radical verbal.....	45
1.2.2.2 Le thème verbal	46

1.2.2.3 Le préfixe verbal	48
1.2.2.4 Les marques de la voix	49
1.2.2.5 Les marques de temps.....	51
a) L'aspect ou le temps intérieur à l'événement	52
1° Premier moment opératif : l'aspect pré cursif.....	52
2° Deuxième moment opératif : l'aspect cursif.....	52
3° Troisième moment opératif : l'aspect postcursif.....	53
4° Conclusion.	53
b) Le temps extérieur à l'événement	53
1.2.2.6 Les marques de la négation.....	54
1.2.2.7 Des morphèmes verbaux particuliers	56
1.2.2.8 Les modalités syntaxiques	58
1.2.2.9 L'infixe	60
1.2.2.10 Conclusion sur l'expression de l'action.....	60
1.2.3 <i>L'expression du patient</i>	61
1.2.3.1 Le patient est exprimé en position « intra-forme verbale »	62
1.2.3.2 Le patient est exprimé en position « post-forme verbale »	64
1.2.3.3 Conclusion sur l'expression du patient.....	65
1.2.4 <i>Conclusion sur l'organisation des phrases simples de type « Agent / action /</i> <i>patient » en kirundi</i>	66
1.3 La morphosyntaxe de base en production de phrases clivées	67
1.3.1 <i>L'agent est le point focal de la phrase clivée</i>	68
1.3.2 <i>Le patient est le point focal de la phrase clivée</i>	69
1.3.3 <i>Conclusion sur la structure des phrases clivées en kirundi</i>	69
1.4 Conclusion.....	71
 CHAPITRE 2: LA PERSPECTIVE FONCTIONNALISTE DANS LES THEORIES SUR L'ACQUISITION DU LANGAGE.....	72
2.1 Les principaux modèles théoriques dans l'étude de l'acquisition du langage ...	73
2.1.1 <i>Le modèle théorique béhavioriste</i>	73
2.1.2 <i>Le modèle théorique formaliste</i>	75
2.1.3 <i>Le modèle théorique fonctionnaliste</i>	77
2.2 La perspective fonctionnaliste en psycholinguistique et la recherche expérimentale	79
2.3 Questions de recherche.....	87
 CHAPITRE 3: METHODOLOGIE	88
3.1 La démarche expérimentale	88
3.1.1 <i>La première épreuve</i>	88
3.1.2 <i>La deuxième épreuve</i>	90
3.1.3 <i>La troisième épreuve</i>	92
3.2 L'échantillon	96

3.3 L'analyse des données97

CHAPITRE 4: LA PRODUCTION DE PHRASES SIMPLES DE TYPE « AGENT / ACTION / PATIENT » ET L'EMERGENCE DE DISPOSITIFS MORPHOSYNTAXIQUES POUR LE SIGNALEMENT D'INFORMATIONS

« CONNUE » ET « NOUVELLE »	100
4.1 L'expression de l'agent.....	100
4.1.1 <i>L'expression de l'agent et la variation de son statut d'information</i>	102
4.1.2 <i>L'expression de l'agent et la variation de l'âge des locuteurs</i>	104
4.1.3 <i>L'expression de l'agent et les effets combinés du statut de l'information sur l'agent et de l'âge des locuteurs</i>	106
4.1.3.1 L'usage du substantif	107
4.1.3.2 L'usage du préfixe verbal en tête de phrase	108
4.1.4 <i>Conclusion sur l'expression de l'agent</i>	110
4.2 L'expression du patient	111
4.2.1 <i>L'expression du patient et la variation de son statut d'information</i>	113
4.2.1.1 L'expression implicite du patient	114
4.2.1.2 L'expression du patient par l'infixe.....	114
4.2.2 <i>L'expression du patient et la variation de l'âge des locuteurs</i>	115
4.2.3 <i>L'expression du patient et les effets combinés du statut de l'information sur le patient et de l'âge des locuteurs</i>	116
4.2.3.1 L'expression implicite du patient	116
4.2.3.2 L'expression du patient par l'infixe	117
4.2.4 <i>Conclusion sur l'expression du patient</i>	118
4.3 L'expression de l'action.....	118
4.3.1 <i>Les modalités syntaxiques dans les formes verbales expressives de l'action....</i>	121
4.3.1.1 L'usage des modalités syntaxiques et la variation du statut d'informations sur l'action et son agent.....	122
4.3.1.2 L'usage des modalités syntaxiques et la variation de l'âge des locuteurs.....	124
4.3.1.3 L'usage des modalités syntaxiques et les effets combinés du statut de l'information sur l'agent et de l'âge des locuteurs.....	125
1° Le choix de la modalité assertive.....	125
2° Le choix de la modalité adjectivale	127
4.3.1.4 Conclusion sur l'usage des modalités syntaxiques.....	129
4.3.2 <i>Les suites verbales dans l'expression de l'action</i>	130
4.3.2.1 L'usage des différentes suites verbales et la variation du statut de l'information sur l'action et sur son patient	132
1° Les suites verbales et la variation du statut de l'information sur l'action..	132
2° Les suites verbales et la variation du statut de l'information sur le patient	133
4.3.2.2 L'usage des suites verbales et la variation de l'âge des locuteurs	135
4.3.2.3 L'usage des suites verbales et les effets combinés du statut de l'information sur l'action et de l'âge des locuteurs.....	137

1°	L'expression de l'action par une forme verbale n'ayant pas « -ra- » parmi les éléments formateurs	137
2°	L'expression de l'action par une forme verbale disjointe	138
3°	L'expression de l'action par une forme verbale conjointe et ayant « -ra- » parmi les éléments formateurs	139
4.3.2.4	L'usage des suites verbales et les effets combinés du statut de l'information sur le patient et de l'âge des locuteurs	140
1°	L'expression de l'action par une forme verbale disjointe	140
2°	L'expression de l'action par une forme verbale conjointe et ayant « -ra- » parmi les éléments formateurs	141
4.3.2.5	Conclusion : l'émergence de l'affixe pré-radical « -ra- »	142
4.3.3	Conclusion sur l'expression de l'action	145
4.4	Conclusion sur l'émergence de l'organisation des informations « connue » et « nouvelle » en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » en kirundi.....	146
CHAPITRE 5: LA PRODUCTION DE PHRASES CLIVEES		149
5.1	L'expression du contraste en situation	151
5.1.1	<i>L'expression du contraste et la situation de l'élément contrastif</i>	151
5.1.2	<i>L'expression du contraste et la variation de l'âge des locuteurs</i>	152
5.1.3	<i>Les effets combinés de la situation de l'élément contrastif et de l'âge des locuteurs dans l'expression du contraste</i>	154
5.2	La nature des phrases clivées	155
5.2.1	<i>La nature du foyer dans les phrases clivées</i>	155
5.2.2	<i>Les formes linguistiques expressives de l'élément focal dans une phrase clivée</i>	158
5.2.3	<i>La forme verbale expressive de l'action dans une phrase clivée.....</i>	161
5.2.4	<i>L'expression du patient dans une phrase clivée à foyer agent</i>	162
5.3	La nature des phrases simples contrastives	163
5.3.1	<i>L'expression de l'agent dans une phrase simple contrastive</i>	163
5.3.2	<i>L'expression de l'action dans une phrase simple contrastive</i>	164
5.3.3	<i>L'expression du patient dans une phrase simple contrastive</i>	166
5.4	Conclusion sur l'émergence des phrases clivées	167
CHAPITRE 6: CONCLUSION GENERALE ET PERSPECTIVES		169
6.1	Synthèse sur les dispositifs morphosyntaxiques marquant les informations connue et nouvelle chez les enfants kirundophones	170
6.1.1	<i>La production de phrases simples</i>	170
6.1.1.1	<i>L'expression de l'agent et du patient.....</i>	170
6.1.1.2	<i>L'expression de l'action.....</i>	173
a)	<i>Les modalités syntaxiques</i>	174
b)	<i>Les suites verbales</i>	175

1° Les suites verbales et le statut de l'information sur l'action	176
2° Les suites verbales et le statut de l'information sur le patient	177
3° Les suites verbales et les statuts d'informations sur l'action et sur le patient	177
6.1.2 <i>La production de phrases clivées</i>	178
6.2 Approche comparative	180
 REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	 183

INTRODUCTION

Le kirundi est la langue du Burundi. Selon la classification de Tervuren des langues africaines, cette langue a été qualifiée "Bantou, J62" (cfr Bastin, 1982). Son appellation authentique, " ikiruúndi ", désigne à la fois la langue et la culture burundaises. Le concept auquel nous faisons référence quand nous parlons du kirundi dans cette rédaction est celui qui réfère à la langue. Les premiers écrits sur le kirundi datent du début du vingtième siècle (après J.C.) à l'occasion de rencontres entre des cultures d'Afrique et d'Europe ; les travaux les plus représentatifs appartiennent à la deuxième moitié du siècle. Aujourd'hui, les recherches scientifiques les plus avancées sur le kirundi sont du ressort de la linguistique. Les autres disciplines que l'étude du langage intéresse également accusent un grand retard à lui emboîter le pas. C'est le cas de la psychologie : le champ d'une psycholinguistique centrée sur le kirundi est non encore défriché et présente des potentialités de recherche énormes.

C'est dans ce champ que nous nous sommes lancée en pionnière en optant pour l'étude de l'acquisition du kirundi langue maternelle ou langue première. Etonnées par notre intérêt pour le phénomène de l'acquisition du langage et de la langue particulière qu'est le kirundi, plusieurs personnes (la plupart kirundophones) nous ont interrogée sur les mobiles d'une telle attention. La réponse est que l'inspiration nous est venue d'une expérience vécue dans la pratique de l'enseignement au Burundi : assurer un cours de psychologie du développement à de futurs formateurs et encadreurs d'enfants, de jeunes et d'adultes dont la principale langue de communication est le kirundi et sur base d'une documentation exploitant essentiellement des théories et des méthodes de recherche élaborées à partir de données récoltées en Occident. Certaines théories s'accommodaient au principe de l'universalité des faits et s'appliquaient aisément aux publics-cibles, mais d'autres semblaient ne pas très bien s'y accommoder. Lorsque des points d'inadéquation étaient observés, un travail d'adaptation s'imposait, mais toutes les questions ne faisaient pas l'objet de réponses faciles et rapides. Le développement du langage est le thème qui souleva le plus de questions particulières et sans réponses directes. Il devint ainsi l'objet de notre choix pour des recherches plus approfondies.

L'exemple de l'acquisition des pronoms personnels « sujets » ou « agents » illustre ces questionnements. On s'est interrogé, en français, sur l'ordre d'acquisition des formes linguistiques comme « je », « tu », « il / elle », etc. qui sont des unités lexicales. Les unités correspondantes en kirundi n'étant pas des réalités lexicales, mais des morphèmes indissociables de formes verbales d'actions ou d'états (Exemples : **n-** dans « **ndaaje** », je viens, j'arrive ; **u-** dans « **uraaje** », tu viens, tu arrives ; **a-** dans « **araaje** », il/elle vient, il/elle arrive), un raisonnement en termes de stades d'acquisition des unités comme le « je », le « tu », le « il », le « elle », etc. est inapplicable au système du kirundi. Et généralement en acquisition du langage (toutes conditions étant égales par ailleurs), on ne peut pas prétendre automatiquement à un parallélisme de stades d'acquisition pour des formes émanant de plusieurs langues parce qu'elles sont sémantiquement équivalentes. Ainsi, il nous est paru pertinent de s'interroger sur des différences entre des compétences langagières éventuellement inhérentes à des différences formelles des langues maternelles à acquérir.

Par la suite à l'occasion de diverses lectures sur la problématique du développement du langage, nous avons pris connaissance des positions du courant inter-culturel en psycholinguistique développementale (Slobin, 1967 ; Kaïl, 1983 ; Slobin, 1985 ; Mac Whinney et Bates, 1989 ; Slobin, 1993 ; Bloom in Gernsbacher, 1994) qui nous firent découvrir que suite à un constat d'une prédominance de données anglo-centristes dans les théories sur l'acquisition du langage, ce courant de recherches inauguré en 1967 par Slobin avait lancé un appel pour des études comparatives fondées sur la confrontation de données issues de plusieurs autres langues en vue d'une meilleure compréhension des mécanismes impliqués dans l'acquisition du langage. La découverte de cet appel fut pour nous une lumière. Elle nous permit de confirmer définitivement notre choix pour l'étude de l'acquisition du kirundi langue première.

Le questionnement de base de notre recherche repose sur les caractéristiques grammaticales particulières qui distinguent le kirundi des autres langues (celles de la même famille linguistique, les langues « bantu », et celles d'autres familles) et sur l'éventuelle implication de ces particularités dans le processus d'acquisition de la langue en tant que langue première. Pouvoir toucher à cette problématique exige entre autres pré-requis d'avoir une bonne connaissance du kirundi. Nous avons l'avantage

d'être une bonne locutrice du kirundi (notre langue maternelle) et d'être formée à la psychologie, mais nous étions novice dans l'étude structurale de la langue. En cherchant alors à combler nos lacunes en la matière, c'est de découverte en découverte que nous avons progressé, et nous étions surprise de réaliser que savoir parler une langue et savoir en faire une description linguistique sont deux réalités fort différentes.

C'est dans le cadre d'une thèse de doctorat que nous avons choisi d'inscrire nos premiers pas de chercheur en psycholinguistique et sur le thème particulier de « l'acquisition de dispositifs morpho-syntaxiques pour le signalement d'informations connue et nouvelle en kirundi langue maternelle ». Un mémoire introductif¹ a précédé la présente dissertation, jetant les bases de notre contribution à l'édification de l'œuvre immense que sera la théorie sur l'acquisition du kirundi. Nous parlons de « notre contribution » parce que, ni nos ressources actuelles, ni nos investigations ultérieures ne pourront prétendre achever ou prédire les développements de cette œuvre. L'orientation générale du mémoire était d'analyser la structure du kirundi pour en dégager les aspects particuliers susceptibles de soulever des questions intéressantes pour l'étude de l'acquisition du langage.

Face à la nouveauté et à la variété des questions soulevées dans le mémoire, face à la diversité des théories et des méthodologies de recherche auxquelles l'étude du langage a donné naissance (cfr Bates et Mac Whinney, 1979 ; Costermans, 1980 ; Moreau et Richelle, 1981 ; Budwig, 1995 ; Tomasello, 1998), le choix d'un aspect particulier qui allait être l'axe central de notre thèse n'a pas été une tâche facile. Etant donné qu'aucune autre étude systématique n'avait encore été envisagée sur l'acquisition du kirundi langue première, savoir par où commencer a dû faire l'objet de mille et une délibérations. Finalement, nous avons choisi d'aborder l'étude de l'acquisition du kirundi par la porte des positions théoriques d'inspiration fonctionnaliste.

Le langage est certes un instrument de représentation du monde, mais il est avant tout un système de communication. C'est le besoin de communiquer qui est le moteur fondamental de l'apprentissage et/ou de l'émergence des comportements langagiers. Cette définition appelle en quelque sorte à l'étude du langage en l'abordant par l'angle

¹ Mvukiye, (1997).

des interactions dialogiques, c'est-à-dire les interactions « locuteur – interlocuteur », celles-là mêmes qui constituent les contextes dans lesquels les enfants apprennent à parler.

Les interactions « locuteur – interlocuteur » qui font l'objet de la présente dissertation ont été volontairement placées dans des contextes propres à induire, chez des enfants kirundophones, deux types de comportements langagiers à savoir la production de phrases simples de type « Agent / action / patient » et la production de phrases clivées.

La dimension langagière qui, dans les énoncés, est considérée par plusieurs auteurs comme étant ce qui fait figure d'articulation fondamentale du discours serait l'articulation reposant sur la distinction entre ce que le locuteur suppose déjà connu et accessible par son interlocuteur (« information connue ») et ce qu'il suppose ne l'être pas encore (« information nouvelle ») (Hupet & Kreit, 1983, p.189). Le locuteur se fait d'abord une représentation des besoins informatifs de son interlocuteur, et produit ensuite des énoncés qui visent à y répondre. Ainsi, loin d'être une simple acquisition d'une aptitude à énoncer et à comprendre des concepts et des énoncés, l'acquisition d'une langue est aussi une acquisition de l'aptitude à articuler et à comprendre des informations connue et nouvelle au sein des énoncés.

Sur base de cette considération théorique, nous avons focalisé nos expérimentations sur l'organisation d'informations « connue » et « nouvelle » en production orale. La délimitation faite aux phrases simples de type « Agent / action / patient » et aux phrases clivées découle d'une perspective à double finalité. La première finalité est de l'ordre de la commodité : notre recherche étant la première étude psycholinguistique à aborder l'acquisition du kirundi langue première, et le champ d'investigation se présentant trop vaste pour être fouillé d'un seul coup, il fallait commencer par quelque part. Le choix que nous avons fait de ce quelque part (phrases simples de type « Agent / action / patient » et phrases clivées) mène à la deuxième finalité qui est comparatiste. Des recherches similaires ayant en effet été réalisées sur des langues indo-européennes dont l'anglais, le hongrois, l'italien, le français (Mac Whinney & Bates, 1978 ; Hupet & Kreit, 1983 ; Vion & Amy, 1984 ; Hupet & Tilmant, 1986 ; Hupet & Tilmant, 1989), elles nous ont inspiré à explorer et chercher à

comprendre comment les choses fonctionnent du côté du Kirundi d'autant plus qu'il s'agit d'une langue qui appartient à une famille linguistique très différente de la famille indo-européenne. Ainsi, notre procédure de recherche visa l'objectif de faire produire des énoncés à des enfants kirundophones, les recueillir et les analyser.

Les six chapitres qui composent cette dissertation ont tous concouru à la réalisation de cet objectif. En présentant les principaux éléments formels qui, en linguistique du kirundi, sont nécessaires à la compréhension de l'organisation morphosyntaxique des phrases simples de type « Agent / action / patient » et des phrases clivées, le premier chapitre expose l'essentiel de la matière qu'il a fallu et qu'il faudrait commencer par comprendre avant de prétendre à une analyse de ces énoncés d'enfants kirundophones. Le deuxième chapitre expose les fondements théoriques de la perspective fonctionnaliste en psychologie du développement du langage ainsi que les recherches expérimentales qui, pour une large part, ont inspiré nos questions de recherches et notre expérimentation sur des enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans. Le troisième chapitre est méthodologique ; il décrit le cadre expérimental qui, pour répondre aux questions de recherche posées, a été conçu pour réaliser le recueil des énoncés auprès des enfants kirundophones. Le quatrième chapitre retrace la démarche d'analyse faite des phrases simples de type « Agent / action / patient » recueillies ainsi que les résultats y relatifs. Le cinquième chapitre retrace la démarche d'analyse faite des phrases clivées recueillies et les résultats y relatifs. Le sixième chapitre est la conclusion générale ; il fait d'abord le point sur l'émergence des dispositifs morphosyntaxiques qui, en kirundi et précisément en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » et de phrases clivées participent à l'organisation et au signalement des informations connue et nouvelle, proposant parallèlement des perspectives pour d'autres recherches sur l'acquisition du kirundi, puis il termine par une comparaison de certains aspects de l'acquisition du kirundi avec l'acquisition d'autres langues dont le français et l'anglais principalement.

Chapitre 1 :

ELEMENTS LINGUISTIQUES DE BASE NECESSAIRES A LA COMPREHENSION DES ENONCES D'ENFANTS KIRUNDOPHONES

L'élaboration de ce chapitre n'a pas visé une reprise intégrale de la description structurale du kirundi. Il en reprend quelques éléments formels et précisément ceux qui entrent couramment dans l'organisation des deux types d'énoncés qui ont fait l'objet de notre expérimentation auprès d'enfants kirundophones à savoir les phrases simples de type « Agent / action / patient » et les phrases clivées. Chercher à comprendre l'acquisition des dispositifs morphosyntaxiques servant au signalement d'informations connue et nouvelle en production des deux catégories d'énoncés exige en effet d'en connaître d'abord le fonctionnement. Ce chapitre trouve une justification dans cet argument ; et il en trouve également dans le fait que le kirundi fait partie des langues qui sont très peu connues, d'une part parce qu'il a une portée culturelle géographiquement très limitée, d'autre part parce que son écriture est très récente.

Bien que les études descriptives du kirundi aient encore du pain sur la planche, il existe d'excellents travaux qui en font état. Les plus représentatifs ont été repris par la liste de nos références bibliographiques. Sans prétendre établir un bilan théorique de ces travaux, nous nous en sommes largement inspirée en nous limitant toutefois à la description des principaux éléments formels qui entrent dans l'architecture des phrases simples de type « Agent / action / patient » et des phrases clivées. Pour une question de clarté, le chapitre est subdivisé en trois sections ; dans la mesure où les constituants phonologiques constituent les unités minimales dans toute langue, la première section présente les constituants du système phonologique du kirundi ; la deuxième section traite de l'organisation des phrases simples de type « Agent / action / patient » ; la troisième section met en évidence les caractéristiques les plus saillantes des phrases clivées. Ainsi, les exemples de mots et de phrases qui sont donnés en kirundi à divers

endroits du texte pourront être lus et compris autant par le lecteur kirundophone que par le lecteur non kirundophone.

1.1 Les constituants phonologiques du kirundi

1.1.1 Les phonèmes segmentaux

Il s'agit des unités que sont les voyelles et les consonnes : cinq voyelles et vingt-deux consonnes (Ntahokaja, 1994, pp.9-10).

1.1.1.1 Les voyelles

i	u
e	o
a	
Phonétiquement	
[i]	[u]
[e]	[o]
[a]	

1.1.1.2 Les consonnes²

Mode d'artic.	Point d'articulation											
	Labiales		Labio-dentales		Dentales		Palatales		Vélaires		Laryngales	
Occlusives	p	b			t	d			k	g		
Fricatives			f	v	s	z	ʃ	j			h	
Nasales		m				n		ny				
Vibrantes								r				
Affriquées			pf		ts		c					
Semi-voyelles		w						y				

1.1.1.3 La syllabe

La syllabe est monophonémique, biphonémique ou complexe. Monophonémique, elle est une voyelle simple. Biphonémique, elle est l'union de n'importe quelle consonne dans la série des 22 consonnes avec chacune des cinq voyelles. Complexe, elle est composée de trois ou quatre phonèmes : 1° « consonne nasale + consonne + voyelle », soit **NCV** ; 2° « consonne + semi-voyelle (**w** ou **y**) + voyelle », soit **CSV** ; 3° « nasale + consonne + semi-voyelle + voyelle », soit **NCSV**.

Exemples :

Ururími (langue)

la voyelle initiale **u-** est une syllabe monophonémique ;
-ru-, **-rí-** et **-mi** sont toutes des structures syllabiques biphonémiques

indími (langues)

-ndí- est une structure syllabique complexe de type **NCV**

Gutweenga (rire, sourire)

-twee- est une structure syllabique complexe de type **CSV**

Ntweenga (nom)

-ntwe- est une structure syllabique complexe de type **NCSV**

² Ntahokaja, 1994, p.10.

1.1.2 Les phonèmes supra-segmentaux

Comme toutes les langues « bantu », le kirundi est communément dit « langue à tons ». L'appellation relève d'un jeu de deux phénomènes qui, du point de vue linguistique, sont distinctifs : les tons ou la hauteur vocalique ; et la longueur phonémique, la durée (ou quantité) vocalique (Faïk-Nzuji, 1992,79-95 ; Ntahokaja, 1994, 27-31).

La linguistique du kirundi connaît actuellement trois modèles d'écriture de la langue : l'écriture courante, l'écriture de type « modèle Ntahokaja »³ et l'écriture de type « modèle Meeussen »⁴. La différenciation des trois modèles réside dans la prise en compte des phonèmes supra-segmentaux.

Bien que non réaliste, l'écriture la plus courante du kirundi est, au Burundi, celle qui ne rend compte que des seuls éléments segmentaux. Elle ne traduit pas en signes les phonèmes supra-segmentaux, d'où, en activité de lecture, la tâche d'adjonction des éléments supra-segmentaux est implicitement abandonnée à l'activité mentale du lecteur. Les manuels scolaires et l'alphabétisation, les journaux, les panneaux publicitaires, bon nombre d'ouvrages, les courriers publics et privés, etc. continuent à se faire sous ce modèle malgré divers appels de linguistes qui ne cessent de souligner que le kirundi devrait être écrit comme il se dit. La remarque est de taille étant donné que les phonèmes supra-segmentaux sont distinctifs non seulement au niveau morphologique, mais aussi au niveau des flexions morpho-syntaxiques.

Les types d'écriture dits « modèle Meeussen » et « modèle Ntahokaja » sont des solutions qui ont été proposées pour que le kirundi puisse être écrit avec une intégration des phonèmes supra-segmentaux. Les deux modèles cohabitent en linguistique, mais ils restent surtout l'apanage de milieux de recherche. L'enseignement burundais secondaire et supérieur les a déjà intégrés dans les programmes d'études, mais il nous semble qu'ils sont enseignés plus dans une perspective informationnelle que dans une perspective

³ Du nom de l'auteur (Ntahokaja, 1966)

⁴ Du nom de l'auteur (Meeussen, 1959)

fonctionnelle. Les deux modèles trouvent leurs traits différenciateurs dans l'écriture des voyelles.

En kirundi, les tons affectent la voyelle et parfois la consonne nasale. La tonalité a deux variantes : un ton bas et un ton haut. Exemples : **umugabo** (homme) a un ton bas à toutes les syllabes ; **umugoré** (femme) a un ton bas au niveau des syllabes **u-** , **-mu-** et **-go-** , et un ton haut au niveau de la syllabe **-re**. Ntahokaja et Meeussen n'accordent aucun signe au ton bas ; ils marquent le ton haut d'un trait oblique dans le sens droite-gauche placé au-dessus de la voyelle qui porte le ton. Sur cet aspect, les deux exemples **umugabo** et **umugoré** sont faciles à appréhender, mais les choses ne sont pas toujours aussi simples. Dans plusieurs cas, la tonalité vocalique se combine avec la quantité vocalique, et cela donne lieu à des jeux de tonalité plus complexes : la voyelle longue à ton bas, la voyelle longue à ton haut, la voyelle (longue) à ton descendant, la voyelle (longue) à ton montant.

La quantité (ou la durée) d'une voyelle à ton bas connaît deux variantes : une voyelle brève et une voyelle longue. Ntahokaja et Meeussen proposent de signifier la voyelle brève par l'unique lettre qui représente le phonème vocalique. C'est le cas dans les syllabes des mots **umugabo** (homme), **gusaba** (demander), **gusesa** (fouiller). Les deux auteurs proposent néanmoins des écritures différentes pour la transcription de la voyelle longue. Meeussen propose le dédoublement de la voyelle (Exemples : **gusaaba**, voler en éclats ; **guseesa**, verser à terre) tandis que Ntahokaja propose de superposer au segment vocalique un trait horizontal (**gus⁻aba**, **gus⁻esa**).

L'ensemble des jeux de combinaisons possibles entre les variantes de la tonalité et celles de la durée vocalique donne lieu à six réalisations vocaliques : la voyelle brève à ton bas, la voyelle brève à ton haut, la voyelle longue à ton bas, la voyelle longue à ton haut, la voyelle (longue) à ton descendant, la voyelle (longue) à ton montant. Nous donnons ci-dessous des exemples illustratifs des représentations qui leur sont attribuées par les deux modèles d'écriture « Meeussen » et « Ntahokaja » (voir voyelles en caractères renforcés).

a) Voyelle brève à ton bas

Exemple	Ecriture « Meeussen »	Ecriture « Ntahokaja »
aubergine	intore	intore
grimper sur un arbre	gusega	gusega
homme	umugabo	umugabo
demander	gusaba	gusaba

b) Voyelle brève à ton haut

Exemple	Ecriture « Meeussen »	Ecriture « Ntahokaja »
bouchée de pâte	intóre	intóre
femme	umugoré	umugoré
jumeaux	amahása	amahása

c) Voyelle longue à ton bas

Exemple	Ecriture « Meeussen »	Ecriture « Ntahokaja »
quémander	guseega	gus̄ega
personne	umuuntu	um̄untu
ami, amie	umugeenzi	umuḡenzi
éclater	gusaaba	gus̄aba
renverser, verser à terre	guseesa	gus̄esa

d) Voyelle longue à ton haut

Exemple	Ecriture « Meeussen »	Ecriture « Ntahokaja »
toutes les personnes	bóóse	böse
tous les objets	vyóóse	vyöse
tous les coins	hóóse	höse

e) Voyelle (longue) à ton descendant

Exemple	Écriture « Meeussen »	Écriture « Ntahokaja »
enfant	umwáana	umwâna
intelligence	ubwéenge	ubwênge
enlever, destituer	gukúura	gukûra

f) Voyelle (longue) à ton montant

Exemple	Écriture « Meeussen »	Écriture « Ntahokaja »
le kirundi	ikiruúndi	ikir̃undi
roi	umwaámi	umw̃ami
garçon	umuhuúngu	umuh̃ungu
filles	umukoóbwa	umuk̃obwa

Les phonèmes suprasegmentaux du kirundi assurent également des fonctions d'ordre syntaxiques en plus de la fonction d'identité lexico-sémantique. Ntahokaja (1994, pp.43-51) observe à ce propos deux phénomènes, le ton morpho-syntaxique et le phénomène d'induction qui s'expliquent par des variations prosodiques liées à la fonction et à l'emplacement des éléments (ou morphèmes) formateurs du mot dans le mot, et également à la fonction et à l'emplacement du mot dans l'énoncé. Ntahokaja souligne qu'il y a induction quand la rencontre de deux voyelles dont l'une termine un mot et l'autre en commence un autre a pour effet l'élision de la première et le transfert de son ton haut éventuel sur la seconde, certains éléments morphologiques comme le connectif, les particules **na** (et, avec), **nka** (comme), **kó** (que, puisque), ... provoquant dans certains cas un allongement de la voyelle initiale du deuxième mot. La tonalité du kirundi est donc à la fois lexicale et contextuelle. Les exemples qui suivent (Ntahokaja, 1994) sont des cas de mots dont la tonalité est variable selon que le mot apparaît seul ou en contexte.

Tonalité lexicale

Umugabo
Homme

abag⁻enzi
les amis

nyakw⁻ubahwa
le révérend

umwâka
année

Tonalité contextuelle

˘Ewe **mugábo** w⁻ikóreye inzóga !
Ô, homme qui portez de la bière !

Umve r⁻eró **bagênzi**.
Ecoutez bien les amis.

Nyakwûbahwa !
Mon révérend !

intângo y' **ûmwâka**
le début de l'année.

Des trois modèles d'écriture du kirundi (écriture courante, modèle « Ntahokaja » et modèle « Meeussen »), nous avons choisi, pour les exemples de mots et d'énoncés qui sont donnés dans la présente dissertation, d'utiliser le modèle « Meeussen ». Une raison d'ordre cognitiviste a dicté ce choix qui a été opéré en deux étapes. Elle est résumée par l'idée de tendre le plus possible à écrire ce qui, à l'oral, est effectivement dit par le locuteur et à faire lire ce qui a été effectivement pensé et fidèlement mis à l'écrit. La force de cette idée repose sur le fait que la tonalité et la durée vocalique, en kirundi, sont distinctives alors qu'elles ne sont pas prises en compte par l'écriture dite « courante ». De plus, la tonalité des mots n'est pas, dans tous les cas, lexicalement figée, elle peut aussi varier selon le contexte phrastique.

Ainsi, la première étape du choix a d'office écarté l'écriture « courante » parce qu'avec son omission de la transcription des phonèmes supra-segmentaux et sa confusion des voyelles courtes et longues, d'une part elle ne rend pas compte de la pensée réelle du locuteur-rédacteur, d'autre part elle invite le lecteur à lire autre chose que ce qui est réellement écrit, celui-ci devant effectuer, outre le décodage des unités écrites, une tâche mentale et une tâche articulaire d'intonation des éléments segmentaux (s'ils sont au complet) que l'on doit décoder.

Avec la deuxième étape, il était question d'opérer un choix entre les deux autres écritures « modèle Meeussen » et « modèle Ntahokaja ». Ce choix se présentait d'emblée difficile à opérer, surtout que nous savions que depuis un bon bout de temps il fait l'objet d'un débat encore ouvert dans le monde des linguistes du kirundi. C'est

encore l'idée de tendre à écrire ce qui, à l'oral, est effectivement dit par le locuteur et à faire lire ce qui a été pensé et fidèlement mis à l'écrit qui a joué en faveur de notre choix pour le modèle « Meeussen ». Le modèle « Meeussen » est, à notre avis, plus proche de cette idée que le modèle « Ntahokaja ».

Et il ne serait pas superflu de souligner, au passage, que l'informatique n'a pas encore résolu toutes les questions sur l'écriture des langues. Notre choix de l'écriture du kirundi selon le modèle « Meeussen » nous a en même temps permis de contourner une gymnastique de séries de frappes non moins compliquées visant la superposition que l'on trouve dans le modèle d'écriture « Ntahokaja » des signes $\bar{}$ et $\check{}$ sur des voyelles lorsque la voyelle est « longue à ton bas » ou « à la tonalité montante »⁵.

1.2 La morphosyntaxe de base en production de phrases simples de type « Agent / action / patient »

L'architecture phrastique « Agent / action / patient » rapporte l'existence d'un élément animé ou inanimé (l'agent), qui exerce une action quelconque, sur un deuxième élément également animé ou inanimé (le patient). En production orale, lorsqu'un locuteur énonce une phrase de type « Agent / action / patient » à l'intention d'un interlocuteur, il l'organise en fonction de son estimation des besoins informatifs de cet interlocuteur. Le schéma mental que le locuteur construit grâce à cette estimation et qui préside à l'énonciation de la phrase revêt plusieurs possibilités :

- 1°. l'agent est une information ancienne ou connue (c'est-à-dire déjà partagée par le locuteur et l'interlocuteur), tandis que l'action et le patient sont des informations nouvelles (c'est-à-dire connues uniquement par le locuteur) ;
- 2°. l'agent et l'action sont des informations anciennes ou connues, tandis que le patient est une information nouvelle ;
- 3°. l'agent, l'action et le patient sont toutes des informations anciennes ou connues ;
- 4°. l'agent, l'action et le patient sont toutes des informations nouvelles ;
- 5°. l'agent et l'action sont des informations nouvelles, tandis que le patient est une information ancienne ou connue ;

⁵ Plus haut, le lecteur aura constaté que dans les exemples qui contiennent les signes $\bar{}$ et $\check{}$, ces derniers ont été placés avant les voyelles qui en portent le cachet tonal plutôt que d'y être apposés.

- 6°. l'agent est une information nouvelle, tandis que l'action et le patient sont des informations anciennes ou connues ;
- 7°. l'action est une information ancienne ou connue, tandis que l'agent et le patient sont des informations nouvelles ;
- 8°. l'action est une information nouvelle, tandis que l'agent et le patient sont des informations anciennes ou connues.

Aucune étude psycholinguistique n'avait pu être envisagée pour déterminer les dispositifs morpho-syntaxiques qui, en kirundi, sont utilisés pour marquer qu'un agent d'une action est, soit une information nouvelle, soit une information connue, que l'action elle-même est, soit une information nouvelle, soit une information connue, ou que le patient de l'action est nouveau ou connu. Les ouvrages actuellement les plus représentatifs de la grammaire du kirundi (Meeussen, 1959 ; Rodegem, 1967 ; Rodegem, 1970 ; Ndayiragije, 1981 ; Bigangara, 1982 ; Nkanira, 1984 ; Sabimana, 1986 ; Niyonkuru, 1988 ; Ndayishinguje, 1988 ; Ntahokaja, 1994) l'ont plus appréhendée sous les angles des composants phonologiques et morphologiques, dans une moindre mesure sous l'angle de l'organisation morpho-syntaxique, encore que ce dernier aspect est jusqu'à présent envisagé du seul point de vue des relations grammaticales comme les relations de type « Sujet – verbe - objet ». La perspective des relations sémantiques et fonctionnelles telles que « agent », « action », « patient ou bénéficiaire de l'action » n'avait pas encore été prise en compte.

L'originalité de cet essai de description de phrases simples réside dans le fait que la morpho-syntaxe du kirundi est abordée sous l'angle de ces relations sémantiques fonctionnelles. Nous explorons ci-dessous les caractéristiques des formes linguistiques dont le kirundi dispose pour pouvoir exprimer une relation de type « Un agent exerçant une action sur un patient ». Grâce à notre intuition de locutrice kirundophone, nous analysons les marques grammaticales qui, au niveau de chaque forme linguistique, semblent éventuellement contribuer à spécifier si une information « agent », « action » ou « patient » est connue ou nouvelle. Plus loin en commentant des formes linguistiques utilisées par des enfants kirundophones en train d'énoncer des situations concrètes de type « Un agent exerçant une action sur un patient », les quatrième et cinquième chapitres complètent et enrichissent cet essai de description.

1.2.1 L'expression de l'agent

1.2.1.1 L'agent est exprimé par un substantif

Qu'il soit animé ou inanimé, l'agent est avant tout une structure sémantique (Signifié) qui, au niveau du langage, est traduite par une structure formelle (Signifiant). En kirundi, le substantif est l'élément lexical de base qui sert à cette fin. Il a une structure spécifique composée de trois éléments principaux à savoir la structure « **augment- préfixe nominal- thème** ». Nous allons analyser les trois éléments dans l'ordre thème nominal – préfixe nominal – augment, puis nous dirons un mot sur l'existence d'un quatrième morphème, très rare, l'élément post-thématique, en fin de quoi nous commenterons la participation éventuelle du substantif dans le marquage des informations connue et nouvelle.

a) Le thème nominal

Lorsqu'un « agent » est exprimé par un substantif, le thème ou plus précisément le thème nominal est l'élément linguistique qui signifie à proprement parler le noyau sémantique « agent ». Il est soit une unité inanalysable, soit une structure plus ou moins complexe analysable. La structure analysable a deux composantes, un radical (simple ou composé) et une finale. La finale est une voyelle. Contrairement au radical, la finale n'a aucune valeur significative, et, sans régularités reconnues, les cinq voyelles du système vocalique du kirundi peuvent toutes être des finales.

La nature du thème est très variable. Voici les principales formes sous lesquelles le thème nominal apparaît (Rodegem, 1967, 130-134 ; Ntahokaja, 1994, 73-77) :

1° Le thème simple au radical indécomposable.

Exemples :

Idée de ...	« -thème nominal »
Personne	-ntu
Chose	-ntu
Bonté, qualité d'homme	-ntu
Manière	-ntu
Endroit	-ntu

Cœur	-tíma
Jeune fille	-kúmi
Jeune homme	-sóre
Pomme de terre	-ráya
Vérité	-rí
Mensonge	-nyóma
Nom, appellation	-zína

2°. Le thème simple exprimant un agent d'action.

Exemples :

Idée de ...	Radical	« -thème nominal »
Travailleur(s)	-kór-	-kózi
Travailleuse(s)	-kór-	-kózi
Danseur(s), Danseuse(s)	-tâmb-, -vyín-	-tâmvyi, -vyínyi
Enseignant(e),(s)	igiish-	-igiisha
Educateur(s), Educatrice(s)	rer-	-rezi
Joueur(s), Joueuse(s)	-kin-	-kinyi

3°. Le thème simple exprimant l'action ou le temps de l'action.

Exemples :

Idée de ...	Radical	« -thème nominal »
Saison culturelle	-rim-	-rima-
Education	-rer-	-rera, -rero

4°. Le thème simple redoublé.

Exemples :

Igi-**shákasháka** (plant de sorgho dépourvu d'épis), dérivé de **isháka** (sorgho)

Iki-**góorigóori** (plant de maïs dépourvu d'épis), dérivé de **ikigóori** (épis de maïs)

Umu-**górágóre** (femme au sens péjoratif), dérivé de **umugóre** (femme)

5°. Le thème composé :

Le thème est dit composé quand il s'agit d'un verbe avec un substantif, deux verbes, un verbe et un invariable, un substantif et un nombre, deux substantifs, un

substantif et un élément féminin comme « **nyina** » (mère), ou un substantif avec un élément masculin comme « **sé** » (père).

Exemples :

Umu-**nywáamáazi** (arc-en-ciel), dérivé de **kunywá** (boire) et **amáazi** (eau)

Umu-**gíranéeza** (bienfaiteur, bénévole), dérivé de **kugira** (faire) et **néezá** (bien)

In-**kórabára** (malfaiteur), dérivé de **gukóra** (faire, travailler) et **ibára** (le mal, drame)

Ama-**yirábiri** (carrefour), dérivé de **amayira** (chemins, sentiers) et **-biri** (deux)

Inábabíri (mère de jumeaux), dérivé de **nyina** (mère) et **-biri** (deux)

Sébaruúndi (l'autorité suprême des Burundais), dérivé de **sé** (père) et **abaruúndi** (les Burundais)

6°. Le thème dérivé d'un infinitif, un adjectif ou un pronom.

Exemples :

U-**kuvúga** (le parler), dérivé de **kuvúga** (dire, parler)

Umw-**ííza** (personne gentille, intègre, belle), dérivé de **-za** (beau, bon)

b) Le préfixe nominal

Le préfixe nominal précède le thème. Le kirundi étant dite « langue à classes », le préfixe est, pour tous les substantifs, l'élément qui détermine l'appartenance à une classe. Exemples :

Idée de ...	« -préfixe-thème nominal »
Personne	-mu-untu
Personnes	-ba-antu
Chose	-ki-intu
Choses	-bi-intu
Bonté, qualité d'homme	-bu-untu
Manière	-ku-untu
Endroit	-ha-antu
Cœur	-mu-tíma
Cœurs	-mi-tíma
Jeune fille	-n-kúmi
Jeunes filles	-n-kúmi
Jeune homme	-mu-sóre
Jeunes gens	-mi-sóre

Pomme de terre	-ki-ráya
Pommes de terre	-bi-ráya
Vérité	-kú-ri
Mensonge	-ki-nyóma
Mensonges	-bi-nyóma
Nom, appellation	-i-zína
Noms, appellation	-ma-zína
Travailleur, travailleuse	-mu-kózi
Travailleurs, travailleuses	-ba-kózi
Danseur, danseuse	-mu-tâmvyi ; -mu-vyínyi
Danseurs, danseuses	-ba-tâmvyi ; -ba-vyínyi
Enseignant(e)	-mu-iígiisha
Enseignants, enseignantes	-ba-iígiisha
Educateur, éducatrice	-mu-rezi
Educateurs, éducatrices	-ba-rezi
Joueur, joueuse	-mu-kinyi
Joueurs, joueuses	-ba-kinyi
Saison culturelle	i-rima
Education	i-rera, -n-rero

Le système du kirundi compte au total 16 classes qui sont les suivantes (Ntahokaja, 1994, p115) :

Classe	Préfixe nominal correspondant
1 ^{ère}	-mu-
2 ^{ème}	-ba-
3 ^{ème}	-mu-
4 ^{ème}	-mi-
5 ^{ème}	i-, -ri-
6 ^{ème}	-ma-
7 ^{ème}	-ki-
8 ^{ème}	-bi-
9 ^{ème}	-n-
10 ^{ème}	-n-
11 ^{ème}	-ru-
12 ^{ème}	-ka-
13 ^{ème}	-tu-
14 ^{ème}	-bu-
15 ^{ème}	-ku-
16 ^{ème}	-ha-

L'importance des classes dans le système des langues « bantu » en général et du kirundi en particulier tient sur le fait que c'est cet aspect linguistique qui commande les accords. On parle alors de « **règles d'accord en classes** ». Dans un énoncé kirundi de type « Agent / action / patient » par exemple, l'agent et le patient appartiennent chacun à une des 16 classes à savoir la classe du préfixe nominal qui est intégré dans l'unité lexicale (le substantif) qui l'exprime sémantiquement (cfr **ukubóko**, main, bras, classe 15 ; **amabóko**, mains, bras, classe 6 ; **umupííra**, ballon, classe 3). Et quand il s'agit de construire une structure de type « Agent / action / ... », l'accord en classes veut que la forme verbale qui exprime l'action compte parmi ses éléments formateurs une empreinte de la classe auquel le substantif expressif de l'agent appartient (cfr **Ukubóko gufashe umupííra**, La main attrape le ballon ; **Amabóko afashe umupííra**, Les mains attrapent le ballon). Cette empreinte est matérialisée par un morphème que l'on appelle le « **préfixe verbal** » (**gu-** dans « **gufashe** », **a-** dans « **afashe** »). Le préfixe verbal a notamment les deux caractéristiques suivantes : il est significatif, il exprime, ou plus exactement il ré-exprime l'agent ; il appartient à une classe (classe 15 pour **gu-** et classe 6 pour **a-**) qui est celle du préfixe nominal du substantif expressif de l'agent. Voici ci-dessous le tableau des correspondances préfixes nominaux – préfixes verbaux du kirundi.

Tableau d'accord en classes, Correspondances « préfixes nominaux – préfixes verbaux » (Ntahokaja, 1994, p115).

Classe	Personne et nombre	Préfixe nominal substantival	Préfixe verbal
	1 ^{ère} pers. sing.		n-
	1 ^{ère} pers. plur.		tu-
	2 ^{ème} pers. sing.		u-
	2 ^{ème} pers. plur.		mu-
	3 ^{èmes} pers.		
1 ^{ère}	sing.	mu-	a-
2 ^e	plur.	ba-	ba-
3 ^e	sing.	mu-	u-
4 ^e	plur.	mi-	i-
5 ^e	sing.	ri-/ i-	ri-
6 ^e	plur.	ma-	a-
7 ^e	sing.	ki-	ki-
8 ^e	plur.	bi-	bi-
9 ^e	sing.	n-	i-
10 ^e	plur.	n-	zi-
11 ^e	sing.	ru-	ru-
12 ^e	sing.	ka-	ka-
13 ^e	plur.	tu-	tu-
14 ^e	sing.+plur.	bu-	bu-
15 ^e	sing.	ku-	ku-
16 ^e	sing.+plur.	ha-	ha-

Il est à noter que l'accord en classes va au-delà de la correspondance préfixes nominaux – préfixes verbaux. Ses autres aspects apparaîtront plus loin à l'occasion de la description des autres formes linguistiques qui servent à exprimer les éléments « agent », « action » et « patient » au sein d'énoncés de type « Agent / action / patient ». Il convient d'abord de clore ici l'analyse de la composition morphophonologique du substantif. Voyons ce qu'il en est de l'augment.

c) L'augment

Tous les substantifs du kirundi commencent par une voyelle. C'est cette dernière que l'on appelle l'augment ou l'initiale. L'augment précède le préfixe nominal. Les cinq voyelles du kirundi ne participent pas toutes à la fonction d'augment ; seules les voyelles de base **i**, **u**, **a** peuvent jouer ce rôle. Nous reprenons, en guise d'illustration, les

exemples de substantifs donnés dans le cadre de la description du préfixe nominal avec la différence qu'ils présentent cette fois-ci la structure complète du substantif.

Idée de ...	« augment-préfixe -thème nominal »
Personne	u-muu-ntu
Personnes	a-baa-ntu
Chose	i-kii-ntu
Choses	i-bii-ntu
Bonté, qualité d'homme	u-buu-ntu
Manière	u-kuu-ntu
Endroit	a-haa-ntu
Cœur	u-mu-tíma
Cœurs	i-mi-tíma
Jeune fille	i-n-kúmi
Jeunes filles	i-n-kúmi
Jeune homme	u-mu-sóre
Jeunes gens	i-mi-sóre
Pomme de terre	i-ki-ráya
Pommes de terre	i-bi-ráya
Vérité	u-kú-ri
Mensonge	i-ki-nyóma
Mensonges	i-bi-nyóma
Nom, appellation	i-zína
Noms, appellations	a-ma-zína
Travailleur, travailleuse	u-mu-kózi
Travailleurs, travailleuses	a-ba-kózi
Danseur, danseuse	u-mu-táamvyi ; u-mu-vyínyi
Danseurs, danseuses	a-ba-táamvyi ; a-ba-vyínyi
Enseignant(e)	u-mu-iígiisha (u-mwiígiisha)
Enseignants, enseignantes	a-ba-iígiisha (a-biígiisha)
Educateur, éducatrice	u-mu-rezi
Educateurs, éducatrices	a-ba-rezi
Joueur, joueuse	u-mu-kinyi
Joueurs, joueuses	a-ba-kinyi
Saison culturelle	i-rima
Education	i-rera, i-n-rero (i-ndero)

L'augment est identique à la voyelle du préfixe. Aux classes 9 et 10 où le préfixe est **-n-**, l'augment est **i** (exemples : **inkúmi**, jeune fille ; **indero**, éducation ; **inkeende**, singe). A la classe 5 quand le préfixe est **-i-**, c'est-à-dire devant un radical ou un thème à initiale consonantique, il se confond avec le **i-** préfixe (exemples : **izína**, nom ; **irima**, saison culturelle ; **itára**, lampe).

La fonction de l'augment au sein du substantif n'a pas encore été bien définie. Les traductions courantes de textes du kirundi vers le français et l'anglais ou l'inverse font correspondre l'augment aux articles. Mais cette correspondance n'est pas aisée à saisir d'autant plus qu'un même augment peut parallèlement être traduit par un article défini, un article indéfini et un partitif (Exemple : **umukáate**, le pain, un pain, du pain). Ntahokaja (1994, p 58) pour sa part commente la fonction de l'augment sous un angle différent : « L'augment est un généralisateur. Le nom perd l'augment dès qu'il est individualisé ou particularisé en devenant un nom propre, ou terme de parenté équivalent à un nom propre, ou terme d'interpellation ou quand il est affecté d'une marque particularisante telle que le pronom démonstratif, substitutif, interrogatif, indéfini, les prépositions locatives **ku**, **mu** et **i** ou les morphèmes négatifs **nṭa** et **aṭa** ». (Pour la traduction des locatives, **ku** = sur, **mu** = dans, **i** = à, vers).

Voici certains des exemples qu'il propose pour illustrer cette analyse :

Káana (nom, « le Petit ») de **akáana**, un petit enfant ;
Ngomirakíza (nom, « le roi sauve ») de **ingoma irakíza**, le tambour (emblème de la royauté au temps de Royaume au Burundi) sauve ;
Uruumva biréenge (entendez ô pieds), de **ibireenge** (pieds) ;
Uyu mugabo (cet homme-ci), de **umugabo** (homme) ;
Uwúuhé mumsi (quel jour), de **umuúnsi** (jour) ;
Uwuúndi mumsi (un autre jour) ;
Mu majaambo (en paroles), de **amajaambo** (paroles) ;
Ntaa jaambo (pas un mot) ;
Atáa jaambo (sans un mot).

d) L'élément post-thématique

En kirundi, le genre est généralement lexical. Certains substantifs acceptent l'adjonction de l'élément post-thématique « **kazi** » (particule indiquant le féminin) pour passer du masculin au féminin, mais cet élément n'a aucun impacte syntaxique.

Exemples : **Umuruúndi** (un burundais)
 Umuruúndikazi (une burundaise)
 Umutaama (vieillard, homme âgé)
 Umutaamakazi (femme âgée)
 Inkóko (coq ou poule)
 Inkókokazi (poule)

e) Conclusion : le substantif et la référence à une information connue ou nouvelle

Nous avons souligné plus haut que dans un énoncé de type « Agent / action / patient », l'information sur l'agent revêt deux caractères : une information connue ou une information nouvelle. Quand l'agent est exprimé par un substantif, il importe de savoir ce qui, dans la structure du substantif, référerait à une information connue et ce qui référerait à une information nouvelle.

La question est pertinente dans la mesure où le système du kirundi ne comporte pas de mots qui, comme en français et en anglais, rempliraient la fonction d'articles. Dans ces deux langues en effet, un substantif qui est précédé par un article défini exprime une information connue ; il exprime une information nouvelle lorsqu'il est précédé par un article indéfini.

L'absence d'articles en kirundi de même que la composition morphophonologique du substantif ne nous permettent pas de répondre à la question de la spécification du caractère de l'information (connue ou nouvelle) que transmet un substantif. Il découle de ce fait que les substantifs du kirundi sont ambigus. Nous constatons par ailleurs que diverses traductions de textes du kirundi en français ou en anglais (ou l'inverse) font

apparaître les articles dans les versions en français et en anglais, et ce, en dépit de l'absence de termes équivalents en kirundi.

Exemples :

Abáana bagiiye kw'ishuúre.

Des enfants se rendent à l'école.

Les enfants se rendent à l'école.

Teguura ntuúze we, abáana barashoonje.

Dis, prépare à manger, les enfants ont faim.

Igitéramo c'áabáana.

L'émission des enfants.

Abáana bo kurí iyi ngoma.

Les enfants d'aujourd'hui.

Nasaanze abáana bárikó baravúza ingoma.

Je suis arrivé(e) alors que les enfants étaient en train de battre des tambours.

Je suis arrivé(e) alors que des enfants étaient en train de battre les tambours.

Je suis arrivé(e) alors que des enfants étaient en train de battre des tambours.

Je suis arrivé(e) alors que les enfants étaient en train de battre les tambours.

Naboonye abáana baarikó baravúza ingoma.

J'ai vu (j'ai trouvé) des enfants qui étaient en train de battre des tambours.

Naboonye abáana báarikó baravúza ingoma.

J'ai trouvé les enfants en train de battre des tambours

J'ai trouvé les enfants en train de battre les tambours

Il découle des exemples précédents que la traduction en français des substantifs **abáana** (idée de « enfants ») et **ingoma** (idée de « tambours ») peut prendre deux formes : les enfants / des enfants, les tambours / des tambours. Le choix pour une forme avec un article défini (information connue) ou avec un article indéfini (information nouvelle) demande au traducteur de faire une analyse préalable de tout le contexte phrastique de la version en kirundi et parfois même du contexte d'énonciation.

Il serait intéressant qu'une étude approfondie cherche à expliquer les mécanismes qui, dans les traductions kirundi – français, kirundi – anglais, etc. sous-tendent le choix d'articles définis ou indéfinis. La question est complexe et dépasse largement le cadre de la présente recherche. Chercher à en dire plus ici nous éloignerait de nos objectifs de départ.

Faisons toutefois remarquer que sous un angle purement linguistique, Monnerie (1976, p 4) a un peu touché à la question en établissant un rapport entre l'augment du kirundi et les articles du français en ces termes :

« ... l'augment en kirundi (que l'on peut considérer comme la caractéristique spécifique de la classe nominale au même titre que le constituant déterminant du syntagme nominal français) recouvre les emplois des trois articles français : **u-mukáaté**, du pain, le pain, un pain ».

Cette correspondance « augment – article » est, à notre avis, incorrecte ; notre position repose notamment sur les trois arguments suivants :

1° Si nous considérons l'exemple **umukáaté**, il se pose la question de savoir ce qui, au niveau de l'augment ou même au niveau de la structure entière du substantif, servirait à distinguer la référence à un article défini (le pain, the bread,...), indéfini (un pain, a bread,...), ou partitif (du pain, some bread,...).

2° Un même article pourrait correspondre à différents augments de différents substantifs pourvu que ces derniers appartiennent à des classes ayant le même nombre (singulier, pluriel). Voici quelques exemples :

le livre	igitabu
l'étudiant	umunyeeshuúre
le chat	akayáabu
les livres	ibitabu
les étudiants	abanyeeshuúre
les chats	utuyáabu
la fille	umukoóbwa
la maison	inzu

3° Devant un locatif, l'augment du kirundi peut disparaître tandis que l'article du français subsiste. Exemples :

idée de	Avec un locatif en français	Avec un locatif en kirundi
table (iméézá)	sur la table sur une table	ku méézá
œil (ijúisho)	dans l'œil dans un œil	mu júisho
yeux (amáaso)	dans les yeux dans des yeux	mu máaso
livre (igitabu)	sur le livre sur un livre dans le livre dans un livre	ku gitabu mu gitabu

Dans la production d'énoncés kirundi de type « Agent / action / patient », si l'agent est exprimé par un substantif, l'information est à ce niveau ambiguë, il ne sera pas aisé de la percevoir comme une information connue ou comme une information nouvelle, à moins que des indices d'information supplémentaires soient fournis au niveau de l'expression de l'action et/ou du patient (nous le découvrirons peut-être). Il existe aussi d'autres formes linguistiques qui, comme le substantif, sont utilisées pour exprimer l'agent ; nous allons explorer leurs caractéristiques en nous centrant toujours principalement sur le marquage d'informations connue et nouvelle. C'est le substantif « étoffé » que nous analysons en deuxième position.

1.2.1.2 L'agent est exprimé par un syntagme nominal complexe

Dans un énoncé de type « Agent / action / patient », il arrive que l'information sur l'agent soit exprimée par une suite de deux ou plusieurs unités morphologiques. Cette suite porte le nom de « syntagme ». Lorsque ce dernier compte un substantif parmi les éléments constitutifs, et que sémantiquement parlant ce substantif traduit l'agent, nous appelons la structure le « substantif étoffé ». Les lignes qui suivent essaient de nous faire découvrir les principaux types de substantifs « étoffés » en kirundi.

1.2.1.2.1 Le substantif « étoffé »

Le substantif qui exprime l'agent peut se voir étoffé d'une ou plusieurs unités morphologiques qui le précèdent ou le succèdent. Or, les unités morphologiques du kirundi appartiennent à deux grandes catégories à savoir les unités variables ou les constituants morphologiques majeurs (les substantifs, formes verbales, adjectifs et formes pronominales) et les unités invariables ou les constituants morphologiques mineurs ou grammaticaux (prédicatifs ou copulatifs, indices associatifs, indices comparatifs, particules, interjections, idéophones, onomatopées, les invariables « ngo » et « ko »). C'est la catégorie des unités variables qui, ici, va retenir notre attention.

L'accord en classes est le trait le plus caractéristique des unités variables ou constituants morphologiques majeurs. Il ne concerne pas les unités invariables ou

constituants morphologiques mineurs, ceux-ci ne changent pas de forme quel que soit le contexte de leur apparition.

C'est en analysant, plus haut, la structure du substantif et du morphème particulier qu'est le préfixe nominal, que nous avons eu l'occasion d'amorcer, sans toutefois l'épuiser, la question de l'accord en classes. Nous avons exposé le principe de base de cet accord sur le volet des correspondances « préfixes nominaux - préfixes verbaux », puis sans entrer dans les détails, nous avons annoncé que le principe d'accord en classes va au-delà de cette catégorie de correspondances. L'analyse structurale du substantif « étoffé » apporte plus de détails. Le fait de faire précéder ou succéder un substantif par d'autres constituants morphologiques majeurs pour exprimer l'agent implique également la règle d'accord en classes. Le substantif peut être étoffé par les constituants morphologiques majeurs suivants : un autre substantif, une forme verbale, un adjectif, une forme pronominale. Il faut noter que le substantif « étoffé » n'est pas à confondre avec le substantif composé. Le premier est une suite d'unités distinctes dont un substantif, il émane de la construction personnelle du locuteur dans un contexte d'énonciation. Le second est unité substantivale unique construite, par la langue, par juxtaposition d'unités morphologiques ou de parties qui en dérivent.

a) Substantif étoffé par un autre substantif

La structure est rarissime. Elle se rencontre surtout au sein d'expressions métaphoriques. L'accord en classes n'entre pas en jeu, les deux substantifs sont simplement juxtaposés, mais le substantif « étoffant » produit à la suite du substantif « à étoffer » perd l'augment. Le substantif étoffant se comporte comme un qualificatif.

Exemples :

Inká muuntu (jeune fille, dans le contexte de demander la main). L'expression vient de **inká** (vache, un bien couramment offert en don au Burundi) et **umuuntu** (personne), idée de « demander en don pas la vache habituelle, mais une personne, une jeune fille ».

Ibihúgu bigeenzi (pays amis). De **ibihúgu** (pays) et **umugeenzi** (ami, amie), **abageenzi** (amis, amies).

b) Substantif étoffé par une forme verbale

Dans un énoncé de type « Agent / action / patient », il peut arriver que l'agent soit exprimé par un substantif étoffé d'une forme verbale. L'énoncé contient, dans ce cas, deux formes verbales, la première qui se comporte comme un qualificatif (élément étoffant le substantif) et la deuxième qui exprime l'action. La juxtaposition « substantif-forme verbale (qualificatif)- forme verbale (action)- ... » qui en résulte implique le jeu d'accord en classes : un même préfixe est affecté aux deux formes verbales selon le principe des correspondances « préfixes nominaux – préfixes verbaux » (voir plus haut) et il est commandé par la classe du substantif « à étoffer ».

Exemples :

Umwáana (classe1) Enfant	yiicáye(a-icár-ie) qui est assis	afise tient	igikiniisho. jouet
Abáana (classe2) Enfants	biicáye(ba-icár-ie) qui sont assis	bafise tiennent	ibikiniisho. jouets

Si l'expression de l'agent est ici limitée à une structure « substantif / forme verbale », ces deux exemples laissent entrevoir que le locuteur peut toujours élargir son cadre d'information sur l'agent, donnant lieu à des énoncés plus ou moins longs et complexes, et ce, sans modification de l'information sur l'action et le patient. Voici pour illustration trois élargissements de l'énoncé « **Umwáana yiicáye afise igikiniisho** » (Enfant qui est assis tient jouet) :

Umwáana yiicáye ku ntébe afise igikiniisho.

Enfant qui est assis sur chaise tient jouet

Umwáana yiicáye ku ntébe y'igíti afise igikiniisho.

Enfant qui est assis sur chaise en bois tient jouet

Umwáana yiicáye háanze afise igikiniisho.

Enfant qui est assis dehors tient jouet

Dans ces exemples, l'élément « étoffant » correspond à ce que Meeussen (1959) a appelé une proposition relative subjective. Meeussen distingue en effet deux types de propositions relatives : les propositions relatives subjectives et les propositions relatives objectives (comme dans **Umwáana abavyéevi bafyinísha afise igikiniisho**, Enfant que parents gâtent tient jouet). Il n'y a que les propositions relatives subjectives qui s'accordent (en classe) avec le substantif à étoffer.

c) Substantif étoffé par un adjectif

Dans les phrases simples de type « Agent / action / patient », il arrive que l'agent soit exprimé par un substantif « étoffé » et que l'élément étoffant soit un adjectif. L'adjectif suit toujours le substantif qu'il étoffe et la règle d'accord en classes entre également en jeu. L'accord respecte une autre catégorie de correspondances de préfixes : « préfixes nominaux substantivaux – préfixes nominaux adjectivaux ». C'est-à-dire que l'adjectif a un noyau thématique, mais que son emploi demande que ce noyau soit collé à un préfixe nominal adjectival, ce dernier devant être de la même classe que le préfixe nominal du substantif à étoffer. Le schéma structural d'un adjectif rundi est donc « préfixe – thème ». Voici ci-dessous une présentation des thèmes et des préfixes adjectivaux.

Les thèmes adjectivaux.

Face à une très grande variété de thèmes nominaux et de thèmes verbaux, la catégorie des thèmes adjectivaux en kirundi et dans les autres langues bantu est plutôt restreinte. Elle est limitée à une vingtaine de thèmes qui sont :

-iizá (bon, beau)

Exemples : **umuuntu mwiizá** (mu-iizá) , personne belle, personne bonne ; **igitabu ciizá** , bon livre ; **inzu nziizá** , belle maison, maison propre ; **ahaantu heezá** , bel endroit, bon endroit ; **ijambo ryiizá** , bon discours, belle parole ; **amajambo meezá** , bons discours, belles paroles.

-bí (mauvais, laid)

Exemples : **umuuntu mubí** , personne laide, personne de mauvais cœur ; **igitabu kibí** , mauvais livre ; **inzu mbí** , mauvaise maison, maison sale ; **ahaantu habí** , mauvais endroit, endroit sale.

-ree –re (long)

-gúfi / -gúfiyá / -gúfiinyá (court)

-níni / -níniyá / -níniinyá (grand , gros)

-tó (petit)

-kúru (grand, ancien)

-shaásha / -shá (nouveau)

-bísi (cru, vert)

-nóvu (concentré)

-aangu / -aango (dilué, indiscret)

-zima (entier)

-sa (seul)
-iínshi (nombreux, en grande quantité)
-ké / -kéeyá / -kéeyí / -kéenyá (peu nombreux, en petite quantité)
-kí (quel)
-oóro (pauvre)
-ruúndi (rundi, du kirundi, burundais)
-zuúngu (européen)
-eeraanda (saint)
-toóto (vert, tendre)
-nzúunya / -nzúrugunya / -nzwíinyá / -nziinyá / -nziíyá (tout petit)
-naaká (tel).

Le thème adjectival se distingue du thème de substantif par sa qualité d'être omniclese. C'est-à-dire qu'il circule à travers les classes en prenant chaque fois le préfixe nominal adjectival de la classe qui correspond à celle du substantif qu'il accompagne. Les exemples de substantifs étoffés par les deux adjectifs **-iizá** et **-bí** (voir ci-haut) illustrent bien cela.

Les préfixes adjectivaux

Les préfixes nominaux adjectivaux sont repris par le tableau ci-dessous, dans leurs rapports de correspondances (accord en classes) avec les préfixes nominaux substantivaux et les préfixes verbaux (Rodegem, 1967, p 95).

Classe et nombre substantival	Personne nominal	Préfixe nominal adjectival	Préfixe verbal	Préfixe
	1 ^{ère} pers. sing.			n-
	1 ^{ère} pers. plur.			tu-
	2 ^{ème} pers. sing.			u-
	2 ^{ème} pers. plur.			mu-
	3 ^{èmes} pers.			
1 ^{ère}	sing.	mu-	mu-	a-
2 ^e	plur.	ba-	ba-	ba-
3 ^e	sing.	mu-	mu-	u-
4 ^e	plur.	mi-	mi-	i-
5 ^e	sing.	ri-/ i-	ri-	ri-
6 ^e	plur.	ma-	ma-	a-
7 ^e	sing.	ki-	ki-	ki-
8 ^e	plur.	bi-	bi-	bi-
9 ^e	sing.	n-	n-	i-
10 ^e	plur.	n-	n-	zi-
11 ^e	sing.	ru-	ru-	ru-
12 ^e	sing.	ka-	ka-	ka-
13 ^e	plur.	tu-	tu-	tu-
14 ^e	sing.+plur.	bu-	bu-	bu-
15 ^e	sing.	ku-	ku-	ku-
16 ^e	sing.+plur.	ha-	ha-	ha-

Il faut noter que si le kirundi a une série fort limitée d'adjectifs proprement dits, il dispose d'autres façons d'exprimer la qualification. Dans plusieurs emplois en effet, l'adjectif est remplacé soit par un verbe (forme relative, forme passive), soit par un pronom, soit par une tournure génitive ou par un nom en apposition.

Exemples :

amáazi akanyé (eau froide), **amáazi** (eau), **akanyé** (forme verbale relative dérivée du radical **-kany-**, refroidir, être froid).

amáazi ashuushé (eau chaude), **amáazi** (eau), **ashuushé** (forme verbale relative dérivée du radical **-shuh-**, devenir chaud, être chaud).

umwáana akuundwá (enfant chéri). **akuundwá** se décompose en « **a-** **kuund-** **u-** **á** » où **a-** = préfixe verbal, **-kuund-** = radical signifiant aimer, **-u-** = suffixe de passivation, **-á** = voyelle finale.

Iyi miínsi (ces jours-ci), **iyi** (démonstratif, ce), **imiínsi** (jours)
Umuúnsi umwé (un jour), **umuúnsi** (jour), **-mwe** (un)

Abáana baanje (mes enfants), **abáana** (enfants), **-nje** (possessif, mien)
Abáana baawe (tes enfants), **abáana** (enfants),

Umwáana w'úubwéenge (enfant intelligent) de **umwáana** (enfant) et **ubwéenge** (intelligence)
Ukubóko kw'ibaámfu (bras gauche, main gauche) de **ukubóko** (bras) et **ibaámfu** (la gauche)
Ukubóko kw'iburyó (bras droit, main droite) de **ukubóko** (bras) et **ubúryo** (la droite).

Les emplois suivants constituent également des façons particulières d'exprimer la qualification :

- les préfixes nominaux **-ka-** (12^{ème} classe) et **-tu-** (13^{ème} classe) pour introduire l'idée de petit : **umwáana** (u-mu-áana, 1^{ère} classe, enfant), **akáana** (a-ka-áana, petit enfant), **abáana** (a-ba- áana, 2^{ème} classe, enfants), **utwáana** (u-tu áana, petits enfants).
- Les préfixes nominaux **-ki-** (7^{ème} classe) et **-bi-** (8^{ème} classe) pour introduire l'idée de gros : **inzu** (i-n-zu, 9^{ème} classe, maison), **ikizu** (i-ki-zu, grande maison), **ibizu** (i-bi-zu, grandes maisons).
- Le préfixe nominal **-ru-** (11^{ème} classe) pour introduire les idées de puissant, grand, gros, ... : **umugabo** (u-mu-gabo, 1^{ère} classe, homme), **urugabo**(u-ru-gabo, homme fort, grand, gros,...).

d) Substantif étoffé par une forme pronominale

L'information sur un agent d'une action peut également être exprimée par un substantif étoffé d'une forme pronominale. L'opération d'adjonction d'une forme pronominale à un substantif appelle également la mise en jeu de la règle d'accord en classes. Il existe en effet, en kirundi, une série de préfixes dits pronominaux et qui, à l'instar des préfixes verbaux, occupent des positions précises par rapport aux classes et aux personnes grammaticales (première personne au singulier, deuxième personne au singulier, première personne du pluriel, deuxième personne du pluriel, troisième personne aux différentes classes). Et pour étoffer un substantif, un thème pronominal prend en même temps un préfixe, le préfixe pronominal, dans une structure de type « préfixe pronominal- thème pronominal » ; ce préfixe pronominal devant appartenir à la même classe que le substantif à étoffer.

Exemples :

–ó , thème substitutif

<u>Substantif</u>	<u>classe</u>	<u>substantif étoffé</u>
Abaantu (personnes)	2 ^{ème}	abaantu bó Les personnes elles, quant aux personnes De vraies personnes, Des personnes dignes de ce nom
Inzú (maisons)	10 ^{ème}	inzú zó Les maisons elles, quant aux maisons
Amashúurwe (fleurs)	6 ^{ème}	amashúurwe yó Les fleurs elles, quant aux fleurs
Ahaantu (endroits)	16 ^{ème}	ahaantu hó Les places elles, quant aux places
Ibitabu (livres)	8 ^{ème}	ibitabu vyó Les livres eux, quant aux livres

Les correspondances entre les préfixes nominaux substantivaux et les préfixes pronominaux se présentent comme suit (Rodegem, 1967, p 95). :

Classe	Personne et nombre	Préfixe nominal substantival	Préfixe pronominal
	1 ^{ère} pers. sing.		je-
	1 ^{ère} pers. plur.		u-
	2 ^{ème} pers. sing.		tu-
	2 ^{ème} pers. plur.		mu-
	3èmes pers.		
1 ^{ère}	sing.	mu-	u-
2 ^e	plur.	ba-	ba-
3 ^e	sing.	mu-	u-
4 ^e	plur.	mi-	i-
5 ^e	sing.	ri-/ i-	ri-
6 ^e	plur.	ma-	a-
7 ^e	sing.	ki-	ki-
8 ^e	plur.	bi-	bi-
9 ^e	sing.	n-	i-
10 ^e	plur.	n-	zi-
11 ^e	sing.	ru-	ru-
12 ^e	sing.	ka-	ka-
13 ^e	plur.	tu-	tu-
14 ^e	sing.+plur.	bu-	bu-
15 ^e	sing.	ku-	ku-
16 ^e	sing.+plur.	ha-	ha-

Les formes pronominales remplacent généralement des syntagmes nominaux (substantif ou syntagme nominal complexe), mais il arrive qu'elles soient également utilisées comme des éléments « étoffant » des substantifs. Dans tous les cas, l'accord nécessaire implique non seulement le choix d'un préfixe pronominal parmi les vingt possibilités ci-dessus reprises, mais aussi le choix d'un thème parmi plusieurs catégories d'éléments comme les substitutifs ou pronoms personnels, les démonstratifs, les possessifs, les numéraux, les ordinaux, l'indéfini, l'interrogatif. Pour n'en reprendre que quelques exemples, les lignes qui suivent présentent les principes sur lesquels repose l'emploi de trois de ces catégories, le substitutif ou pronom personnel, le démonstratif et le possessif.

1° Le substitutif ou pronom personnel

L'inventaire de Ntahokaja (1994, p 89) établit un regroupement des substitutifs du kirundi en deux séries : une série courte (substitutifs brefs) et une série longue (substitutifs longs). La série longue se distingue de la série courte par l'ajout de l'élément **-wé** ou **-hó** aux thèmes de la série courte aux première et deuxième personnes du singulier, par l'ajout de l'élément **-bwé** aux thèmes de la série courte aux première et deuxième personnes du pluriel, ainsi que par le redoublement du thème de la série courte à toutes les classes nominales des troisièmes personnes singulier et pluriel. Aux classes nominales, le substitutif est composé du préfixe pronominal suivi par l'élément à ton haut **-ó** sauf à la première classe où l'élément qui suit le préfixe est **-é**. Le ton haut devient descendant sur la première partie suite à l'allongement vocalique du thème en redoublement.

Classe	Personne et nombre	substitutif bref	substitutif long
	1 ^{ère} pers. sing.	je	jeewé/jehó
	1 ^{ère} pers. plur.	we	wewé/wehó
	2 ^{ème} pers. sing.	twe	tweebwe/twehó
	2 ^{ème} pers. plur.	mwe	mweebwe/mwehó
	3 ^{èmes} pers.		
1 ^{ère}	sing.	wé	weewé
2 ^e	plur.	bó	bóobó
3 ^e	sing.	wó	wóowó
4 ^e	plur.	yó	yóoyó
5 ^e	sing.	ryó	ryóoryó
6 ^e	plur.	yó	yóoyó
7 ^e	sing.	có	cóocó
8 ^e	plur.	vyó	vyóovyo
9 ^e	sing.	yó	yóoyó
10 ^e	plur.	zó	zóozó
11 ^e	sing.	rwó	rwóorwó
12 ^e	sing.	kó	kóokó
13 ^e	plur.	twó	twóotwó
14 ^e	sing.+plur.	bwó	bwóobwó
15 ^e	sing.	kwó	kwóokwó
16 ^e	sing.+plur.	hó	hóohó

2° Le démonstratif

Les démonstratifs du kirundi se distribuent en sept séries qui sont les suivantes (voir Ntahokaja, 1994, p. 95) :

Classe I	II	III	IV	V	VI	VII
1 uwu/ uyu	uwo/ uyo	uryá	úriíya	unó	wáa	nya
2 aba	abo	bárya	báriíya	báno	báa	
3 uwu/ uyu	uwo/ uyo	uryá	úriíya	unó	wáa	
4 iyi	iyó	iryá	iriíya	inó	yáa	
5 iri	iryo	ríryá	ríriíya	ríno	ryáa	
6 aya	ayo	aryá	áriíya	anó	yáa	
7 iki	ico	kíryá	kíriíya	kíno	cáa	
8 ibi	ivyo	bíryá	bíriíya	bíno	vyáa	
9 iyi	iyó	iryá	iriíya	inó	yáa	
10 izi	izo	zíryá	zíriíya	zíno	záa	
11 uru	urwo	rúryá	rúriíya	rúno	rwáa	
12 aka	ako	káryá	káriíya	káno	káa	
13 utu	utwo	túryá	túriíya	túno	twáa	
14 ubu	ubwo	búryá	búriíya	búno	bwáa	
15 uku	ukwo	kúryá	kúriíya	kúno	kwáa	
16 aha	aho	háryá	háriíya	háno	háa	

Les quatre premières séries se distinguent par le degré de distance, le premier degré est celui proche du locuteur, le deuxième celui proche de l'interlocuteur, le troisième est éloigné de l'un et de l'autre, le quatrième est encore plus éloigné. Le degré suivant se réfère lui aussi au locuteur, ou le plus souvent aux objets déjà mentionnés. Les degrés VI et VII font référence à ce qui a été vu ou déjà dit. Le degré VII est invariable : **nya muuntu** (la personne en question), **nya haantu** (le lieu en question). En narration, la référence de « **nya** + un syntagme » est à chercher dans le discours précédent. Un substantif étoffé par un démonstratif (qui le précède) perd l'augment.

3° Le possessif

Le pronom possessif est formé du connectif et du substitutif. L'accord y est double, la partie connective s'accorde avec la classe de l'objet « possédé », la partie substitutive avec la classe du sujet « possesseur ».

Exemples :

imvúgo y'umwáana (le langage d'un enfant), imvúgo **yíiwe** (son langage)

imvúgo y'abáana (le langage des enfants), imvúgo **yáabo** (leur langage)

ikigániiro c'abáana (une causerie d'enfants), ikigániiro **cáabo** (leur causerie)

ibigániiro vy'abáana (des causeries d'enfants), ibigániiro **vyáabo** (leurs causeries)

Le possessif a également une forme à préfixe **ru-** invariable, mais son emploi est limité aux catégories des personnes, il ne s'étend pas aux objets pour ce qui est du sujet « possesseur » (**rwíiwe**, le sien, les siens ; **rwáabo**, le leur, les leurs). Un autre type de pronom possessif est formé de l'élément **-ené** antéposé à un nom ou un pronom et marquant l'appartenance (**mweené inzú**, le propriétaire de la maison) ; il se présente sous la forme **nyené** au singulier (**nyené umwáana**, le parent de l'enfant), et sous la forme « préfixe + éene » au pluriel (**beéne umwáana**, les parents de l'enfant).

e) Le substantif étoffé et la référence à une information connue ou nouvelle

Nous avons vu que le kirundi ne dispose ni de morphèmes ni de composants morphologiques qui, à l'instar des articles du français et de l'anglais, précéderaient les substantifs pour spécifier que l'information qui est donnée par un substantif a le statut d'une information connue ou d'une information nouvelle. Nous avons alors observé que quand la structure d'un syntagme est limitée à un substantif, ce syntagme véhicule une information ambiguë. Mais comme le substantif n'est pas toujours produit nu, le fait de l'étoffer par d'autres composants morphologiques contribue à en lever ou à en atténuer l'ambiguïté.

Les exemples qui suivent montrent que le substantif « étoffé » reste ambigu dans certains cas, et est sans équivoque dans d'autres cas. Ils sont construits à partir du substantif **umuuntu** (personne) :

1° Substantif étoffé par un autre substantif

Inka muuntu , Jeune fille (dont on demande la main)

2° Substantif étoffé par une forme verbale

Umuuntu yícayé , Une/ La personne qui est assise

Umuuntu avúgá , Une/ La personne qui parle

3° Substantif étoffé d'un adjectif

Umuuntu mwiizá , Une/ La personne bonne/ jolie

4° Substantif étoffé d'un substitutif court

Umuuntu wé , Une/La personne elle (quant à elle)

5° Substantif étoffé d'un substitutif long

Umuuntu weewé , Une/ La personne elle (quant à elle)

6° Substantif étoffé d'un démonstratif

Démonstratif I

Uwu muuntu

Cette personne (plus proche du locuteur)

Démonstratif II

Uwo muuntu

Cette personne (plus proche de l'interlocuteur)

Démonstratif IV

Úriíya muuntu

Cette personne (éloignée du locuteur et de l'interlocuteur)

Démonstratif VI

Wáa muuntu

La personne (que nous connaissons tous les deux)

L'autre personne

Démonstratif VII

Nya muuntu

La personne dont il est question

Cette personne dont il est question

7° Substantif étoffé d'un possessif

Umuuntu wíiwé , Sa personne, son ami(e).

Umuuntu wáacu , Notre personne.

Umuuntu wáabo , Leur personne.

1.2.1.2.2 Des composants morphologiques très variés au sein du syntagme nominal complexe

C'est dans le but de faciliter l'entrée du lecteur dans la connaissance de l'organisation structurale du kirundi que nous avons, ci-dessus, limité la composition du syntagme à des structures qui ne comptent que deux unités seulement. Dans la réalité langagière, les syntagmes ont parfois des composantes plus diversifiées. Le substantif qui est le pilier du syntagme peut se voir « étoffé » de plus d'un composant morphologique majeur et même de composants morphologiques mineurs. Mais dans tous les cas, tous les composants morphologiques majeurs dont la fonction est

« d'étoffer » le substantif qui est le noyau du syntagme sont soumis à l'accord en classes et ce, avec la classe du même substantif. Les adverbes⁶ et les composants morphologiques mineurs échappant à toute règle d'accord, ceux-ci sont simplement insérés dans la chaîne du syntagme nominal, en des positions qui sont déterminées par leurs fonctions grammaticales.

En kirundi, le niveau de complexité d'un syntagme nominal est donc étroitement lié aux paramètres suivants : la quantité et la nature des unités morphologiques constitutives, la quantité et la nature des opérations d'accord en classes qui y sont impliquées.

1.2.1.3 L'agent est exprimé par une forme pronominale indépendante

Si l'information sur l'agent peut être exprimée par un substantif (« nu ») et également par un substantif « étoffé » d'une forme pronominale, elle peut encore être exprimée par une forme pronominale indépendante. Toutes les formes pronominales du kirundi, à l'exception du connectif, peuvent servir à cet effet. Dans ce cas, elles précèdent directement la forme verbale qui exprime l'action de l'énoncé « Agent / action / patient ». Malgré la non production d'un substantif expressif de l'agent, la règle d'accord en classes prévaut toujours parce que la forme pronominale qui réfère à l'agent affiche l'appartenance à une classe, et cette dernière est forcément la classe du substantif-agent non dit. L'accord de toute forme pronominale indépendante est donc commandé par un substantif « non dit » celui-là même qui est sensé référer au même agent.

Utilisés en formes indépendantes, tous les substitutifs courts et longs gardent la forme qui leur est attribuée quand ils accompagnent un substantif. Il en est de même des démonstratifs groupes I, II, III, IV et V. Les démonstratifs groupes VI et VII ne peuvent pas être utilisés en indépendants, ils précèdent toujours les substantifs auxquels ils réfèrent. Le présentatif, le précessif, le numéral, l'indéfini et l'interrogatif peuvent être utilisés en indépendants, et ils gardent leurs formes initiales. Le possessif et l'ordinal sont pour ce faire substantivés, c'est-à-dire qu'ils prennent un augment en tête du thème

⁶ Invariables classés parmi les composants morphologiques majeurs (Ntahokaja, 1994, 104-110).

pronominal ; cet augment est chaque fois une voyelle identique à celle du préfixe (pronominal dans ce cas-ci).

Exemples à partir de l'idée de « **Umwáana afashe umupiíra** » (Enfant attrape ballon) :

<u>Forme pronominale</u>	<u>Enoncé à Agent pronominalisé</u>
Substitutif court	Wé afashe umupiíra (Lui/Elle attrape ballon).
Substitutif long	Wéewé afashe umupiíra (Lui/Elle attrape ballon).
Possessif 1 ^{ère} pers. sing.	Uwáanje afashe umupiíra (Le mien attrape ballon).
Possessif 2 ^{ème} pers. sing.	Uwáawé afashe umupiíra. (Le tien attrape ballon).
Possessif 1 ^{ère} classe	Uwíiwé afashe umupiíra (Le sien attrape ballon).
Possessif 2 ^{ème} classe	Uwaábo afashe umupiíra (Le leur attrape ballon).
Démonstratif I	Uwu afashe umupiíra (Celui-ci attrape ballon).
Démonstratif II	Uwo afashe umupiíra (Celui-là attrape ballon).
Démonstratif IV	Úríya afashe umupiíra (Celui-là attrape ballon).
Précessif II	Uwó umwáana afashé (Celui que enfant attrape).
Pronom numéral	Umwé afashe umupiíra (Un/L'un attrape ballon).
Pronom ordinal	Uwaa mbere afashe umupiíra (Le premier attrape ballon). Uwa kábiri afashe umupiíra (Le deuxième attrape ballon). Uw'ícúmi afashe umupiíra (Le dixième attrape ballon).
Pronom indéfini	Uwuúndi afashe umupiíra (Un autre/L'autre attrape ballon).

Il découle des exemples précédents que les formes pronominales du kirundi réfèrent à une information connue lorsqu'elles sont produites en tant qu'unités indépendantes, c'est-à-dire quand elles n'accompagnent pas des substantifs.

1.2.1.4 L'agent est exprimé par un morphème : le préfixe verbal

Quand un agent exerce une action sur un patient, le kirundi ne rend pas compte de la situation que par des énoncés de type « Agent / action / patient ». La langue offre également d'autres possibilités ; nous analysons, ici, les énoncés de type « Action / patient ».

La structure de type « Action / patient » tendrait à faire croire au lecteur non kirundophone qu'il s'agit là d'énoncé qui ne mentionne pas l'agent. Certainement pas, et là réside l'une des particularités des formes verbales du kirundi ; dans presque toutes les formes verbales, l'agent est indissociable de l'action ; les seules exceptions sont les formes verbales à l'infinitif et à l'impératif deuxièmes personnes singulier et pluriel. L'agent est exprimé par un morphème, le préfixe verbal ; l'action proprement dite est exprimée par un autre morphème, le thème verbal.

Exemples :

afashe umupiira (il/elle attrape ... ballon)

bafashe imipiira (ils/elles attrapent ... ballons)

Les morphèmes qui composent les deux formes verbales **afashe** et **bafashe** sont respectivement **a- fat-ie** et **ba- fat-ie**. L'agent est exprimé par le morphème **a-** dans **afashe** et par **ba-** dans **bafashe**. Dans les deux cas, l'action (idée d'attraper) est exprimée par le radical (en même temps thème verbal) **-fat-**.

Les préfixes verbaux étant des morphèmes qui à part entière signifient l'agent, nous schématiserons désormais les énoncés de type « Action / patient » par la structure « **Agent-action / patient** ». On comprend dès lors qu'un énoncé de type « Agent / action / patient » exprime deux fois de suite l'information sur l'agent. D'où la schématisation suivante : « **Agent / Agent-action / patient** ».

Exemples :

Umwáana afashe umupiira (Enfant il/elle attrape ... ballon)

Abáana bafashe imipiira (Enfants ils/elles attrapent ... ballons)

1.2.1.5 Conclusion sur l'expression de l'agent

Nous venons d'explorer les différentes formes linguistiques dont le kirundi dispose pour la mention de l'agent au sein de phrases simples de type « Agent / action / patient ». Deux manières de donner l'information sur l'agent y apparaissent : la « mention simple » et la « mention double ».

La « mention simple de l'agent » correspond à l'existence, au sein d'un énoncé de type « Agent / action / patient », d'une et une seule forme linguistique qui réfère à l'agent. Cette forme linguistique qui mentionne l'agent est un préfixe verbal, un morphème qui fait partie des éléments formateurs de la forme verbale qui exprime l'action. La structure de l'énoncé est alors de type « **Agent-action** / ... ». Elle diffère de celle qui est de type « **Agent / action** / ... » en ce sens que la dernière exprimerait l'agent et l'action par une suite de deux unités morphologiques différentes alors que la première mentionne les deux éléments par une unité morphologique unique et dans laquelle un des morphèmes formateurs exprime l'agent, l'autre y exprimant l'action.

La « mention double de l'agent » correspond à l'existence, au sein d'un énoncé de type « Agent / action / patient », d'un syntagme nominal simple ou composé qui réfère à l'agent. La forme verbale qui exprime l'action et qui est produite à la suite du syntagme nominal est dotée d'un préfixe verbal qui, également, réfère à l'agent. En conséquence, l'information sur l'agent est redondante. L'architecture phrastique peut, dans ce cas, être schématisée comme suit : « **Agent / Agent-action** / ... ».

Nous constatons grâce aux deux types d'énoncés (« Agent-action / ... » et « Agent / Agent-action / ... ») que le kirundi n'admet pas une architecture phrastique de type « **Agent / action** / ... ». L'expression de l'action est, en kirundi, solidaire de l'expression de l'agent. À part les formes impératives deuxièmes personnes singulier et pluriel, toutes les autres formes verbales (d'action et d'état) intègrent dans leur structure un morphème qui exprime l'agent (ou le sujet). Quand ce dernier trouve déjà expression à travers un syntagme nominal indépendant, la forme verbale qui suit a toujours un

préfixe verbal, le kirundi préférant dans ce cas la redondance de l'information sur l'agent.

Pour relater une situation dans laquelle un agent exerce une action sur un patient, le locuteur kirundophone produit donc soit un énoncé avec mention simple de l'agent (« information simple »), soit un énoncé avec mention double de l'agent (« information redondante »).

Nous ne saurions pas, à ce niveau d'analyse, expliciter les mécanismes qui, en kirundi, seraient à la base de la production d'énoncés simples de type « Agent / agent-action / patient » ou « Agent-action / patient ». Si nous pouvons dire, d'après notre intuition de locutrice kirundophone, que la structure « Agent-action / patient » est plus appropriée à la mention d'un agent ayant le statut d'information connue, il y a d'autres questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre si facilement. Nous ne savons pas par exemple attribuer la production d'un énoncé de type « Agent / agent-action / patient » uniquement à une situation où l'agent a le statut d'information nouvelle. Si des facteurs multiples font partie du jeu, leur connaissance appelle des investigations d'ordre psycho-linguistique que les études sur le kirundi n'ont pas encore envisagées. L'expérimentation faite, non sur des locuteurs adultes, mais sur des enfants kirundophones dans le cadre de cette étude a tenté d'approcher ce questionnement, les résultats qui en sont sortis sont présentés par les quatrième et cinquième chapitres.

1.2.2 L'expression de l'action

Il convient à notre avis d'appeler « formes verbales » plutôt que « verbes » les formes linguistiques qui, en kirundi, servent à exprimer l'action au sein de phrases simples de type « Agent / action / patient ». En effet, le kirundi n'exprime généralement pas l'action par des unités morphologiques indépendantes. Grâce aux préfixes verbaux qui réfèrent à l'agent et qui sont intégrés dans les formes verbales, la mention de l'action est très souvent appariée à la mention de l'agent, et grâce à la possibilité d'acceptation d'infixes référant au patient par toutes les formes verbales, la mention du

patient peut, par une même unité morphologique, se voir associée à la mention de l'agent et de l'action.

Plusieurs morphèmes entrent en compétition quand il s'agit de produire une forme verbale expressive d'une action. Chaque morphème y remplissant une fonction précise, le locuteur choisit les morphèmes formateurs de sa forme verbale en fonction de la nature de l'information qu'il veut transmettre. Nous ne pouvons donc pas parler de l'expression de l'action en kirundi sans passer par l'analyse des morphèmes formateurs de formes verbales. Les lignes qui suivent visent cette finalité ; elles présentent respectivement le radical verbal, le thème verbal, le préfixe verbal, les marques de la voix, les marques de temps (temps intérieur et temps extérieur à l'événement), les modalités syntaxiques.

1.2.2.1 Le radical verbal

Ce n'est pas par hasard que le radical est ici le premier point à ouvrir notre analyse des morphèmes formateurs de formes verbales. Plus d'un pourraient s'interroger sur ce choix d'autant plus que si l'on considère toutes les catégories de formes verbales en kirundi, le radical apparaît très rarement en tête dans les chaînes des morphèmes verbaux. Le morphème qui apparaît le plus souvent en tête de chaîne (mais ce n'est pas toujours le cas) est le préfixe verbal. Ce choix du radical en tant que premier élément à analyser ici relève du fait qu'il incarne le noyau sémantique le plus primitif pour exprimer une action (pour les verbes d'action) ou un état (pour les verbes d'état).

Exemples : **-vúg-** (dire, parler), **-bón-** (voir, apercevoir), **-hámagar-** (appeler, interpellier), **-kór-** (travailler, faire, toucher), **-hakan-** (nier, refuser, dire non), **-andik-** (écrire), **-éemer-** (dire oui, accepter, croire).

Le verbe primitif à l'infinitif est, en kirundi, composé de trois éléments formateurs : un radical, la voyelle finale « a » et le préfixe « ku ». Selon le contexte, le préfixe « ku » est parfois remplacé par d'autres variantes : « gu » devant une syllabe à consonne sourde et « kw » devant un radical commençant par une voyelle. Ainsi, les exemples précédents ont, à l'infinitif, les formes suivantes :

Kuvúga	guhámagara	kwaandika
Kubóna	gukóra	kwéemera
	guhakana	

1.2.2.2 Le thème verbal

Le radical peut prendre des expansions. La résultante est dans ce cas le thème, ce qui nous amène à commenter le thème verbal en deuxième lieu. Les expansions sont de deux sortes : le redoublement du radical et les suffixes de dérivation. Dès qu'un radical prend une ou plusieurs expansions, le sens du lexème primaire s'en trouve naturellement modifié.

Exemples :

a) Avec redoublement du radical

gutweenga (rire, sourire), **gutweengatweenga** (sourire à répétition, être souriant)
gukóra (toucher), **gukórakóra** (s'autoriser régulièrement à prendre des objets, voler)
kugeenda (marcher, partir), **kugeendageenda** (se promener)

b) Avec suffixes de dérivation

gutweenga (rire, sourire)

gu- tweeng-a : le radical est « **-tweeng-** »

gutweengera (sourire à quelqu'un)

gu-tweeng-er-a : le radical « **-tweeng-** » est adjoint du suffixe « **-er-** », variante de « **ir** » dont le sens est « pour », « en faveur de »

gutweengeesha (faire rire avec, faire sourire avec)

gu-tweeng-eesh-a : le radical « **-tweeng-** » est adjoint du suffixe « **-esh-** », variante de « **ish** » dont le sens est « faire faire » ou « utiliser »

gutweengwa (être l'objet de rires, de moqueries)

gu-tweeng-u-a : le radical « **-tweeng-** » est adjoint du suffixe « **-u-** » dont la fonction est la passivation

gutweengana (rire ensemble, se moquer réciproquement)

gu-tweeng-an-a : le radical « **-tweeng-** » est adjoint du suffixe « **-an-** » dont le sens est « ensemble » ou « mutuellement »

gutweenza (faire rire, faire sourire).

Gu-tweeng-i-a : le radical « **-tweeng-** » est adjoint du suffixe « **-i-** » causatif ; dans la syllabe « **nza** », « z » résulte du contact entre le suffixe « i » et la consonne « g »

Kugeenda (aller, partir)

ku-geend-a : le radical est « **-geend-** »

Kugeendera (marcher sur, visiter)

Ku-geend-er-a : le radical « **-geend-** » est adjoint du suffixe « **-er-** », variante de « **ir** » dont le sens est ici « faire sur »

kugeendeesha (faire marcher, conduire)

ku-geend-eesh-a : le radical « **-geend-** » est adjoint du suffixe « **-esh-** », variante de « **ish** » dont le sens est « faire faire » ou « utiliser »

kugeenderwa (recevoir en visite)

ku-geend-er-u-a : le radical « **-geend-** » est adjoint de deux suffixes, « **-er-** » dont le sens est « pour », « en faveur de », et « **-u-** » dont la fonction est la passivation

kugeendana (marcher en compagnie de)

ku-geend-an-a : le radical « **-geend-** » est adjoint du suffixe, « **-an-** » dont le sens est « ensemble », « avec »

kugeenza (tenir à l'œil, surveiller, harceler)

ku-geend-i-a : le radical « **-geend-** » est adjoint du suffixe « **-i-** » causatif ; dans la syllabe « **nza** », « **z** » résulte du contact entre le suffixe « **i** » et la consonne « **d** »

kugeenduura (inspecter)

ku-geend-uur-a : le radical « **-geend-** » est adjoint du suffixe « **-ur-** » dont la fonction est d'exprimer le contraire du radical

Il importe de noter que tous les radicaux ne se prêtent pas au redoublement ou à la dérivation et que ceux qui peuvent être dérivés n'acceptent pas forcément toutes les catégories de suffixes. De plus certains radicaux acceptent la dérivation par des séquences de suffixes, la structure de ces dernières pouvant varier de deux à quatre suffixes maximum. Voici les différents suffixes verbaux du kirundi (Ntahokaja, 1994, 120-136) :

L'applicatif **-ir-** (devient **-er-** dans certains cas)

Le causatif **-i-**

Le factitif **-ish-** (devient **-esh-** dans certains cas)

Le positionnel **-ik-**

Le statif **-am-**

Le réciproque/associatif –**an**-
Le passif –**u**-
Le réversif : –**ur**- transitif et –**uk**- intransitif
Les fréquentatifs –**gur**-, –**gir**- et –**ang**-
Le diminutif –**iran**-
Les incoatifs –**kar**-, –**har**-, –**h**-, –**gan**-.

1.2.2.3 Le préfixe verbal

Nous avons eu, plus haut, à parler du préfixe verbal et ce, dans le cadre de l'expression de l'agent. Nous y revenons ici non pas pour reparler de sa structure, mais pour attirer l'attention de nos lecteurs sur le fait que les énoncés de type « Agent / action / patient » ont, en kirundi, la particularité d'apparier au sein des formes verbales l'expression de l'agent et de l'action.

Une des conclusions auxquelles nous avons abouti dans notre analyse des formes linguistiques qui sont utilisées pour la mention de l'agent est que la réalité du kirundi quant à l'architecture phrastique de type « Agent / action / patient » propose plutôt les deux possibilités suivantes : « Agent / agent-action / patient » et « Agent-action / patient ». On voit bien avec ces schémas structuraux que le système du kirundi n'admet pas la mention indépendante de l'action ; l'agent et l'action sont forcément appariés au niveau de la forme verbale qui est expressive de l'action au risque même de répéter l'information sur l'agent dans les cas où celui-ci se trouve déjà mentionné par d'autres formes linguistiques indépendantes. Chacune des deux informations est marquée par un morphème parmi les éléments formateurs de la forme verbale ; l'information sur l'agent est marquée par un préfixe verbal tandis que l'information sur l'action est marquée par un radical ou un thème.

L'appariement de l'action et de l'agent est si fort que même dans les cas de formes « verbales composées » chacune des unités morphologiques composantes est dotée de son préfixe verbal, la redondance de l'information sur l'agent ne devant pas gêner.

Exemple : **Arikó asuka amáazi** , Il/Elle est train de verser l'eau.

Littéralement, l'énoncé correspond à « Il/Elle est en train de Il/elle verse l'eau ».

Bien que le préfixe verbal exprime l'agent et non l'action, l'explication que nous venons de donner prouve qu'un bon recensement des caractéristiques de formes verbales en kirundi ne pourrait pas ne pas lui prêter la moindre attention. En production orale, le préfixe verbal passe toujours avant le radical ou le thème. Sauf dans certaines formes négatives où les morphèmes de la négation « nti » et « si » peuvent précéder le préfixe verbal, il est généralement le premier à être produit parmi les morphèmes formateurs de formes verbales. Et si le préfixe s'énonce avant le radical ou le thème, il ne les précède pas directement dans tous les cas ; d'autres morphèmes ayant d'autres fonctions peuvent en effet les séparer, nous les découvrons avec la suite du texte.

1.2.2.4 Les marques de la voix

La voix est également marquée par des morphèmes qui rentrent dans la composition structurale de la forme verbale. La linguistique générale fait état de trois types de voix à travers les langues : la voix active, la voix passive et la voix moyenne à plusieurs variantes dont la voie réfléchie.

Nous déduisons des travaux linguistiques descriptifs du kirundi que cette langue ne dispose pas d'une marque particulière pour la voix active. Nkanira (1984) parle à ce propos de la marque nulle (- ϕ -), suscitant toutefois une confusion avec la marque temporelle du présent. Le passif et le réfléchi ont des marques particulières ; le passif est marqué par un affixe post-radical, le suffixe **-u-** ; le réfléchi est marqué par un affixe pré-radical, le morphème « **-ii** » que l'on pourrait dire qu'il se comporte comme un préfixe objet.

Exemples :

Umushíingantaáhe avuze ijaambo ryiizá : voix active.

Orateur vient de dire un bon discours.

Umushíingantaáhe yiivugiye ijaambo ryiizá : voix réfléchie.

Orateur vient de dire un bon discours.

Ijaambo rivugwá n'umushingantahe : voix passive.

Discours sera prononcé par Orateur.

En isolant les trois formes verbales **avuze**, **yiivugiye** et **rivugwá**, nous pouvons les décomposer comme suit :

a- φ- vúg-ie

- a- : préfixe verbal, exprime l'agent « Umushíingantaáhe »
- φ- : marque nulle du temps présent
- vúg- : radical
- ie : finale

a- ii- vúg-ie

- a- : préfixe verbal, exprime l'agent « Umushíingantaáhe »
- φ- : marque nulle du temps présent
- ii- : marque de la voix réfléchie
- vúg- : radical
- ie : finale

ri- φ- vúg- u- a

- ri- : préfixe verbal, exprime le patient « ijaambo »
- φ- : marque nulle du temps présent
- vúg- : radical
- u- : suffixe de passivation
- a : finale

Nous ne réserverons pas ici un commentaire particulier à l'exemple de la voix passive ; le passif est marqué par un suffixe de dérivation, et nous avons plus haut pu parler des suffixes de dérivation. La forme linguistique qui, à ce niveau d'analyse, apparaît pour la première fois et qui mérite une attention particulière est le préfixe objet réfléchi **-ii-**.

De nos trois exemples d'énoncés, les deux premiers diffèrent uniquement par la structure des formes verbales **avuze** et **yiivugiye** qui mentionnent l'action de « **kuvúga** ». Cependant nous les avons traduit de la même façon en français. Dans la pensée kirundophone, une nuance existe entre les deux énoncés ; elle semble apparaître avec le préfixe **-ii-** que les linguistes ont appelé la marque de la voix réfléchie ; il n'est toutefois pas aisé de la traduire dans une autre langue. Nous constatons par ailleurs que l'état actuel des recherches n'en fait pas grand cas ; nous sommes donc confrontée à la question de la fonction réelle de l'infixe **-ii-**.

La littérature nous révèle que Nkanira (1984) a perçu avant nous que la compréhension de cette marque nécessitait une étude approfondie :

« Ce morphème **-i-** > **-ii-** continue de poser, comme on le voit, de nombreux problèmes et appellerait à lui seul, une longue étude qu'il serait prématuré d'entreprendre à cause de nos ignorances dans nombres de secteurs de la langue »⁷

En évoquant ses ignorances dans nombres de secteurs de la langue, Nkanira fait part d'une conviction qu'une démarche purement linguistique ne saurait pas élucider la question. Son intuition est si forte qu'il fait même observer que l'appellation de réfléchi que la linguistique a attribuée au morphème **-ii-** ne devrait pas induire en erreur, l'appellation est à son avis justifiée par le seul fait que partout où sa fonction grammaticale est analysable, — ce qui est le cas le plus fréquent — il représente sans l'ombre d'un doute la même personne grammaticale que le support sujet grammatical du verbe.

Il en découle que le préfixe **-ii-** constitue une autre particularité du kirundi dont la fonction et les mécanismes n'ont pas encore été élucidés. Nous aurions souhaité répondre à la question pour rendre notre analyse des phrases simples de type « Agent / action / patient » le plus complète possible, mais elle implique une investigation qui exigerait des ressources dont nous ne disposons pas dans le cadre des conditions dans lesquelles nous travaillons actuellement. Nous acceptons d'avancer sans y avoir répondu.

1.2.2.5 Les marques de temps

L'expression de l'action en kirundi tient compte du paramètre « temps ». Ce dernier est marquée par des morphèmes qui font également partie des éléments formateurs de formes verbales. La place de ces morphèmes est liée à deux fonctions (voir Nkanira, 1984), les marques du temps intérieur à l'événement sont post-thématiques tandis que les marques du temps extérieur à l'événement sont pré-thématiques.

⁷ Nkanira, 1984, p.79.

a) L'aspect ou le temps intérieur à l'événement

L'aspect ou le temps intérieur à l'événement définit un moment opératif de la durée de l'événement. Il y a trois moments opératifs différents marqués par trois morphèmes différents (voir Nkanira, 1984, 96-97).

1° Premier moment opératif : l'aspect précuratif.

Il implique une durée non encore amorcée et correspond à une saisie mentale de l'événement à un moment où rien de lui n'existe encore. Il est grammaticalement marqué par le morphème final « -e ».

Exemples :

Dukiné (Jouons)

Abáana bakiné (Que les enfants jouent)

Reka abáana bakiné (Laisse les enfants jouer).

Nkanira propose la composition structurale suivante pour ce morphème « e » : -φ-e- ; -e exprime la perfectivité ; -φ- exprime l'accomplissement virtuel.

2° Deuxième moment opératif : l'aspect cursif.

Il implique une durée amorcée, mais non terminée et correspond à la saisie mentale d'un événement en cours d'existence. Il est grammaticalement marqué par le morphème final « -a ».

Exemples :

Turakina (Nous jouons)

Abáana barakina (Les/Des enfants jouent)

Reka abáana bakiné (Laisse les enfants jouer).

Pour Nkanira « -a » exprime l'imperfectivité et de l'accomplissement réel et de l'accomplissement virtuel, d'où l'absence d'un thème caractéristique et le recours au thème radical (thème à final -a).

3° Troisième moment opératif : l'aspect postcursorif.

Il implique une durée terminée et donc repose sur une saisie mentale de l'événement à un moment où il n'existe plus. Il est grammaticalement marqué par le morphème final « **-ie** ».

Exemples :

Turakinye (Nous avons joué)
Tu- ra- kin- ie.

Abáana barakinye (Les/Des enfants ont joué)
Abáana ba- ra- kin- ie

Turaretse abáana bakine (Nous laissons les enfants jouer).
Tu- ra- rek- ie abáana bakine

Pour Nkanira le morphème « **ie** » exprime la perfectivité (**-e**) de l'accomplissement réel (**-i-**).

4° Conclusion.

Sous le volet de l'aspect (ou temps intérieur à l'événement), le kirundi exprime une action la situant quelque part sur l'axe de son déroulement intérieur, premièrement par une représentation (ou saisie) mentale de l'événement avant son déclenchement, deuxièmement par la saisie mentale de l'événement entre le commencement et la fin, troisièmement par la saisie mentale de l'événement après son accomplissement réel intégral.

b) Le temps extérieur à l'événement

Le kirundi exprime l'action en la situant également sur un second axe, celui du temps historique ou temps extérieur à l'événement. Il distingue trois époques —le présent, le passé et le futur—, mais tout le jeu de combinaison se joue par rapport à « maintenant » et « aujourd'hui », d'où cinq temps : le présent, le passé immédiat (passé appartenant à aujourd'hui), le passé médiate (avant aujourd'hui), le futur immédiat (futur hypothétique), le futur médiate (après aujourd'hui). Nkanira qui propose cette approche la fonde sur l'existence de quatre indices temporels différents (**-á-**, **-à-**, **-oo-**, **-zoo-**) ainsi

que sur la bivalence des mots **ejó** (hier, demain), **hiírya y'eéjo** (avant-hier, après-demain), **vubá** (récemment, bientôt), **kéera** (il y a longtemps, plus tard).

L'affixe « **-á-** » marque le passé médiat, « **-à-** » marque le passé immédiat, « **-oo-** » marque le futur hypothétique et « **-zoo-** » marque le futur médiat. Mais il n'y a pas de marque particulière pour le présent, d'où la proposition de Nkanira de marquer ce temps par le signe **-φ-** (marque nulle).

Exemples :

Passé médiat	Abáana baáraaba indeége (Enfants observaient avion) baáraaba ba- á- raaba
Passé immédiat	Abáana baaraaba indeége (Enfants observaient avion) baaraaba ba- a- raaba
Présent	Abáana baraaba indeége (Enfants observent avion) baraaba ba- φ- raaba
Futur hypothétique	Abáana booraaba indeége (Enfants observeraient avion) booraaba ba- oo- raaba
Futur médiat	Abáana bazooraba indeége (Enfants observeront avion) bazooraba ba- zoo- raaba

Comme les exemples précédents en témoignent, les marques du temps extérieur à l'événement s'intercalent, dans tous les cas, entre le préfixe verbal (expressif de l'agent) et le thème (expressif de l'action).

1.2.2.6 Les marques de la négation

Un énoncé rundi de type « Agent / action / patient » peut exprimer, non pas le lieu d'une action, mais son non lieu. La négation de l'action est dans ce cas marquée des morphèmes appropriés et ceux-ci font également partie des éléments formateurs de

formes verbales. Ces morphèmes sont les pré-initiales « **nti-** » et « **si-** » qui précèdent le préfixe verbal et la post-initiale « **-ta-** » qui se produit après le préfixe verbal. L'invariable « **nta** » introduit également la négation, mais, nous semble-t-il à un niveau extra-action.

Exemples :

Abáana baraaba indeége (Enfants observent avion)

Abáana ntibaráaba indeége (Enfants n'observent pas avion)

Nti-ba-φ-raab-a

Abáana bataráaba indeége ... (Enfants qui n'observent pas avion ...)

Ba-ta-φ--raab-a

Sindáaba indeége (Je ne regarde pas avion)

Si-n-φ--raab-a

Ntaráaba indeége (moi ne regardant pas avion)

N-ta-φ--raab-a

Nta báana baraaba indeége (Pas enfants observent avion)

Nta ndeége abáana baraaba (Pas avion enfants observent)

Dans une même forme verbale, la pré-initiale et la post-initiale s'excluent mutuellement. Quand la négation est exprimée par la post-initiale, il importe de connaître sa place par rapport aux marques du temps (temps extérieurs à l'événement) puisque nous avons vu que celles-ci sont également produites après le préfixe verbal. Les exemples qui suivent révèlent que le morphème « **-ta-** » se produit après les marques du présent et des deux passés (passé immédiat et passé médial) tandis qu'il vient avant les marques du futur (futur hypothétique et futur médial).

Abáana baátaráaba indeége ... (Enfants qui n'observaient pas avion ...)

Ba-á-ta-ráaba

Abáana baataráaba indeége ... (Enfants qui n'observaient pas avion ...)

Ba-à-ta-ráaba

Abáana bataráaba indeége ... (Enfants qui n'observent pas avion ...)

Ba-φ-ta-ráaba

Abáana batoráaba indeége ... (Enfants qui n'observeraient pas avion ...)

Ba-ta-oo-ráaba

Abáana batazoráaba indeége ... (Enfants qui n’observeront pas avion ...)

Ba-ta-zoo-ráaba

1.2.2.7 Des morphèmes verbaux particuliers

Nous regroupons sous le vocable de « morphèmes verbaux particuliers » une série de morphèmes qui participent également à la formation d’unités verbales, mais dont la fonction échappe encore à la connaissance actuelle du kirundi. Il s’agit notamment des morphèmes **–ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, etc ainsi que les résultantes de leurs combinaisons **–rana-**, **-raka-**, **racáa-**, **kana**, etc. Ils sont, comme les marques du temps extérieur à l’événement, préfixés au radical ou au thème verbal.

Exemples :

Abáana baraaba ..., Enfants observent ...

(ba-ϕ-raaba)

Abáana bararaaba, Enfants observent.

(ba-**ra**-raaba)

Abáana bakaraaba, Enfants observèrent, Que enfants observent.

(ba-**ka**-raaba)

Abáana bakanaraaba, Et enfants observèrent, Et que enfants observent.

(ba-**ka-na**-raaba)

Abáana baracáaraaba, Enfants observent encore.

(ba-**ra-ki-a**-raaba)

Abáana banaraaba, Enfants observant en même temps.

(ba-**na**-raaba)

Abáana bakiraaba, Enfants observaient encore.

(ba-**ki**-raaba)

Abáana barakaraaba, Bonne chose que enfants aient observé.

(ba-**ra-ka**-raaba)

Les morphèmes verbaux **–ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, etc habillent la mention de l’action de nuances diverses. Les études linguistiques (Meeussen, 1959 ; Rodegem, 1967 ; Bigangara, 1982, Ntahokaja, 1994) classent généralement ces morphèmes parmi

les marques de temps et de modes. Une considération originale apparaît avec l'analyse psycho-mécanique que Nkanira (1984) applique à la représentation du temps grammatical en kirundi. L'auteur a pu identifier et isoler les marques du temps (temps extérieur à l'événement) qui sont **-á-**, **-à-**, **-φ-**, **-oo-** et **-zoo-**, mettant ainsi en évidence que les morphèmes verbaux **-ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, **-rana-**, **-raka-**, **racáa-**, **kana**, etc répondraient à des fonctions autres que l'expression du temps.

La démarche méthodologique de Nkanira ne lui a pas permis de prolonger l'analyse jusqu'à déterminer la ou les fonctions de ces morphèmes. Il a conclu son analyse par un appel pour une étude plus approfondie sur le sujet :

"Ces éléments formateurs pourraient être l'objet d'une étude intéressante, encore que délicate à conduire. Nous espérons pouvoir l'entreprendre un jour pas trop lointain, à moins que — ce qui est le plus ardent de nos souhaits — on ne nous devance. ... Le jour où il sera donné à un chercheur de reprendre l'étude de tous ces éléments formateurs dans la perspective qu'a voulu ouvrir cet essai, des surprises nombreuses et agréables seront le fruit de sa patience. Celle-ci l'amènera à dénouer, sans jamais en rompre le fil, l'écheveau en apparence subtilement emmêlé des rapports qui les lient les uns aux autres, d'une part ; et qui, d'autre part, sans pour autant tourner à l'embrouillamini, s'entrecroisent avec ceux qui lient le verbe, en tant que système grammatical particulier, au système général de la langue. Or, à travers ce dernier, le système du verbe est nécessairement lié à celui de la phrase"⁸.

Le débat est resté ouvert jusqu'à présent et, mis à part un essai d'explication qui a été amorcé à propos des morphèmes **-ra-** et **-a-**, nous ne constatons pas d'autres initiatives qui auraient tenté d'étudier davantage cette série de morphèmes.

Depuis Meeussen (1959), le morphème **-ra-** a été associé aux formes verbales dites « disjointes », c'est-à-dire celles qui n'exigent pas d'être suivies par un complément. Il est question, ici, d'une caractéristique verbale que la linguistique a appelée « la suite », les formes verbales du kirundi se distribuant en deux catégories, les formes verbales conjointes (ou à suite conjointe) et les formes verbales disjointes (ou à

⁸ Nkanira, 1984, pp 264-265.

suite disjointe). Les formes verbales conjointes sont suivies par un ou plusieurs compléments, ce qui n'est pas le cas pour les autres.

Exemples :

Abáana bakina umupiíra, Enfants ils jouent au ballon (Enoncé complet).

ba-φ- kina (suite conjointe)

Abáana bakina ..., Enfants ils jouent ... (Enoncé insensé parce que incomplet)

ba-φ- kina

Abáana barakina, Enfants ils jouent (Enoncé complet).

ba-φ-**ra**- kina ou ba-**ra**-φ- kina (suite disjointe)

Malgré la distinction faite entre les formes verbales conjointes et disjointes et l'association de **-ra-** aux formes verbales disjointes, la linguistique n'a pas encore pu attribuer une fonction précise à ce morphème. Mais **-ra-** a, par le biais de son association aux formes verbales disjointes, pris l'appellation de « disjonctif ». Et comme il arrive que dans certaines situations **-ra-** alterne avec **-a-**, Nkanira (1984, pp 122-123) avance que le kirundi comporte deux disjonctifs **-ra-** et **-a-**.

La question des fonctions des morphèmes verbaux **-ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, **-rana-**, **-raka-**, **racáa-**, **kana**, etc. reste aujourd'hui énigmatique. Nous complétons l'appel lancé par Nkanira pour une étude plus approfondie de ces morphèmes en précisant que les recherches qui iraient dans ce sens devraient dépasser le cadre de la linguistique pure ; des orientations multidisciplinaires à commencer par la psycholinguistique pourraient bien être porteuses de potentialités de découvertes que la recherche n'a généralement pas encore fait bénéficier à l'étude du kirundi.

1.2.2.8 Les modalités syntaxiques

La modalité syntaxique constitue une autre caractéristique des formes verbales du kirundi. A la différence des autres caractéristiques, celle-ci est grammaticalement réalisée non par une morphologie primaire (éléments segmentaux), mais par une morphologie secondaire (éléments supra-segmentaux ou tonèmes).

Les études sur le kirundi (voir Nkanira, 1984) inventorient aujourd'hui quatre modalités syntaxiques, une modalité dite assertive et trois modalités dites non assertives à savoir la modalité adjectivale, la modalité adverbiale et la modalité substantivale. La modalité assertive est caractérisée par le fait que la forme verbale est syntaxiquement réduite à son seul rôle grammatical de verbe tandis que dans les cas de modalités non assertives la forme verbale assume, en plus de sa fonction propre de verbe, une fonction d'emprunt adverbiale, adjectivale ou substantive. Les phrases ci-dessous reprises (de type « Agent / action / patient ») illustrent les cas.

Modalité	Exemples
Assertive	Abáana bakina umupiíra , Enfants ils jouent au ballon.
Adjectivale	Abáana bakiná umupiíra , Enfants qui (ils) jouent au ballon.
Adverbiale	Abáana bákina umupiíra , Enfants ils jouant au ballon.
Substantivale	Abakína umupiíra , Ceux qui jouent au ballon.

La variation de la tonalité qui, dans ces exemples, est liée à l'action de **gukina** (jouer) montrent bien que c'est surtout par un jeu de tons que le locuteur imprime une modalité syntaxique à la mention de l'action, à part que la modalité substantivale est également marquée par l'augment ce dernier métamorphosant la forme verbale en une forme substantivale.

Il faut noter que les tons qui définissent les différentes modalités sont des tons syntaxiques qu'il ne faut pas confondre avec les tons lexicaux. L'infinitif d'une forme verbale est initialement doté d'un tonalité lexicale appropriée, alors la tonalité syntaxique qui apparaît avec le choix que le locuteur fait pour l'une ou l'autre modalité syntaxique doit être combinée à la première. La combinaison des tonalités lexicale et syntaxique détermine des résultantes tonales plus ou moins complexes. Le ton lexical serait arbitraire, mais le ton syntaxique semble incarner une fonction de discrimination des formes. Nkanira observe, sous cet angle, les faits suivants :

- * la modalité assertive est caractérisée par un ton bas et du côté de l'apport prédicatif et du côté du support prédicatif ou sujet ;
- * la modalité adverbiale est caractérisée par un ton haut sur le support sujet ;
- * la modalité adjectivale est caractérisée par un ton haut du côté de l'apport prédicatif ;

- * la modalité substantivale est caractérisée par un morphème d'incidence interne, l'augment, et d'un ton haut du côté de l'apport prédicatif ; elle n'est au fond qu'une sorte de relatif substantivé.

1.2.2.9 L'infixe

Le morphème qu'on appelle communément l'infixe (à tort ou à raison⁹) est le second morphème qui, bien que faisant partie des éléments formateurs de formes verbales, n'exprime ni l'action ni un de ses paramètres de circonstance. L'infixe exprime le patient de l'action. Nous l'analysons plus en détails plus loin (voir section 1.2.3. L'expression du patient).

1.2.2.10 Conclusion sur l'expression de l'action

Nous aurons constaté, au terme de ce passage en revue des différents aspects qui peuvent caractériser les formes verbales en kirundi, que l'expression de l'action au sein de phrases simples de type « Agent / action / patient » implique nombre de règles particulières. Si à l'instar de ce qui se passe en français par exemple l'action est, après l'agent, mentionné par un radical qui se voit étoffé d'extensions diverses, la particularité du kirundi réside dans la gamme très variée de ces extensions. La plupart de ces dernières sont des morphèmes segmentaux, mais il en existe aussi qui relèvent de la tonalité, les morphotonèmes, caractéristiques des modalités syntaxiques. Certains des morphèmes segmentaux formateurs de formes verbales sont de nature à être préfixés au radical, d'autres ne peuvent être que suffixés.

Nous avons vu que la linguistique a pu déterminer les fonctions de tous les éléments formateurs de formes verbales à l'exception des morphèmes de la série des « pré-radical » **-ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, **-rana-**, **-raka-**, **racáa-**, **kana**, etc. Le choix que le locuteur porte sur la nature et la quantité des morphèmes formateurs d'une forme verbale pour exprimer une action est intimement lié à leurs fonctions respectives. De toutes les fonctions des morphèmes verbaux que la connaissance actuelle du kirundi a mises en évidence, le marquage du statut de l'information (connue ou nouvelle) sur la

⁹ Certains linguistes préfèrent parler de « préfixe objet ».

thématique verbale reste absent ; nous concluons que le système du kirundi semblerait ne pas disposé à statuer sur le caractère connu ou nouveau de l'action (ou de l'état dans le cas d'une thématique d'état) à moins que cette fonction ne soit dévolue à l'un ou l'autre élément parmi les morphèmes **-ra-**, **-a-**, **-ka-**, **-na-**, **-ki-**, **-rana-**, **-raka-**, **racáa-**, **kana**, **etc.** ; les recherches ultérieures pourront le dire.

Le kirundi étant (parmi tant d'autres) reconnu « langue à classes », nous concluons également lorsque l'on produit un énoncé de type « Agent / action / patient », l'incidence des classes se fait sentir autant dans la mention de l'action que dans la mention de l'agent et ce, par le fait que par le biais des préfixes verbaux, la mention de l'action est intimement liée à la mention de l'agent. Grâce à la règle d'accord en classes, le préfixe verbal qui rentre dans la structure de la forme verbale expressive de l'action incarne une classe, à savoir la classe d'un substantif expressif de l'agent.

L'information sur l'agent et qui apparaît (cfr énoncés de type « Agent-action / patient) ou réapparaît (cfr énoncés de type « Agent / agent-action / patient » avec un préfixe verbal au travers d'une forme verbale a toujours le statut d'une information connue. C'est-à-dire qu'elle est, soit partagée par le locuteur et son interlocuteur bien avant l'énonciation, soit pré-mentionnée par le locuteur grâce à des formes linguistiques autres que le préfixe verbal pour ensuite être reproduite avec celui-ci dans la mention de l'action.

Enfin, le préfixe verbal n'est pas l'unique morphème qui, en kirundi, projette l'incidence des classes au niveau de la structure verbale. L'infixe (ou le préfixe objet) joue le même rôle. Comme nous l'avons souligné plus haut, l'infixe mentionne le patient, nous le découvrons dans le développement de la section qui suit.

1.2.3 L'expression du patient

L'expression du patient en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » revêt, en kirundi, les deux grandes figures suivantes : la mention du patient en position « intra-forme verbale » et la mention du patient en position « post-forme

verbale ». Les formes linguistiques qui valent pour un cas ne le sont pas pour l'autre, nous les découvrons ci-dessous.

1.2.3.1 Le patient est exprimé en position « intra-forme verbale »

C'est l'infixe qui est la forme linguistique qui, dans ce cas de figure, est utilisée pour mentionner le patient. Les infixes sont des morphèmes qui, de par le principe de l'accord en classes, appartiennent chacun à une classe parmi les 16 classes du kirundi. La notion de patient est au départ signifiée par un substantif, lequel substantif qui, comme tous les substantifs du kirundi, appartient à une classe. De ce fait, lorsque le locuteur procède à l'expression du patient par un infixe, ce dernier est commandé par le préfixe nominal du substantif de référence, le résultat étant la co-appartenance de classe entre l'infixe et le substantif qu'il remplace. Le tableau qui va suivre présente les correspondances de l'accord en classes entre les préfixes nominaux et les infixes.

Tableau d'accord en classes, Correspondances « préfixes nominaux – infixes ».

Classe	Personne et nombre	Préfixe nominal substantival	Infixe
	1 ^{ère} pers. sing.		-n- / -ny-
	1 ^{ère} pers. plur.		-tu-
	2 ^{ème} pers. sing.		-ku-
	2 ^{ème} pers. plur.		-ba-
	3 ^{èmes} pers.		
1 ^{ère}	sing.	mu-	-mu-
2 ^e	plur.	ba-	-ba-
3 ^e	sing.	mu-	-wu-
4 ^e	plur.	mi-	-yi-
5 ^e	sing.	ri- / i-	-ri-
6 ^e	plur.	ma-	-ya-
7 ^e	sing.	ki-	-ki-
8 ^e	plur.	bi-	-bi-
9 ^e	sing.	n-	-yi-
10 ^e	plur.	n-	-zi-
11 ^e	sing.	ru-	-ru-
12 ^e	sing.	ka-	-ka-
13 ^e	plur.	tu-	-tu-
14 ^e	sing.+plur.	bu-	-bu-
15 ^e	sing.	ku-	-ku-
16 ^e	sing.+plur.	ha-	-ha-

Exemples :

Abáana bávúga amajaambo, Enfants ils produisant des mots.
ba- φ - vúg- a

Abáana báyavúga, Enfants ils les produisant.
ba- φ - ya – vúg- a

Báyavúga, Ils (Eux) les produisant.

Umurwáayi yaafáshe umúti, Le/La malade il/elle a pris médicament.
a- à- fát-ie

Umurwáayi yaawufáshe, Le/La malade il/elle l'a pris.
a- à- **wu-** fát-ie

Yaawufáshe, Il/Elle l'a pris.

Umurwáayi yaafáshe imíti, Le/La malade il/elle a pris médicaments.
a- à- fát-ie

Umurwáayi yaayifáshe, Le/La malade il/elle les a pris.
a- à- **yi-** fát-ie

Yaayifáshe, Il/Elle les a pris.

L'infixe précède directement le radical, il s'insère entre celui-ci et les éventuelles marques de temps. Comme une forme verbale peut admettre plusieurs compléments, elle accepte également plusieurs infixes qui les remplacent. Dans ce cas, les infixes se suivent au sein de la structure verbale. L'expression du patient par un infixe implique qu'il a le statut d'une information connue.

Nous avons proposé, suite à l'observation de l'inévitable expression en kirundi de l'agent au moment de la mention de son action, deux architectures phrastiques qui correspondraient à deux possibilités de réaliser le schéma qui, en français, est de type « Agent / action / patient » à savoir les schémas « Agent / agent-action / patient » et « agent-action / patient ». L'observation, au niveau d'analyse actuel, d'une possibilité d'exprimer également le patient au moment de la mention de l'action et ce, par le biais du recours à l'infixe, nous fait porter à quatre le nombre de schémas structuraux par lesquels on peut, en kirundi, construire des énoncés de type « Agent / action / patient » :

1° Des énoncés de type « Agent / agent-action / patient »

2° Des énoncés de type « Agent / agent-patient-action »

3° Des énoncés de type « agent-action / patient »

4° Des énoncés de type « agent-patient-action ».

Le deuxième et le quatrième schémas structuraux répondent à l'expression du patient en position « intra-forme verbale » tandis que le premier et le troisième schémas répondent à l'expression du patient en position « post-forme verbale ». Nous analysons avec la section suivante les différentes formes linguistiques qui concourent à la mention du patient en position « post-forme verbale ».

1.2.3.2 Le patient est exprimé en position « post-forme verbale »

Si le kirundi ne dispose que d'une seule catégorie de formes linguistiques pour la mention du patient en position « intra-forme verbale », il dispose en revanche de plusieurs possibilités pour exprimer le patient en position « post-forme verbale » : le substantif nu ou syntagme nominal simple, plusieurs formes de substantif étoffé ou syntagme nominal composé et plusieurs formes pronominales. Pour plus de détails, nous invitons le lecteur à se reporter à l'analyse que nous en avons faite plus haut (voir section 1.2.1. L'expression de l'agent). Une seule chose mérite d'être soulignée ici : dans les cas où l'expression du patient appelle l'opération d'accord en classes (substantifs « étoffés » et formes pronominales), la classe qui commande l'accord est celle du substantif qui signifie le patient.

La linguistique a attribué à l'expression d'un ou plusieurs patients en position post-forme verbale le statut d'une caractéristique verbale appelée « la suite verbale ». Elle distingue ainsi deux catégories de suites verbales : la suite conjointe et la suite disjointe. Une forme verbale est dite conjointe ou à suite conjointe lorsque son énonciation est suivie par un ou plusieurs compléments. Dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsque son énonciation est telle qu'elle ne demande pas d'être suivie par un complément, est dite disjointe ou à suite disjointe.

Le morphème **-ra-** de la série des morphèmes verbaux dont les fonctions n'ont pas encore été définies a pu être identifié comme étant commun aux formes verbales disjointes (voir Meeussen, 1959, p. 109). Dans un énoncé de type « Agent / action / patient », l'introduction de **-ra-** dans la structure de la forme verbale qui exprime

l'action accorde au locuteur la latitude (si pas l'obligation) de produire un ou plusieurs compléments, d'exprimer donc le ou les patients éventuels.

Par exemple, dans le cas de « **Abáana bakina umupiíra**, Enfants ils jouent au ballon », on peut dire aussi « **Abáana barakina** » (il y a ici incorporation du morphème **-ra-** dans la forma verbale), mais on ne peut pas dire « **Abáana bakina** ». Cette dernière forme d'énoncé est incomplète (**Abáana bakina ...**) parce que laissant un suspens qui ne peut être levé que sous deux conditions : soit par l'expression d'un patient au moins (**bakina...** quoi ?), soit par l'incorporation de **-ra-** dans « **bakina** ».

Le morphème **-ra-** permet ainsi à certaines formes verbales de pouvoir passer de la suite conjointe à la suite disjointe, d'où le nom de « disjonctif ». Sa fonction reste néanmoins inconnue dans la mesure où il n'est ni une forme pronominale expressive du patient (cette fonction est assurée par les infixes), ni une marque de temps ou de la négation.

1.2.3.3 Conclusion sur l'expression du patient

Comme c'est le cas pour l'agent et l'action dans un énoncé de type « Agent / action / patient », le patient a également le statut d'une information nouvelle ou celui d'une information connue. Son expression par un morphème, l'infixe placé dans une position « intra-forme verbale » (entre les marques du temps et le radical), marque sans ambiguïté qu'il réfère à une information connue. Son expression par une unité morphologique ou par une suite de plusieurs unités morphologiques se fait en position « post-forme verbale ».

Des échantillons de textes en kirundi (Ntahokaja, 1978 ; Rodegem, 1993 ; Hatungimana et Nahimana, 2002) témoignent d'un usage fréquent du substantif nu dans l'expression du patient. Ce qui est fort frappant au travers de plusieurs exemples, c'est que la structure bien homogène du substantif (« augment- préfixe- thème ») ne se transpose pas du tout sur le caractère de l'information (connue ou nouvelle) qui est liée au patient. Dans certains contextes, le substantif nu exprime une information nouvelle, dans d'autres il exprime une information connue. L'habillement du substantif par

d'autres mots se présente parfois comme un moyen qui sert à lever ou à atténuer l'ambiguïté. L'état actuel des recherches sur le kirundi n'a pas encore pu systématiser les règles et les mécanismes qui prévalent à cette organisation de l'information.

1.2.4 Conclusion sur l'organisation des phrases simples de type « Agent / action / patient » en kirundi

C'est dans le but d'éclairer notre démarche vers la compréhension du processus d'acquisition de dispositifs morpho-syntaxiques pour le signalement d'informations connue et nouvelle chez l'enfant kirundophone que nous avons cherché à explorer la structure du kirundi. Nous voici au bout de l'exploration des principaux constituants morphologiques qui concourent à la production de phrases simples de type « Agent / action / patient ». Tout au long du survol, ce sont les relations sémantiques « agent - action – patient » qui nous ont servi de guides, des guides originaux qui, pensons-nous, nous ont permis d'imprimer un regard nouveau à l'étude structurale du kirundi.

En effet, grâce à la méthode d'identification des formes linguistiques qui servent à exprimer ces relations sémantiques, notre analyse plonge dans la morpho-syntaxe du kirundi, opérant un pas de plus par rapport aux descriptions de Meeussen, (1959), Rodegem (1967), Bigangara (1982), Nkanira (1984), Sabimana (1986), Niyonkuru (1988) et Ntahokaja (1994). Bien que méritantes, ces dernières sont toutefois plus centrées sur les relations grammaticales formelles (en morphophonologie comme en morpho-syntaxe).

Le résultat de notre démarche est la mise en évidence de quatre schémas d'énoncés simples, propres au kirundi, et qui se présentent comme des équivalents des schémas structuraux en français « Agent / action / patient » (comme dans « L'enfant attrape le ballon ») et « Agent / patient / action » (comme dans « Il l'attrape »). Ces architectures phrastiques s'équivalent comme suit :

En français (deux schémas)

« Agent / action / patient »

L'enfant attrape le ballon
Un enfant attrape le ballon
L'enfant attrape un ballon
Un enfant attrape un ballon

Il (elle) attrape le ballon
Il (elle) attrape un ballon

« Agent / patient / action »

L'enfant l'attrape

Il (elle) l'attrape

En kirundi (quatre schémas)

« Agent / agent-action / patient »

Umwáana afashe umupiira
Umwáana afashe umupiira
Umwáana afashe umupiira
Umwáana afashe umupiira

« Agent-action / patient »

Afashe umupiira
Afashe umupiira

« Agent / agent-patient-action »

Umwáana arawúfashe

« Agent-patient-action »

Arawúfashe

1.3 La morphosyntaxe de base en production de phrases clivées

Les phrases dites clivées sont bien connues dans la littérature sur les langues les plus étudiées comme l'anglais et le français. Une phrase est clivée quand elle énonce en deux propositions une idée qui aurait pu être formulée en une seule proposition ; le clivage en deux propositions étant opéré par l'emploi de formes linguistiques particulières dont les fonctions les plus connues sont l'emphase, le contraste et la distinction entre ce qui est information nouvelle et ce qui est information connue (voir Tilmant, 1994).

En français, ce sont les formes de type « C'est ... qui ... », « C'est ... que ... », etc qui répondent à l'opération de clivage comme dans « C'est le chat qui a bu le lait », « C'est du lait que la vache produit », « Ce sont des élèves qui lisent des livres », « Ce sont des livres que les élèves lisent », etc.

Nous allons, à partir d'un énoncé simple de type « Agent / action / patient », rechercher la ou les formes linguistiques qui, en kirundi caractérisent les phrases clivées. Deux clivages sont possibles : le clivage dont le point focal est l'agent et celui

dont le point focal est le patient. L'énoncé qui guidera notre analyse est la suivante :
« **Akayáabu kanywa amáta** » (Le chat il boit du lait / Un chat il boit du lait), un énoncé à modalité syntaxique assertive.

1.3.1 L'agent est le point focal de la phrase clivée

Les phrases clivées qui, sous cet angle, découlent de « **Akayáabu kanywa amáta** » sont :

N_akayáabu kanywá amáta, C'est le chat qui (il) boit du lait

(Ni akayáabu kanywá amáta)

N_akayáabu kayanywá, C'est le chat qui (il) en boit

(Ni akayáabu kayanywá)

Akayáabu ní kó kanywá amáta, Le chat c'est lui qui (il) boit du lait

Akayáabu ní kó kayanywá, Le chat c'est lui qui (il) en boit

« **ni** (ou **ní**) ...+ forme verbale à modalité adjectivale ... » est la forme linguistique qui joue le rôle de clivage. **Ni** (ou **ní**) qui traduit « c'est... » en est la première composante. C'est une particule invariable à ton instable. Le statut « invariable » relève du fait que même si **ni** (ou **ní**) est utilisé pour précéder substantifs (seuls ou étouffés) et formes pronominales, il échappe à la règle d'accord en classe et n'a pas d'autres variantes à part la forme « **n-** » en cas d'élision de la voyelle **-i** ou **í** devant un mot à initiale vocalique ; le ton haut du **í** est dans ce cas transféré sur la même initiale vocalique. Le statut « à ton instable » relève du fait que le ton haut n'apparaît que lorsque la particule n'est pas la première syllabe d'un syntagme phonologique (ou syntagme intonatif), c'est-à-dire quand elle n'est pas précédée par une pause. La seconde composante est une forme verbale (celle qui exprime l'action qui est exercée par l'agent) ; sa caractéristique principale est la modalité adjectivale. Le clivage d'un énoncé à modalité syntaxique assertive induit donc la modalité adjectivale. Un morphotonème, à savoir une tonalité haute au niveau du thème verbo-adjectival, distingue les deux modalités syntaxiques.

La forme linguistique qui assure le clivage est donc composée de deux unités grammaticales qui, comme en français, encadrent le concept focal du clivage (ici

l'agent). La première unité est **ni** ou sa variante **ní** (c'est), la seconde est une forme verbale dont la marque distinctive est supra-segmentale, à savoir la tonalité de la modalité adjectivale.

1.3.2 Le patient est le point focal de la phrase clivée

Les phrases clivées qui, sous cet angle, découlent de « **Akayáabu kanywa amáta** » sont :

N_amáta akayáabu kanywá, C'est du lait que le chat il boit

(Ni amáta akayáabu kanywá)

N_amáta kanywá, C'est du lait qu'il boit

Amáta ní yó akayáabu kanywá, Le lait c'est ce que le chat il boit

Amáta ní yó kanywá, Le lait c'est ce qu'il boit

Il apparaît, dans le clivage du patient, que c'est également la composante grammaticale « **ni** (ou **ní**) ...+ forme verbale à modalité adjectivale ... » qui opère le clivage.

1.3.3 Conclusion sur la structure des phrases clivées en kirundi

Etant donné que le clivage opère, en plus de l'emphase et du contraste, une mise en évidence de l'information nouvelle par rapport au reste de l'énoncé qui a le statut d'information connue, nous concluons, face à l'ambiguïté du substantif kirundi quant au caractère de l'information qu'il infère (connue et nouvelle), que les phrases clivées comme « **N_amáta kanywá** » (C'est du lait qu'il boit), « **Amáta ní yó kanywá** » (Le lait c'est ce qu'il boit), « **N_akayáabu kayanywá** » (C'est le chat qui il en boit), « **Akayáabu ní kó kayanywá** » (Le chat c'est lui qui il en boit), ... paraissent plus plausibles que leurs correspondantes respectives « **N_amáta akayáabu kanywá** » (C'est du lait que le chat il boit), « **Amáta ní yó akayáabu kanywá** » (Le lait c'est ce que le chat il boit), « **N_akayáabu kanywá amáta** » (C'est le chat qui il boit du lait), « **Akayáabu ní kó kanywá amáta** » (Le chat c'est lui qui il boit du lait), ...

En effet, il est normalement convenable d'exprimer l'agent ayant le statut d'information connue uniquement par le préfixe de la forme verbale qui mentionne l'action exercée par le même agent (Structure phrastique de type « Agent-action ... ») plutôt que de procéder à la mention double de l'agent (Structure phrastique de type « Agent / agent-action ... »), ce qui est le cas dans les exemples d'énoncés clivés « **N_amáta kanywá** » (C'est du lait qu'il boit) et « **Amáta ní yó kanywá** » (Le lait c'est ce qu'il boit).

Quant au patient, quand il a également le statut d'information connue, l'infixe est la forme linguistique qui est la plus appropriée à son expression. C'est le cas des énoncés clivés « **N_akayáabu kayanywá** » (C'est le chat qui en boit) et « **Akayáabu ní kó kayanywá** » (Le chat c'est lui qui en boit).

La structure des phrases clivées nous ramène encore une fois sur la question de l'ambiguïté du substantif quant à la détermination des parts d'informations connue et nouvelle. La piste pourrait être porteuse de plus de lumière sur le rapport entre le substantif du kirundi et l'expression des informations connue et nouvelle ; la question mérite une étude approfondie et des investigations qui puissent aller bien au-delà d'analyses purement linguistiques.

Nous ne saurions pas clôturer cette section sans dire un mot sur deux phénomènes qui, à notre avis, sont très proches des formes clivées, ce sont les formes passives et la particule invariable « **Si** » ou sa variante « **Sí** » (Ce n'est pas).

D'une part, l'opération de clivage peut parallèlement induire une forme passive comme dans « **N_amáta anyóobwa n'akayáabu** » (**Ni amáta anyóobwa n'akayáabu**, C'est le lait qui il est bu par le chat), « **Amáta ní yó anyóobwa n'akayáabu** » (Le lait c'est ce qui il est bu par le chat). L'idée de passif est, ici, introduite par un suffixe post-radical, « **-u-** » dans « **anyóobwa** » (a-φ-nyóo-bu-a).

D'autre part, l'invariable « **Si** » ou « **Sí** » se présente comme une forme négative opposable à « **Ni** ». Nous l'illustrons par les phrases suivantes déduites des exemples que nous avons donnés plus haut :

S_akayáabu kanywá amáta, Ce n'est pas le chat qui il boit du lait

(Si akayáabu kanywá amáta)

S_akayáabu kayanywá, Ce n'est pas le chat qui il en boit

(Si akayáabu kayanywá)

Akayáabu sí kó kanywá amáta, Le chat ce n'est pas lui qui il boit du lait

Akayáabu sí kó kayanywá, Le chat ce n'est pas lui qui il en boit

S_amáta akayáabu kanywá, Ce n'est pas du lait que le chat boit

(Si amáta akayáabu kanywá)

S_amáta kanywá, Ce n'est pas du lait qu'il boit

(Si amáta kanywá)

Amáta sí yó akayáabu kanywá, Le lait ce n'est pas ce que le chat il boit

Amáta sí yó kanywá, Le lait ce n'est pas ce qu'il boit

1.4 Conclusion

Nous aimerions souligner, à la fin de cette revue des principaux éléments morphosyntaxiques du kirundi que nous avons jugés nécessaires d'être d'abord compris par tout lecteur qui chercherait à explorer les résultats de notre expérimentation et également par tout chercheur kirundophone ou non kirundophone qui s'intéresserait aux phénomènes de la production et de la compréhension langagières en kirundi, que ce n'est pas sans peine que, nous, psychologue venue à la découverte de la linguistique, avons réalisé l'analyse des phrases kirundi de type « Agent / action / patient » et des phrases clivées. Avec un grand souci de commencer par bien comprendre ces éléments du kirundi, une langue que nous parlions très bien mais que nous avons redécouverte autrement en l'étudiant scientifiquement, nous pensons en avoir exposé les éléments formels fondamentaux. Ainsi, le lecteur même non kirundophone y trouvera toutes les indications nécessaires à la compréhension des quatrième et cinquième chapitres consacrés à l'analyse de données orales recueillies auprès d'enfants kirundophones âgés entre quatre et dix ans.

Chapitre 2 :

LA PERSPECTIVE FONCTIONNALISTE DANS LES THEORIES SUR L'ACQUISITION DU LANGAGE

Envisager d'étudier un aspect de l'acquisition d'une langue première invite aujourd'hui à d'abord prendre position vis-à-vis d'une diversité de théories et méthodes de recherche constituées au fil de l'histoire de la psycholinguistique générale et développementale. Les cadres théorique et méthodologique influencent en effet les hypothèses que l'on construit et la manière dont on interprète les données de la recherche. Ainsi, nous avons voulu inscrire notre approche de l'acquisition du kirundi langue maternelle dans la perspective des recherches initiées par le courant des théories fonctionnalistes : ce choix ne peut bien se comprendre qu'à travers un passage en revue des modèles théoriques qui ont principalement marqué l'évolution de la psycholinguistique.

L'objectif de ce chapitre subdivisé en trois sections est par conséquent de présenter ces modèles théoriques, dans leur ordre chronologique d'apparition, afin d'amener nos lecteurs à saisir la pertinence du choix fait en faveur de la perspective fonctionnaliste en tant que cadre théorique ayant guidé notre approche des dispositifs morphosyntaxiques que les enfants kirundophones utilisent éventuellement pour signaler les informations connues et nouvelles en production orale. La première section expose les principes fondamentaux du modèle théorique fonctionnaliste en passant par les développements des modèles théoriques behavioriste et formaliste qui l'ont précédé et dont il est la continuité sous un angle différent. La deuxième section analyse quelques travaux expérimentaux d'orientation fonctionnaliste, ceux-là même dont les résultats ont précisément inspiré la formulation de nos questions de recherche. Ces dernières sont alors exposées dans la troisième section.

2.1 Les principaux modèles théoriques dans l'étude de l'acquisition du langage

En tant que sous-discipline de la psycholinguistique, la psycholinguistique développementale s'inspire largement des modèles théoriques mis au point par cette discipline grâce à des interactions tant coopératives qu'oppositionnelles entre psychologues et linguistes. Aujourd'hui, le bilan des orientations théoriques nées dans ce domaine est assez fourni, la psychologie les regroupe en trois types d'études majeures. Les premières décrivent les stades de production spontanée des unités et structures de la langue maternelle, depuis les holophrases jusqu'aux phrases complexes ; les deuxièmes ont trait au développement de stratégies de compréhension des énoncés produits dans l'environnement de l'enfant ; les troisièmes concernent les mécanismes mis en place pour produire des discours complexes, adaptés à différentes situations de communication (Doron et Paron, 1998, p 412). La distinction des trois types d'études est basée sur trois conceptions différentes de l'objet d'étude qu'est l'acquisition du langage ou plus précisément sur trois réponses différentes à la question de savoir ce qui, en principe, devrait être étudié quand on cherche à appréhender le phénomène de l'acquisition d'une langue maternelle. Selon les principes fondamentaux de trois théories qui, respectivement, ont le plus inspiré chacune des trois réponses, on peut dire que l'histoire de la psycholinguistique développementale compte trois générations de modèles théoriques, respectivement le modèle dit « behavioriste », le modèle dit « formaliste » et le modèle dit « fonctionnaliste ».

2.1.1 Le modèle théorique behavioriste

Le modèle behavioriste constitue la base théorique de la première génération des études sur l'acquisition du langage. Il tient son appellation d'un courant de pensée né en psychologie, le « behaviorisme » ou « behaviorisme » dont le terme français « comportementalisme » est peu utilisé (Doron et Parot, 1998). Dès la fin du 19^e siècle dans différents pays d'Europe et plus concrètement aux Etats-Unis en 1913 avec J.B. Watson, le behaviorisme s'est présenté comme une nouvelle conception de la psychologie en tant que science du comportement observable, s'opposant à la conception ancienne de l'étude de la conscience et réfutant l'introspection qui jusque là

avait été la seule technique de recherche reconnue en psychologie. Le comportementisme s'orienta vers la recherche par l'observation et la méthode expérimentale.

Dans le domaine même de la psychologie, le comportementisme connut des adeptes et des opposants. Cela donna naissance à un long débat sur le véritable objet d'étude de cette discipline entre les événements internes à l'individu et les comportements extérieurement observables. Finalement B. F. Skinner proposa une version radicale du comportementisme, celle qui considère que même les phénomènes éprouvés par introspection sont des comportements comme les autres et qu'ils sont accessibles à l'analyse expérimentale. Dans cette perspective, la psychologie n'allait plus être définie comme la science du comportement, mais la philosophie de cette science.

L'influence du comportementisme fut grande en psycholinguistique. Dans la sous-discipline de la psycholinguistique développementale, la première grande influence fut d'ordre théorique, d'où l'appellation de modèle théorique comportementiste et qui inspira largement les recherches jusque dans les années 1960. Les chercheurs ne s'intéressant essentiellement qu'à ce qui est observable, on postulait qu'il n'y a pas grand-chose à apprendre du langage de l'enfant avant que celui-ci ne parle véritablement. Dans un premier temps, l'étude de l'acquisition du langage a ainsi été limitée à ce que l'on appelait les comportements langagiers à savoir les productions manifestes des enfants. La perception de la parole et la compréhension du langage furent mises à l'écart des phénomènes étudiés. Pourtant, bien avant de pouvoir produire les premiers mots et les premiers énoncés, l'enfant comprend beaucoup de mots et d'énoncés produits par son entourage, et bien avant la naissance, le fœtus perçoit des sons et des paroles émanant de son entourage. On comprend, dès lors, pourquoi toute la période qui a précédé les années soixante parle essentiellement de l'acquisition du langage en termes de stades, et de stades définis par la nature des unités et structures de la langue maternelle produites par l'enfant. Les concepts comme la période pré-linguistique, la période linguistique, le stade du gazouillis, le stade du babillage ou lallation, le stade des premiers mots, le stade des holophrases (à 15 mois environ), le stade de la combinaison de deux mots, le stade de la combinaison de plusieurs mots, le stade de la production de phrases complexes (autour de 5 ans), etc., relèvent de cette période.

La deuxième influence du béhaviorisme fut d'ordre méthodologique. Au moment où l'étude de la production langagière avait évolué de la tenue du journal écrit à l'expérimentation avec enregistrement sur bandes audio, on observe jusque dans les années soixante l'absence de méthodes expérimentales suffisamment sophistiquées pour étudier la compréhension précoce que les enfants ont du langage ainsi que la perception de la parole chez le fœtus et le nouveau-né.

2.1.2 Le modèle théorique formaliste

Au moment où les études d'inspiration béhavioriste avançaient qu'il n'y avait rien à apprendre du langage enfantin avant les premières productions manifestes et également au-delà de 5 ans, la psycholinguistique connut, dans les années soixante, une révolution dont le coup d'envoi fut une critique que le linguiste Noam Chomsky fit du béhaviorisme de Skinner. Le béhaviorisme considérant que tout stimulus engendre une réponse ou un comportement observable et que les productions langagières des enfants sont des réponses à des stimulations du cerveau par ce que l'enfant entend dans son entourage, le cerveau du nouveau-né était, de ce fait, présenté comme « une tablette vierge » sur laquelle l'expérience (inputs langagiers) viendrait simplement imprimer sa structure. Chomsky expliqua alors que les inputs ne suffisent pas à rendre compte de l'acquisition d'une grammaire complexe parce qu'ils ne fournissent pas suffisamment d'exemples pour que le cerveau de l'enfant construise les structures grammaticales en partant de zéro, et pour qu'il puisse distinguer par exemple les noms des verbes, ou savoir quelles parties de la phrase peuvent ou ne peuvent pas être déplacées. Pour lui, l'enfant aboutirait nécessairement à des conclusions erronées quant à la structure grammaticale de sa langue maternelle s'il ne fondait ses hypothèses sur la structure linguistique que sur ce qu'il entend (Karmiloff et Karmiloff-Smith, 2003, p11).

Grâce à cet événement, la psycholinguistique générale et développementale entraînait dans une deuxième génération d'études. Tout en préservant les progrès réalisés par l'école d'inspiration béhavioriste, les études furent caractérisées par une large ouverture à la critique de Chomsky et à ses thèses sur la nature des formes grammaticales. Trouvant que le béhaviorisme ne pouvait effectivement pas rendre compte de l'acquisition du langage en tant qu'acquisition de grammaires plus ou moins complexes,

linguistes et psychologues du langage collaborèrent à la recherche de nouvelles explications. Chomsky proposa les principes d'une grammaire générale ; elle est générative et transformationnelle ; elle aurait la forme d'un ensemble fini de règles nécessaires et suffisantes pour générer l'ensemble infini des phrases grammaticales d'une langue, et elles seules (Costermans, 1980, p 9).

De nombreux psycholinguistes se fixèrent alors comme objectif de vérifier dans quelle mesure les règles proposées correspondaient à des opérations mentales effectivement mises en œuvre par le sujet dans la production et la compréhension des phrases. Les avatars mis à part, les tâches complémentaires ont abouti à la définition, premièrement, de certains concepts relevant de l'objet d'étude commun comme la compétence et la performance linguistiques ; deuxièmement, de la psycholinguistique comme la science s'occupant de la façon dont la compétence linguistique est utilisée pour se manifester sous la forme d'un ensemble de phrases effectivement prononcées, constituant la performance linguistique.

Ainsi, les chercheurs ont dû trouver de nouvelles méthodes pour comprendre en quoi consistaient exactement les compétences linguistiques. La perception de la parole et la compréhension du langage ont alors été reconnues comme faisant partie de la compétence linguistique au même titre que la production langagière.

En conséquence en psycholinguistique développementale, la référence au modèle formaliste a permis de poser de nouvelles questions, orientant l'intérêt des chercheurs vers les compétences linguistiques sous-jacentes révélées par ce que les enfants comprenaient. Des méthodes d'expérimentation de plus en plus sophistiquées furent mises au point pour des recherches centrées sur la période fœtale et la petite enfance, l'enfant moyen et le locuteur adolescent comme, par exemple, les techniques informatiques et d'imagerie cérébrale. L'étude de la production verbale connut également des améliorations, passant de l'observation des productions spontanées en milieu naturel à l'expérimentation structurée ou semi-structurée, des journaux écrits à l'enregistrement audio et audio-visuel. Cela a permis aujourd'hui une mise au point d'une base de données informatique, le « Child Language Data Exchange System, CHILDES » ou « Base d'échange de données sur le langage de l'enfant », accessible

dans le monde entier et qui contient déjà des données provenant de vingt-deux langues différentes.

2.1.3 Le modèle théorique fonctionnaliste

Le modèle théorique fonctionnaliste est une émanation d'une conception de la psychologie apparue à la fin du dix-neuvième siècle, la psychologie fonctionnelle, mais qui inspira tardivement les études sur l'acquisition du langage. La psychologie fonctionnelle prend pour objet non les structures de la conscience mais ses fonctions (Doron et Paron, 1998). Ainsi, les activités mentales sont étudiées en liaison avec les circonstances qui les entourent et sur lesquelles on peut agir.

C'est vers la fin des années 1970 avec Bates et Mac Whinney qu'émergea la troisième génération de théories psycholinguistiques, les théories d'inspiration fonctionnaliste. Le langage y est considéré comme une activité que l'on ne peut étudier qu'en liaison avec les circonstances contextuelles qui entourent sa production, sa rétention et sa compréhension. La nouveauté dans les études sur l'acquisition des langues réside dans le fait que l'accent est mis non sur la nature des structures grammaticales qu'apprend l'enfant, mais sur les fonctions sémantico-pragmatiques qui les sous-tendent. Bates et Mac Whinney (1979, p 167) soulignent, à ce propos, que pour appréhender le processus par lequel les enfants acquièrent la grammaire, on a besoin de plus d'informations sur les actes de langage, la structure ou la situation discursive, le sens des mots, les rôles, les stratégies de construction de phrases, etc.

Dans cette perspective, l'acquisition du langage est envisagée comme un processus qui va au-delà d'un simple apprentissage de formes grammaticales de surface ; en réalité, ce que l'enfant apprend serait plus exactement le lien entre formes grammaticales et tâches de communication, c'est-à-dire le lien entre formes et fonctions. Les langues seraient donc apprises parce qu'elles offrent autant de solutions efficaces aux problèmes de communication que rencontre l'enfant. Contrairement aux théories formalistes ou structuralistes, les théories fonctionnalistes postulent donc que ce ne sont pas des catégories abstraites qui guident l'acquisition de la grammaire, mais une structure sémantico-pragmatique de fonctions dont l'existence repose sur la

communication. Ainsi, la maîtrise d'une forme linguistique se réalise dans une procédure de stabilisation d'une correspondance « forme/fonction » ; le sujet utilise certaines marques et caractéristiques de sa langue comme indices à partir desquels il infère les fonctions sémantiques et pragmatiques sous-jacentes (Amy & Vion, 1986, p 377).

Le « modèle de compétition » élaboré par Bates et Mac Whinney (1979) explique les mécanismes qui sont liés à cette procédure. D'une part, le locuteur, jeune ou adulte, dispose dans une situation de communication d'une variété de « sens et intentions » (informations sémantique et pragmatique), lesquels doivent être communiqués par le biais d'un canal langagier ; ce dernier est défini par quatre catégories de signaux linguistiques, respectivement des éléments lexicaux, l'ordre des mots, des marqueurs morphologiques sur les éléments lexicaux et des caractéristiques intonatives. D'autre part, les mêmes informations sémantique et pragmatique répondent à plusieurs contraintes ou fonctions qui, éventuellement, entrent en compétition pour accéder au canal langagier. On compte parmi les fonctions qui composent l'information sémantique 1° la référence à des objets et des actions, 2° la référence à des qualités et aspects d'objets et d'actions, 3° le jeu des relations entre divers référents (savoir par exemple qui fait quoi, à qui, où et quand). On compte entre autres fonctions qui font partie de la structure de l'information pragmatique 1° l'acte de langage ou l'intention communicative du locuteur, 2° le statut des relations entre interlocuteurs, 3° l'attitude du locuteur vis-à-vis de l'information, 4° la nouveauté relative de l'information, 5° la thématization et la focalisation de l'information, 6° les présuppositions.

Deux constantes émergent des diverses façons par lesquelles différentes langues naturelles ont résolu la « compétition ». La première solution est une spécialisation des signaux : elle affecte certains signaux grammaticaux à la réalisation de certaines fonctions sous-jacentes. La deuxième solution repose sur l'organisation de la « coexistence pacifique » dans le sens où elle offre la possibilité de voir deux ou plusieurs fonctions sous-jacentes exercées par un même signal ou indice linguistique. La coexistence pacifique est optimale quand des fonctions sous-jacentes distinctes tendent à coïncider le plus de temps possible dans le discours naturel. L'exemple le plus typique est la catégorie de surface communément dite « sujet » ; ce « sujet » grammatical

couvre trois fonctions en anglais et dans d'autres langues accusatives, à savoir le rôle formel de sujet, le rôle sémantique d'agent et le rôle pragmatique de thème.

Grâce à l'approche de la relation entre les structures formelles de surface et les fonctions sémantiques et pragmatiques sous-jacentes, la psycholinguistique générale et la psycholinguistique développementale ont vu leur champ d'investigation étendu à une grande question de recherche qui n'avait pu être envisagée par les seuls points de vue behavioriste et formaliste, à savoir le traitement des indices linguistiques. Ainsi, la psycholinguistique allait gagner quantitativement du fait de la grande variété mise en évidence des fonctions sémantiques et discursives sous-tendues par le langage, et également du fait de la nécessité de valider les prédictions du modèle de compétition dans des langues très diverses, s'inscrivant en même temps dans la perspective comparative développée par Slobin depuis 1967. Elle allait aussi gagner qualitativement du fait de la complexité et de l'originalité de certaines questions de recherche qui appelaient des mises au point de nouvelles méthodes de recherche.

2.2 La perspective fonctionnaliste en psycholinguistique et la recherche expérimentale

Le modèle théorique fonctionnaliste a pris forme, en psycholinguistique, au moment où la recherche en psychologie, généralement, et particulièrement dans l'étude du langage, recourait dans une large mesure à l'expérimentation. Le nouveau courant s'inscrivit dans cette tradition méthodologique, exploitant et améliorant selon les nécessités les paradigmes expérimentaux hérités des perspectives behavioriste et formaliste. Mais une des particularités des travaux d'inspiration fonctionnaliste réside dans leur prise de distance vis-à-vis d'élaborations théoriques privilégiant l'analyse structurale des phénomènes syntaxiques, optant pour se pencher d'abord sur l'organisation du discours dans ses relations avec le locuteur et son contexte. On a souvent reproché aux situations expérimentales d'être artificielles et de ne pas refléter ce qui se passe dans les contextes naturels, mais il ne faudrait pas non plus oublier que tout est mis en œuvre par les expérimentateurs pour rapprocher les deux contextes au plus possible. L'expérimentation garde l'avantage de voir se reproduire plusieurs fois des phénomènes qui, en contextes naturels, ne se prêtent pas à une bonne observation à cause de leurs manifestations imprévisibles, sporadiques et/ou rarissimes.

La définition du modèle de compétition a servi de tremplin pour beaucoup de recherches fonctionnalistes en psycholinguistique. En effet, les deux dernières décennies ont connu de plus en plus d'engouement pour des études expérimentales sur des thèmes étroitement liés aux différentes fonctions sous-jacentes au traitement d'indices linguistiques dans diverses langues. Sans prétendre à l'exhaustivité, la liste qui suit en reprend quelques exemples et précisément des recherches ayant largement inspiré la nôtre ; ils sont centrés sur deux thèmes, a) l'information et particulièrement l'information « connue » versus « nouvelle », b) la phrase clivée.

- * Sentential devices for conveying givenness and newness : a cross-cultural developmental study (Mac Whinney & Bates, 1978)
- * The emergence of pragmatic comprehension : a study of children's understanding of sentence-structure cues to given/new information (Paul, 1985)
- * Information structures in sentences : new information (Most & Saltz, 1979)
- * L'articulation d'informations « connue » et « nouvelle » dans le langage d'enfants de trois à douze ans (Hupet et Kreit, 1983)
- * A functional approach to child language : a study of determiners and reference (Karmiloff-Smith, 1979)
- * Comprendre les relations « agent-patient » dans les énoncés simples en français. Une étude génétique du traitement des structures clivées (Vion & Amy, 1984).
- * Validité et coût des indices linguistiques dans la compréhension des phrases. Recherches interlangues sur l'acquisition (Kail, 1986).
- * Les indices de traitement des phrases clivées chez l'enfant (Amy & Vion, 1986).
- * What Are Clefts Good for ? Some Consequences for Comprehension (Hupet & Tilmant, 1986).
- * How to make young children produce cleft sentences (Hupet & Tilmant, 1988).
- * Variables pragmatiques déterminant l'utilisation de la forme clivée (Tilmant, 1994).
- * La production du discours et le modèle de l'interlocuteur (Costermans, 1994).
- * Le développement des capacités référentielles (Chantraine, 1994).

L'assemblage de ces travaux menés sur les deux thèmes « l'information connue versus nouvelle » et « la phrase clivée » n'a pas été un fait dû au hasard, l'option de découvrir les deux thèmes parallèlement s'explique par le fait qu'ils sont unis par une même fonction sous-jacente. En effet, s'il a été mis en évidence que dans des langues

indo-européennes certains dispositifs morphosyntaxiques comme l'ordre des mots, la pronominalisation, l'ellipse, les caractères défini et indéfini des articles, etc., participent à la distinction d'informations connue et nouvelle (Hupet & Kreit, 1983, p 189), il a également été mis en évidence que la phrase clivée assure, entre autres fonctions, la distribution de l'information en information nouvelle (la partie focalisée) et en information connue (la partie reléguée à l'arrière-plan) (Hupet & Kreit, 1983, 199-200 ; Tilmant, 1994).

L'éventail que nous avons donné ci-dessus des travaux expérimentaux traitant de ces questions est plutôt limité en regard du très grand nombre de recherches expérimentales menées en psycholinguistique « fonctionnaliste » au cours des deux dernières décennies. Notre choix limité s'explique par la réponse que nous avons initialement réservée à la question « Par où commencer pour explorer le processus de l'acquisition du kirundi langue maternelle » (cfr Introduction). La référence aux recherches psycholinguistiques qui avaient précédé la nôtre nous suggérait plusieurs portes d'entrée ; nous avons eu l'occasion de souligner que la tâche n'a pas été facile de devoir en choisir une et une seule. Si finalement, la porte d'entrée choisie est la fonction du signalement d'informations connue et nouvelle, deux arguments ont joué en sa faveur. Premièrement, une chose au moins avait été claire dès notre premier questionnement sur l'acquisition du kirundi, à savoir que nous étions plus intéressée par la production orale. Or, d'un point de vue fonctionnaliste, la question de la production langagière soulève celle de l'information ; on parle pour communiquer, informer. Deuxièmement, le laboratoire de recherche qui allait encadrer notre thèse avait déjà à son actif des travaux menés sur le thème du signalement d'informations connue et nouvelle en français. Ainsi, en vue d'une comparaison des résultats obtenus sur une langue de la famille indo-européenne avec les nôtres qui sortiraient d'une recherche sur le kirundi, langue d'une famille différente, nous avons saisi l'opportunité de traiter du même thème pour ouvrir notre aventure dans l'étude de la langue.

Les travaux expérimentaux les plus représentatifs menés sur nos deux thèmes ont exploité comme matériel expérimental des séries d'images que des locuteurs jeunes et/ou adultes étaient invités à décrire. La tâche de description d'images donnait lieu à une production d'énoncés isolés ou à des suites d'énoncés constituant de véritables petits discours. Selon la nature des images et celle des manipulations faites pour créer des

suites d'images, les énoncés visés devaient contenir soit un élément (un agent d'une action, un patient d'une action, une action) ayant le statut d'information nouvelle, soit un élément ayant le statut d'information connue, soit un élément ayant le statut d'information contrastive. L'analyse portait alors sur les sorts linguistiques que les locuteurs (jeunes ou adultes) en situation de dialogues expérimentaux avaient réservés à chacun des éléments présentés sur les images.

Les images utilisées par Mac Whinney et Bates (1978) et soumises à des enfants âgés de 3 ans, 4 ans et 5 ans ainsi qu'à des locuteurs adultes, certains parlant l'anglais, d'autres le hongrois ou l'italien, illustraient une situation où un agent est en train de poser une action (exemples : un garçon en train de courir, un garçon en train de nager). Les images furent organisées en neuf séries de trois images chacune, les séries différaient selon que les différents éléments de chaque image devaient faire l'objet d'une première découverte par le locuteur (information nouvelle) ou d'une deuxième ou troisième découverte (information ancienne ou connue). Ainsi, dans une série de trois images où le locuteur découvre d'abord (première image) un garçon en train de courir, ensuite (deuxième image) le même garçon en train de faire du ski, et enfin (troisième image) le même garçon en train de nager, l'agent (le garçon) a respectivement les statuts d'information nouvelle, information connue et information connue. Dans les trois situations, l'action a par contre un même statut, l'information nouvelle. Différentes manipulations ont été faites pour que, dans les deuxième et troisième images de différentes séries, les statuts de l'agent et de l'action soient variables. Les énoncés et suites d'énoncés recueillis ont été analysés sur six aspects : l'ellipse, la pronominalisation, l'accent emphatique, les deux caractères défini et indéfini des articles, la topicalisation.

Un premier examen des résultats obtenus par Mac Whinney et Bates révèle des différences formelles entre les trois langues étudiées en ce qui concerne le marquage des fonctions sous-jacentes, appuyant par là l'idée de Slobin (1967,1973) à propos de la nécessité d'étudier plusieurs langues pour parvenir à une bonne définition des principes universaux en acquisition du langage. Les résultats révèlent par ailleurs un apprentissage précoce de certaines fonctions sous-jacentes et du lien les reliant aux formes grammaticales qui les réalisent au niveau de la parole ou de la structure de surface. Les observations de Mac Whinney et Bates indiquent également des

changements liés à l'âge des locuteurs, prouvant que certaines relations « formes/fonctions » sont apprises précocement tandis que certaines autres sont apprises plus tardivement. Ces observations établissent par ailleurs une relation entre la variation du caractère de l'information (connu ou nouveau) et l'usage de certaines formes grammaticales.

Des relations ont été soulignées entre les fonctions sémantico-pragmatiques d'informations connue et nouvelle et l'usage de l'ellipse, la pronominalisation, l'accent emphatique, les articles définis et indéfinis et la topicalisation. Mais ces relations établies à partir de données obtenues sur trois langues (anglais, hongrois, italien) devraient idéalement être confirmées par des observations effectuées sur l'usage d'autres langues. Les faits qui, chez des locuteurs jeunes et des locuteurs adultes, sont parus communs aux trois langues étudiées par Mac Whinney et Bates sont les suivants : la pronominalisation et l'usage d'articles définis marqueraient l'information connue, l'usage d'articles indéfinis marquerait l'information nouvelle.

C'est dans le cadre de la validation des résultats obtenus par Mac Whinney et Bates que Hupet et Kreit (1983) ont par la suite entrepris de mener une recherche similaire sur des enfants dont la langue maternelle est le français. Ces derniers ont également utilisé comme matériel expérimental des séries d'images à faire interpréter. L'originalité de leur recherche réside dans le fait que les images et leur organisation en des séries de deux images étaient de nature à faire produire, non des énoncés centrés sur la présence de deux éléments (un agent et son action), mais plutôt des énoncés centrés sur la présence de trois éléments à savoir un agent, une action que l'agent pose et un patient qui subit l'action. Le résultat attendu de la tâche d'interprétation des séries d'images était une production d'énoncés de type « Agent / action / patient ». Il y avait trois types d'images par item, premièrement une image « agent » qui représente un possible agent d'une action (par ex. image représentant un lapin), deuxièmement une image « patient » qui représente un possible patient d'une action (par ex. image représentant une salade), troisièmement une image « action » où l'agent exerce une action sur le patient (par ex. image représentant un lapin en train de manger une salade).

Les enfants de chaque âge testé (3 ans, 5 ans et 11 ans) ont été également répartis en deux situations expérimentales, une situation « agent » et une situation « patient ». A

chaque item, chaque enfant en situation « agent » ou en situation « patient » était confronté à une série de deux images. En situation « agent », la première image à découvrir présentait l'agent tandis que la deuxième image présentait l'agent exerçant une action sur le patient. Après observation de la première image, puis de la deuxième image, l'enfant interprétait la deuxième image, parlant de ce qui, par la suite, est arrivé à l'agent. Et en situation « patient », la première image à découvrir présentait le patient et la deuxième image était celle où l'agent exerce une action sur le patient, c'est-à-dire la même deuxième image que dans la situation « agent ». Après observation de la première image, puis de la deuxième image, l'enfant interprétait la deuxième image, parlant de ce qui, par la suite, est arrivé au « patient ». Le résultat attendu à tous les niveaux d'âges était la production d'énoncés de type « Agent / action / patient », l'agent ayant tantôt le statut d'information connue, tantôt le statut d'information nouvelle, le patient mêmement. L'analyse a alors porté sur le sort linguistique que les enfants avaient réservé aux éléments « agent » et « patient » selon qu'ils étaient apparus pour une première fois ou pour une deuxième fois sur les deuxièmes images de séries.

D'après les résultats obtenus par cette recherche, dès l'âge de 3 ans les enfants francophones marquent systématiquement le caractère connu de l'information sur l'agent et sur le patient par l'usage des articles définis (le, la) et par l'usage des pronoms (il, elle), le caractère nouveau étant pour sa part marqué par l'usage d'articles indéfinis (un, une). Sur ces aspects, les enfants âgés de 3 ans, 5 ans et 11 ans n'ont pas manifesté de différences. La différence la plus caractéristique des groupes d'âges concerne la linéarisation de l'information. Dans le contexte « agent », les enfants de tous les niveaux d'âges ont plus tendance à thématiser l'agent. Dans le contexte « patient », l'agent est plus thématisé que le patient, mais cette stratégie devient moins fréquente avec la croissance. La thématisation du patient apparaît à 5 ans et est plus importante à 12 ans.

D'autres faits relevant de cette recherche méritent d'être soulignés, il s'agit de la production de quelques phrases relatives et de l'absence, à tous les âges, de phrases passives. Par une expérience complémentaire, les auteurs ont tenté de créer un contexte qu'ils jugeaient plus favorable à la production de phrases passives, mais la production de ce type d'énoncé n'a pas pu être provoquée chez les enfants francophones. Il s'agissait de présenter aux enfants des séries de trois images. La première image présentait un possible patient d'une action (par exemple, un champ de salades). La

deuxième image représentait une situation susceptible d'être la conséquence d'une action (par exemple un champ de salades ravagées). La troisième image présentait l'agent et le patient, l'action ayant été faite en partie (un lapin en train de manger les salades, quelques-unes étant déjà grignotées). Les enfants étaient invités à dire ce qui était arrivé à l'élément de la première image. Cette dernière expérience a entre autres donné lieu à une nouvelle forme d'énoncés, les phrases clivées (C'est un lapin qui a mangé les salades). Cette observation indiquait qu'il était donc possible de susciter expérimentalement la production d'énoncés clivés. Ainsi, d'autres recherches ont ultérieurement été menées sur le français et la problématique des phrases clivées (cfr Hupet & Tilmant, 1989 ; Tilmant, 1994). L'anglais ayant par ailleurs fait l'objet de travaux, rares, sur cette problématique (Prince, 1978 ; Engelkamp & Krumnacher, 1978 ; Declerck, 1984 ; Collins, 1991), une perspective comparative entre le français et l'anglais était ouverte.

La mise au point d'un contexte pouvant susciter la production d'une phrase clivée par des locuteurs francophones (Hupet & Tilmant, 1989 ; Tilmant, 1994) a également exploité des images comme matériel expérimental. Le principe repose sur la présentation d'une seule image dont l'expérimentateur va proposer une description erronée. Dans un contexte dit « Contexte agent », cette image représente deux agents potentiels d'une action et un patient sur lequel l'action est exercée (par ex. un petit garçon et une petite fille, le petit garçon étant en train d'arroser une fleur). Dans un contexte dit « Contexte patient », l'image représente un agent qui effectue une action en présence de deux possibles patients (par ex. un petit garçon accompagné d'un chien, en train de donner à manger à des pigeons).

Dans le contexte « agent », l'action est exercée par l'un des deux agents potentiels (par ex. par le petit garçon), mais l'expérimentateur, en même temps qu'il montre l'image aux enfants, propose une description incorrecte (par ex. en disant : « Et là, la petite fille arrose les fleurs). La tâche des enfants est de réagir, comme ils le souhaitent, à chaque description que propose l'expérimentateur, et le cas échéant de le corriger. Dans le contexte « patient », l'agent exerce l'action sur l'un des deux patients potentiels (Le garçon donne à manger aux pigeons), mais l'expérimentateur propose une description incorrecte (par ex. « Et là, le petit garçon donne à manger au chien »).

Les résultats obtenus grâce à la passation de cette expérimentation par des enfants francophones respectivement âgés de 4 ans, 6 ans, 8 ans et 10 ans indiquent que les enfants francophones produisent spontanément des phrases clivées (complètes et elliptiques) pour exprimer le contraste. Mais l'hypothèse selon laquelle la forme clivée serait massivement utilisée pour exprimer le contraste sur l'agent et sur le patient a été partiellement confirmée ; les formes clivées sont surtout plus utilisées pour exprimer le contraste sur l'agent et ce, par les enfants de tous les niveaux d'âges ; quand le contraste porte sur le patient, les enfants de tous les niveaux d'âges l'expriment peu par la forme clivée. Dans ce dernier contexte dit « contexte patient », la forme alternative la plus fréquente est la phrase simple (complète ou elliptique) caractérisée par une accentuation prosodique contrastive claire située au niveau de l'élément « patient ».

Sous l'angle des différences en âge des enfants, les mêmes résultats indiquent que l'usage des formes clivées augmente avec l'âge, mais il est à remarquer que quand il s'agit d'exprimer le contraste sur l'agent, la forme clivée est, déjà à 4 ans, la structure syntaxique la plus employée. Par ailleurs, l'usage des phrases complètes (clivées et simples) augmente avec l'âge tandis que l'usage des phrases elliptiques (clivées et simples) diminue avec l'âge.

Une comparaison faite entre des enfants et des adultes francophones a établi que l'usage des formes clivées « C'est qui » domine, dans tous les cas, l'usage des formes clivées « C'est que ». La petite fréquence des formes « C'est que » est plus flagrante chez les enfants que chez les adultes, mais il n'y a pas de différences significatives dans les fréquences d'usage de cette forme entre différents niveaux situés entre 4 ans et 10 ans. On peut alors s'interroger si la production de « C'est que » n'augmenterait pas significativement à un âge situé au-delà de 10 ans. La question est envisageable dans la mesure où des travaux de compréhension ont montré que la forme clivée « C'est que » est comprise plus tardivement (vers 9 ans) que la forme « C'est qui ».

2.3 Questions de recherche

Les travaux psycholinguistiques développés dans la section précédente, et malheureusement limités à quelques langues de la famille indo-européenne, ont mis en évidence les principaux dispositifs morphosyntaxiques assurant le signalement des informations connue et nouvelle comme l'ordre des mots, la pronominalisation, l'ellipse, les caractères défini et indéfini des articles, le clivage, etc. L'étude de productions spontanées d'enfants à divers âges a par ailleurs démontré que les jeunes enfants sont sensibles au caractère connu ou nouveau des informations à traiter, qu'ils marquent cette différence dans la construction des énoncés qu'ils produisent, et qu'ils évoluent dans la façon dont ils marquent cette différence (voir en français, Hupet et Kreit, 1983).

Dans la perspective de recherches similaires étendues à d'autres langues, l'analyse du système linguistique du kirundi suscite les questions suivantes : (a) les jeunes locuteurs kirundophones signalent-ils le caractère connu ou nouveau des informations qu'ils expriment dans un énoncé ? (b) Si oui, quels procédés morpho-syntaxiques utilisent-ils pour ce faire ? (c) Si oui, les procédés utilisés sont-ils les mêmes chez les enfants d'âges différents, particulièrement chez les enfants âgés entre 4 et 10 ans ?

Chapitre 3 :

METHODOLOGIE

3.1 La démarche expérimentale

En vue de répondre aux questions de recherche posées, un dispositif expérimental visant à amener des enfants kirundophones à produire des énoncés de manière aussi spontanée que possible dans un contexte contrôlé a été mis au point. Ce dispositif est un ensemble de trois épreuves que chaque enfant effectue dans une situation de dialogue avec l'expérimentateur. Le dialogue est centré sur des séries de dessins que l'expérimentateur fait découvrir aux enfants ; les dessins représentent des personnages, des actions et des objets familiers en milieu burundais. Les deux premières épreuves visent la production d'énoncés simples de type « Agent / action / patient », la troisième épreuve vise la production d'énoncés clivés.

La conception des épreuves s'est inspirée de modèles analogues qui ont été utilisés auprès d'enfants francophones et anglophones (voir Mac Whinney et Bates, 1978 ; Hupet et. Kreit, 1983 ; Vion et Amy, 1984 ; Hupet et Tilmant, 1986 ; Hupet, 1988 ; Hupet et Tilmant, 1989). Ces modèles exploitent des images où l'on observe la présence d'un élément jouant le rôle d'agent et qui exerce une action sur un autre élément, le patient. La tâche demandée aux enfants est de décrire les situations présentées par les images. La manipulation des dessins à travers les trois épreuves est organisée de manière à ce que, du point de vue des enfants, le caractère de l'information sur l'agent, sur l'action ou sur le patient soit variable, il est soit information nouvelle soit information connue.

3.1.1 La première épreuve

3.1.1.1 Matériel

Le matériel de la première épreuve est composé de trois séries de dessins. Les séries comportent chacune trois dessins organisés comme suit :

- Dessin 1 : Un personnage X exerce une action Y sur un objet Z
 Dessin 2 : Le personnage X exerce l'action Y sur un autre objet W
 Dessin 3 : Un autre personnage P exerce l'action Y sur l'objet W

Les figures qui suivent présentent les trois séries de dessins.

Figure 1 : dessins de la première série.

- Dessin 1 : Une femme porte (sur la tête) un panier
 Dessin 2 : Cette femme porte (sur la tête) un régime de bananes
 Dessin 3 : Un homme porte (sur la tête) ce régime de bananes

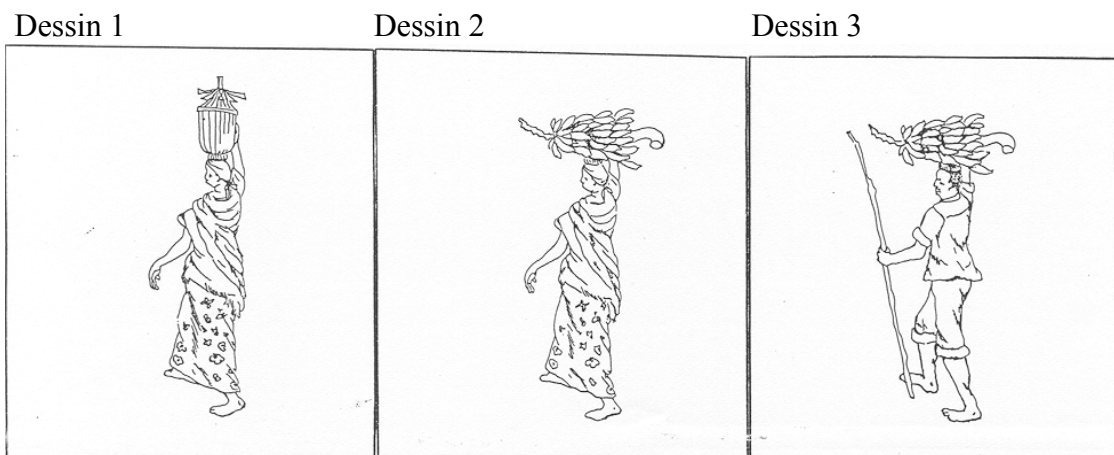


Figure 2 : dessins de la deuxième série.

- Dessin 1 : Un homme pousse un vélo
 Dessin 2 : Cet homme pousse une brouette
 Dessin 3 : Un vieillard pousse cette brouette

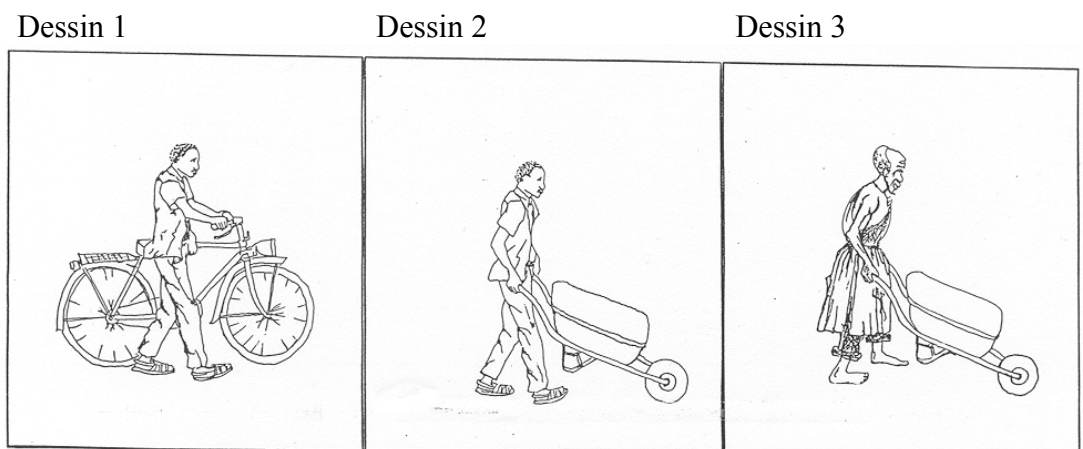
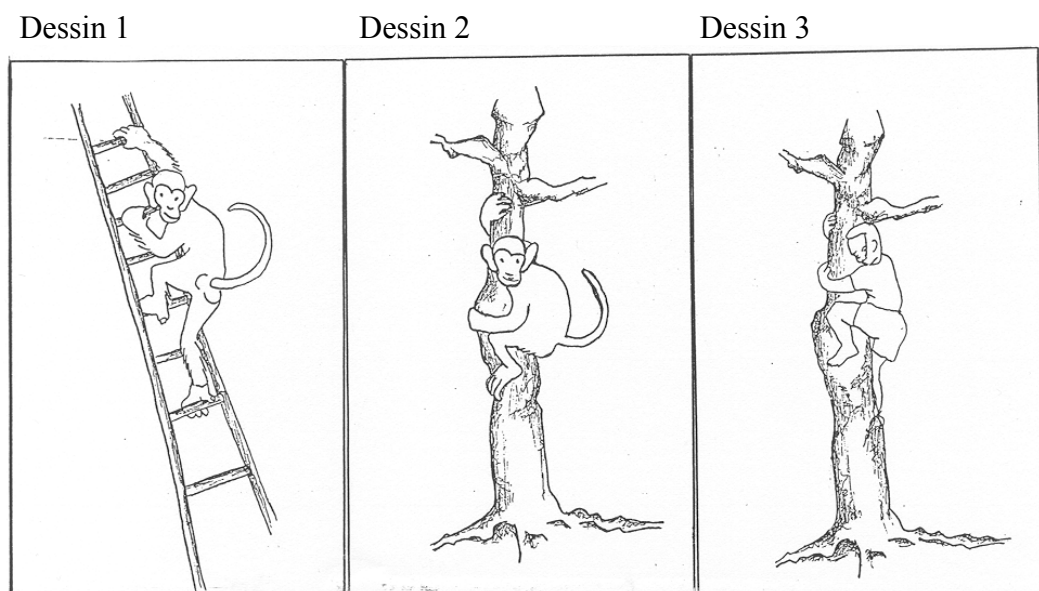


Figure 4 : dessins de la troisième série.

Dessin 1 : Un singe grimpe sur une échelle

Dessin 2 : Ce singe grimpe sur un arbre

Dessin 3 : Un garçon grimpe sur cet arbre



3.1.1.2 Procédure

Pour cette épreuve, les trois dessins de chaque série sont retournés sur une table. L'expérimentateur retourne le premier dessin qu'il décrit pour l'enfant assis devant lui en utilisant une phrase active simple de type « Sujet + verbe + objet » (« **Umugoré yiikoreye igisiimbo**, femme (elle) porte panier », « **Umugabo asunika ikiínga**, homme (il) pousse vélo », « **Inkeende yuuriye ingázi**, singe (il) grimpe sur échelle »). L'expérimentateur retourne ensuite successivement les dessins 2 et 3, en demandant à l'enfant de les décrire à partir d'une question volontairement limitée à un laconique « Et ici ? ». Le dialogue entre l'enfant et l'expérimentateur est enregistré.

3.1.2 La deuxième épreuve

3.1.2.1 Matériel

Le matériel de la deuxième épreuve est composé de trois séries comportant chacune deux dessins. Chaque série est constituée comme suit :

Dessin 1 : Un personnage X exerce une action Y sur un objet Z

Dessin 2 : Le personnage X exerce une autre action W sur l'objet Z

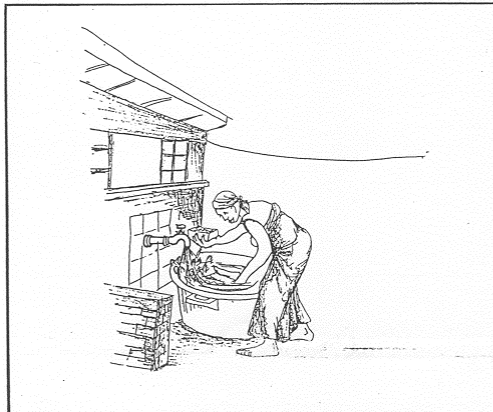
Les figures 4, 5 et 6 présentent les trois séries de dessins.

Figure 4 : dessins de la première série.

Dessin 1 : Une femme lave du linge

Dessin 2 : Cette femme étend ce linge (sur une corde)

Dessin 1



Dessin 2

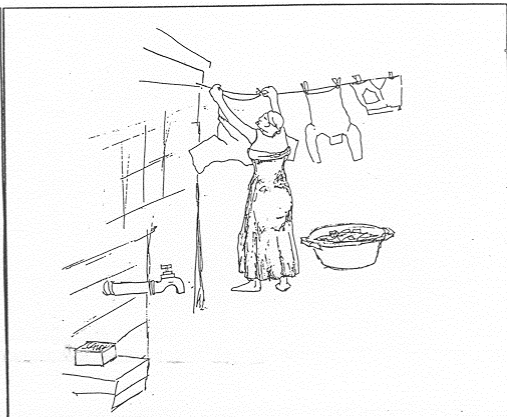
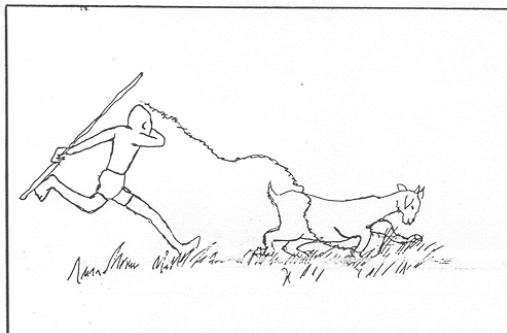


Figure 5 : dessins de la deuxième série.

Dessin 1 : Un garçon poursuit une chèvre

Dessin 2 : Ce garçon tire cette chèvre

Dessin 1



Dessin 2

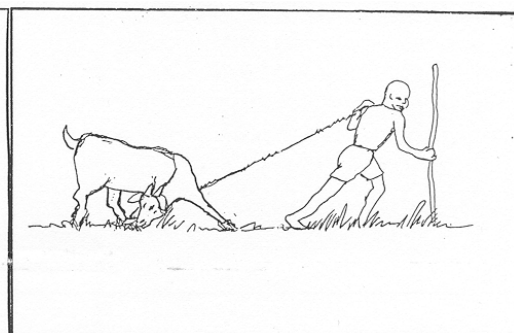
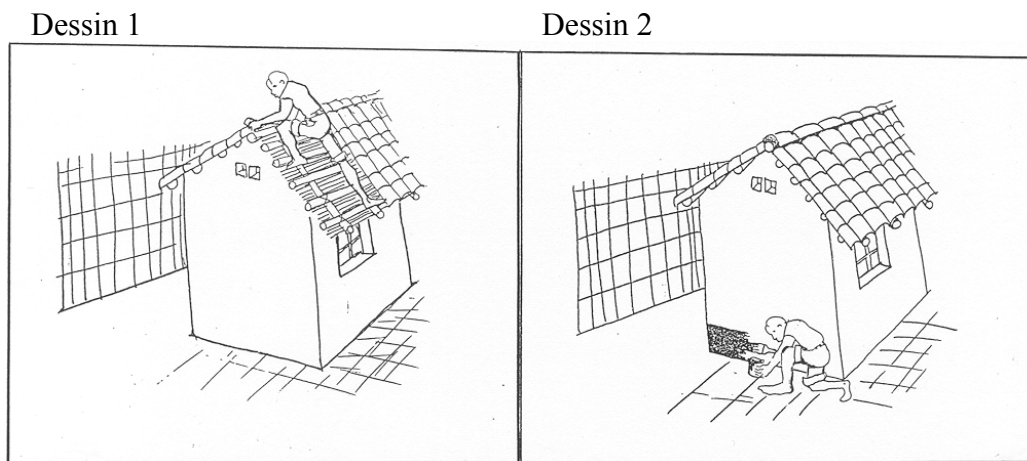


Figure 6 : dessins de la troisième série.

Dessin 1 : Un homme fait la toiture d'une maison

Dessin 2 : Cet homme peint cette maison



3.1.2.2 Procédure

L'épreuve est présentée aux enfants juste après la première épreuve. Les deux dessins de chaque série sont retournés sur une table. L'expérimentateur les retourne l'un après l'autre en demandant à l'enfant de les décrire ; le dialogue est enregistré.

3.1.3 La troisième épreuve

3.1.3.1 Matériel

Le matériel de l'épreuve 3 est composé de huit dessins et chaque dessin a été photocopié en dix exemplaires. Chaque exemplaire de dessin a été préalablement inséré dans une enveloppe. Le rangement des dessins dans quatre-vingts enveloppes obéit à la correspondance « un même dessin pour une enveloppe de même couleur ». Huit catégories d'enveloppes ont ainsi été choisies, répondant aux couleurs rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet et blanc. Les enveloppes de couleurs rouge, orange, jaune et vert contiennent des dessins relatifs à quatre items expérimentaux, les enveloppes de couleurs bleu, indigo, violet et blanc contiennent des dessins relatifs à quatre items de distraction.

Les dessins qui suivent illustrent les items expérimentaux¹⁰ :

Figure 7 : dessin du premier item expérimental (enveloppes rouges).

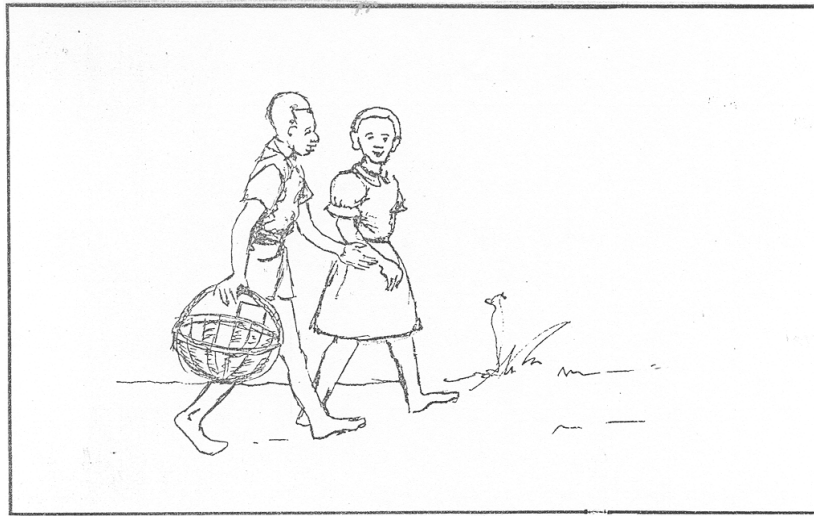
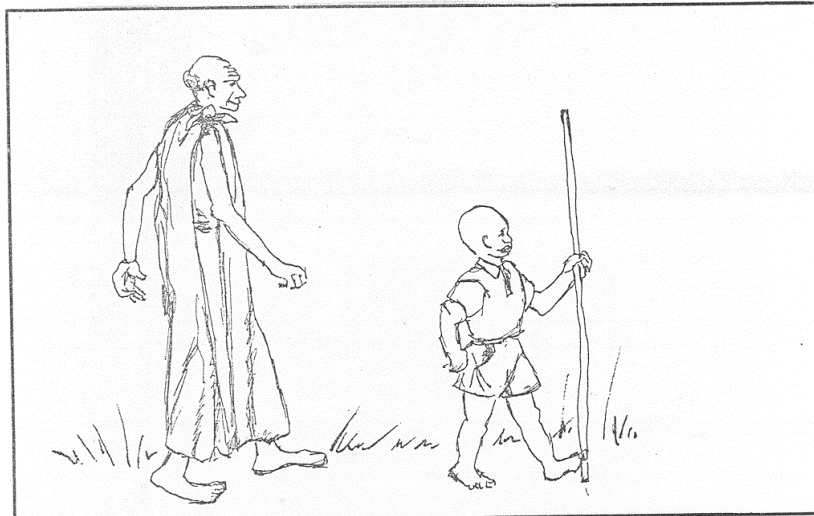


Figure 8 : dessin du deuxième item expérimental (enveloppes orange).



¹⁰ Voir « Annexes » pour les items de distraction.

Figure 9 : dessin du troisième item expérimental (enveloppes jaunes).

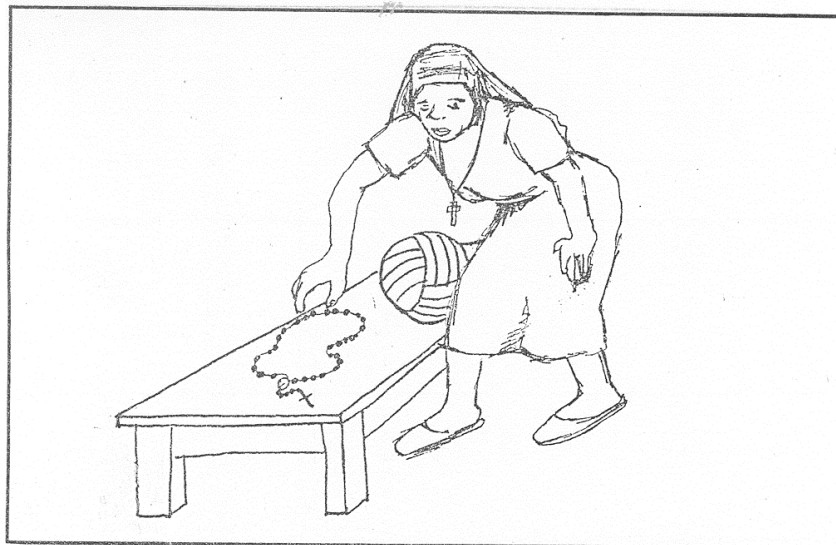
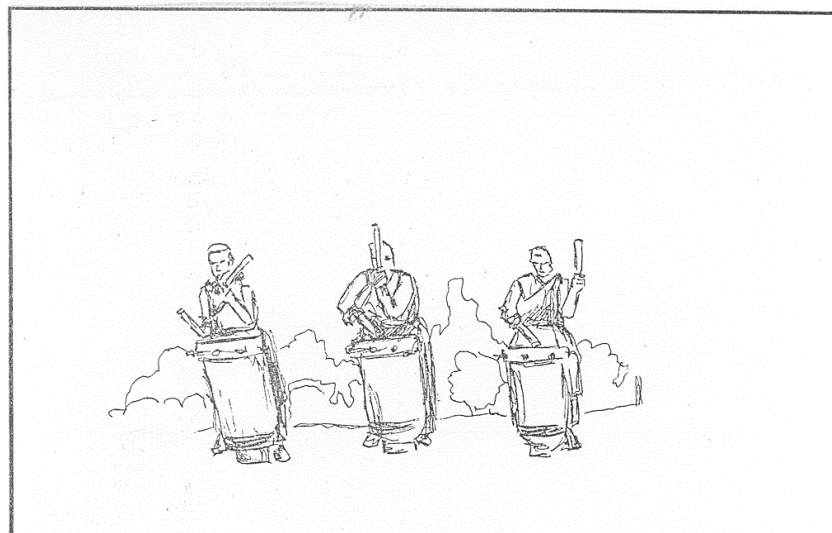


Figure 10 : dessin du quatrième item expérimental (enveloppes vertes).



3.1.3.2 Procédure

La troisième épreuve repose sur un jeu de devinettes. L'enfant et l'expérimentateur intervertissent les rôles, l'enfant pose des questions, l'expérimentateur y répond. Les deux sont assis face à face, séparés par un écran opaque (plus ou moins 40 x 10 x 30 centimètres cubes) posé sur une table. L'enfant qui ignore le principe qui a guidé l'insertion des images dans les enveloppes est invité à choisir huit enveloppes au hasard dans le lot des quatre-vingts enveloppes, mais en veillant à ne prendre que des couleurs différentes. Le choix porte forcément sur les huit dessins de l'épreuve (la polycopie des dessins et la multiplication des enveloppes n'est qu'un leurre pour faire croire à l'enfant qu'en choisissant au hasard huit enveloppes

seulement, l'expérimentateur ignore les dessins inclus dans les huit enveloppes). L'enfant dépose les enveloppes choisies sur l'écran opaque et enclenche le jeu de devinettes : il ouvre successivement les huit enveloppes (l'expérimentateur en repère chaque fois la couleur) en veillant à ce que, grâce à l'écran opaque, les contenus restent cachés à l'expérimentateur. Pour chaque découverte d'un dessin, l'enfant énonce une question de type « devine quoi », « c'est quoi ? », « il y a quoi ? », etc. La tâche expérimentale proprement dite consiste alors à confirmer la réponse qui, par la suite est énoncée par l'expérimentateur si elle est correcte ou de la réfuter et de procéder à sa correction si elle est erronée. Le dialogue entre l'enfant et l'expérimentateur est enregistré.

Aux quatre items expérimentaux, l'expérimentateur propose des réponses qui sont des phrases simples de type « Agent / action / patient » partiellement fausses. L'erreur porte sur l'agent pour les premier et deuxième items expérimentaux (« **Umukoóbwa atwaaye ikápo**, fille (elle) emporte panier » au lieu de « **Umuhuúngu atwaaye ikápo**, garçon (il) emporte panier » ; « **Umutaama yiishimikije inkoní**, vieillard (il) prend appui sur canne » au lieu de « **Umwáana yiishimikije inkoní**, enfant (il) prend appui sur canne »). L'erreur porte sur le patient pour les troisième et quatrième items expérimentaux (« **Umubíkirá yaakiira umupiíra**, religieuse (elle) prend balle » au lieu de « **Umubíkirá yaakiira ishápuré**, religieuse (elle) prend chapelet » ; « **Abantu bavuza ibitáari**, personnes (elles) jouent guitares » au lieu de « **Abantu bavuza ingoma**, personnes (elles) battent¹¹ tambours »). Le but de l'épreuve est d'amener des enfants kirundophones à détecter l'erreur commise par l'expérimentateur à chaque item expérimental et à réagir par la production d'un énoncé correctif clivé.

Aux items de distraction, l'expérimentateur propose des réponses qui sont également des phrases simples de type « Agent / action / patient », mais qui peuvent être correctes ou fausses ou partiellement fausses.

¹¹ En kirundi, un même verbe, « kuvúza », traduit battre et jouer à (instrument).

3.2 L'échantillon

L'échantillon de recherche relève d'une population d'enfants dont le kirundi est la langue maternelle et la langue de communication courante. Les épreuves ont été proposées à des enfants d'un village rural burundais (Rutegama) dans la province de Gitega¹². Nous avions au départ projeté de proposer l'expérimentation à des enfants âgés entre trois et dix ans. Constatant par la suite que les enfants de trois ans ne se prêtaient pas correctement au respect des consignes, nous avons décidé de limiter l'âge inférieur de la population à quatre ans. Mais encore pour la même raison, certains enfants de quatre ans ont été exclus de l'échantillon.

Les énoncés à l'étude ont été recueillis auprès d'un échantillon de cent enfants dont 59 filles et 41 garçons. Leur distribution en fonction du critère « âge » est la suivante :

23 enfants de 4-5 ans	Age moyen = 5ans 1 mois Age minimum = 4 ans 1 mois Age maximum = 5 ans 11 mois
11 enfants de 6 ans	Age moyen = 6ans 4 mois Age minimum = 6 ans 1 mois Age maximum = 6 ans 10 mois
12 enfants de 7 ans	Age moyen = 7 ans 3 mois Age minimum = 7 ans Age maximum = 7 ans 9 mois
22 enfants de 8 ans	Age moyen = 8 ans 4 mois Age minimum = 8 ans Age maximum = 8 ans 11 mois
14 enfants de 9 ans	Age moyen = 9 ans 5 mois Age minimum = 9 ans Age maximum = 9 ans 11 mois
18 enfants de 10 ans	âge moyen = 10 ans 3 mois Age minimum = 10 ans Age maximum = 10 ans 9 mois

¹² Notre connaissance du village constituait un atout important.

Pour motiver les enfants, une petite balle (balle de tennis constituant un jouet intéressant) était promise à tout enfant qui réussirait à s'exprimer à tous les items. Cette récompense a efficacement servi au recrutement des enfants ; la publicité faite par les premiers gagnants attirait en effet d'autres participants qui se présentaient spontanément. Du même coup, l'expérimentation a heureusement été soustraite de folklores inutiles que la visite des « rugo »¹³ implique normalement. C'est en prenant le soin de séjourner plusieurs jours à Rutegama avant de procéder aux premiers recueils de données, procédant à l'étude du milieu et cherchant en même temps à n'être plus une étrangère pour les enfants, que nous avons réalisé la nécessité d'expérimenter en dehors des familles.

3.3 L'analyse des données

3.3.1 L'analyse des phrases simples de type « Agent / action / patient »

L'analyse des données recueillies grâce aux épreuves 1 et 2 a porté sur le sort linguistique que les enfants ont réservé aux éléments (l'agent, l'action, le patient) qui, dans les séries d'images présentées, apparaissaient soit pour la première fois (information nouvelle), soit pour la deuxième fois (information connue ou ancienne). Chaque enfant devait en définitive produire douze énoncés simples de type « Agent / action / patient » ayant les caractéristiques suivantes :

- Trois énoncés de type « C-C-N » (voir épreuve 1, deuxièmes dessins de séries), c'est-à-dire dont l'agent et l'action ont le statut d'informations connues alors que le patient a le statut d'information nouvelle.
- Trois énoncés de type « N-C-C » (voir épreuve 1, troisièmes dessins de séries), c'est-à-dire dont l'agent a le statut d'information nouvelle alors que l'action et le patient ont le statut d'informations connues.
- Trois énoncés de type « N-N-N » (voir épreuve 2, premiers dessins de séries), c'est-à-dire dont l'agent, l'action et le patient ont tous le statut d'informations nouvelles.
- Trois énoncés de type « C-N-C » (voir épreuve 2, deuxièmes dessins de séries), c'est-à-dire dont l'agent et le patient ont le statut d'informations connues alors que l'action a le statut d'information nouvelle.

¹³ Vient de « urugó », mot désignant une résidence familiale, et par extension une famille, en kirundi.

Ainsi défini, l'ensemble des deux épreuves sous-tend un plan expérimental qui, pour chaque enfant testé, est composé comme suit :

Variables dépendantes	Variable indépendante manipulée	
	Statut de l'information	
	Connue	Nouvelle
Expression de l'agent	6 énoncés	6 énoncés
Expression de l'action	6 énoncés	6 énoncés
Expression du patient	6 énoncés	6 énoncés

3.3.2 L'analyse des phrases contrastives

L'analyse des données recueillies grâce à l'épreuve 3 porte sur le sort linguistique que les enfants ont réservé à la correction des erreurs « expérimentales » (erreurs de description d'images délibérément commises par l'expérimentateur). Chaque enfant devait en principe produire quatre énoncés dont deux sont des phrases « contrastives - agent » (voir items expérimentaux 1 et 2 où le contraste porte sur l'agent) et deux autres étant des phrases « contrastives - patient » (voir items expérimentaux 3 et 4 où le contraste porte sur le patient).

Les caractéristiques du plan expérimental défini pour chaque enfant testé par l'organisation de la troisième épreuve sont les suivantes :

Variables dépendantes	Variable indépendante manipulée	
	Type d'erreur	
	Erreur sur l'agent	Erreur sur le patient
Expression du contraste sur l'agent	2 énoncés	-
Expression du contraste sur le patient	-	2 énoncés
	Statut de l'information	
	Connue	Nouvelle
Expression de l'agent	2 énoncés	2 énoncés
Expression de l'action	4 énoncés	-
Expression du patient	2 énoncés	2 énoncés

La manipulation de la variable « Type d'erreur » entraîne parallèlement une mise en jeu de la variable « statut de l'information ». En effet, l'information corrective de l'erreur expérimentale et qui est libellée par chaque enfant répondant a le statut d'information nouvelle ; le reste de l'énoncé représente de l'information connue, c'est-à-dire la partie « ... action / patient » dans les cas où l'erreur expérimentale porte sur l'agent, et la partie « Agent / action ... » dans les cas où l'erreur expérimentale porte sur le patient.

Chapitre 4 :

**LA PRODUCTION DE PHRASES SIMPLES DE TYPE
« AGENT / ACTION / PATIENT » ET L'EMERGENCE DE
DISPOSITIFS MORPHOSYNTAXIQUES POUR LE
SIGNALEMENT D'INFORMATIONS « CONNUE » ET
« NOUVELLE »**

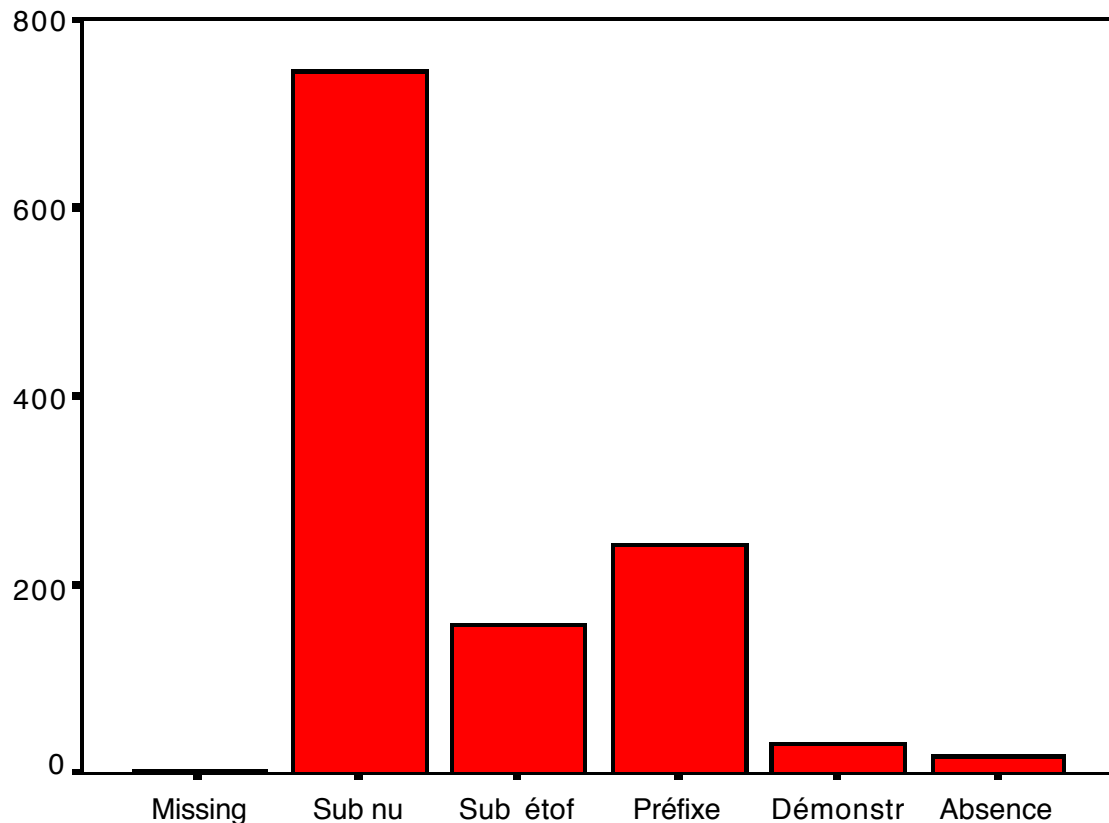
Le présent chapitre analyse et commente les énoncés recueillis grâce à la première et à la deuxième épreuves expérimentales. Ces énoncés sont de deux catégories à savoir les énoncés complets, c'est-à-dire ceux qui mentionnent les trois éléments que sont l'agent, l'action et le patient, et les énoncés elliptiques, c'est-à-dire ceux qui mentionnent soit l'agent seulement, soit le patient. L'analyse englobe les deux catégories, elle est particulièrement centrée sur la nature des formes linguistiques que les enfants kirundophones testés ont utilisées pour exprimer premièrement l'agent, deuxièmement le patient et troisièmement l'action dans des situations où chacun des trois éléments avait le statut d'information connue ou d'information nouvelle. Dans cette perspective, ce chapitre a été organisé en trois sections ; la première section analyse les formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour l'expression de l'agent ; la deuxième section analyse les formes utilisées pour l'expression du patient ; la troisième section porte sur l'expression de l'action.

4.1 L'expression de l'agent

Le répertoire des formes linguistiques que les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans ont utilisées pour l'expression de l'agent contient quatre éléments, à savoir le substantif, le substantif « étoffé », le préfixe verbal en tête de phrase et le pronom démonstratif. Le classement de ces quatre formes linguistiques par ordre décroissant des fréquences d'usage (Graphique 1, ci-dessous) place le substantif en première position (62,3% des cas), puis suivent respectivement le préfixe verbal en tête

de phrase (20,4% des cas), le substantif étoffé (13,2% des cas) et le pronom démonstratif (2,6% des cas). La proportion manquante (1,5% des cas) est couverte par des énoncés elliptiques dont la structure a été limitée à la seule mention du patient.

Graphique 1



Formes linguistiques utilisées pour l'expression de l'agent

L'agent à exprimer se trouvait dans deux situations différentes si l'on considère le statut de l'information qu'il véhicule (connue ou nouvelle), et l'âge des enfants testés variait entre six niveaux d'âges différents (4-5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans et 10 ans). En conséquence, cette analyse a cherché à déceler si l'usage de l'une ou l'autre forme linguistique utilisée pour exprimer l'agent a été influencé par ces variables. Dans tous les cas de formes linguistiques parues intéressantes, l'analyse a été fondée sur la comparaison de leurs fréquences d'usage, ces dernières ayant été établies en fonction de la situation expérimentalement manipulée dont elles relèvent (situation d'information connue ou situation d'information nouvelle) ainsi qu'en fonction du niveau d'âge des

locuteurs. Les conclusions sont chaque fois liées à la valeur de l'écart entre les fréquences d'usage : écart entre effectifs ou fréquences brutes et/ou écart entre pourcentages. C'est l'application du test statistique du khi-carré (ou χ^2) qui nous permettait de dire si les différences entre les fréquences observées étaient significatives ou pas significatives.

Voici, ci-dessous en encadré, un résumé de cette procédure d'analyse, que l'on retrouve tout au long de toutes les sections du quatrième chapitre. Le cinquième chapitre l'exploite également, avec la seule différence que la variable « statut de l'information » y a été remplacée par une autre variable qu'est la « situation de l'erreur ou du contraste » (voir troisième épreuve de l'expérimentation).

Analyse statistique des données

Pour faciliter la lecture :

Présentation des données : tableaux de fréquences en %.

Pour les fréquences brutes : voir Tableaux complémentaires dans « Annexes ».

Calcul du χ^2 à partir des fréquences brutes.

Quand la différence entre les fréquences est significative :

*** (Seuil à 0,001), ** (Seuil à 0,01) et * (Seuil à 0,05).

4.1.1 L'expression de l'agent et la variation de son statut d'information

Cette sous-section aborde les formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour l'expression de l'agent sous l'angle du caractère de l'information (connue ou nouvelle) sur cet agent. Ainsi, leurs fréquences d'usage étaient distribuées telles que reprises par le tableau qui suit.

Tableau 1. Fréquences d'usage (en %) de différentes formes linguistiques utilisées pour l'expression de l'agent selon que ce dernier est une information connue ou nouvelle.

Forme linguistique	Caractère de l'information sur l'agent	
	Connu	Nouveau
Substantif	27,7	34,6 **
Substantif étoffé	5,9	7,3
Préfixe verbal en tête de phrase	14,9 ***	5,5
Pronom démonstratif	1,1	1,5
Absence	0,4	1,1
Total	50,0	50,0

On constate avec ce tableau que tous les éléments qui font partie du répertoire des formes linguistiques utilisées dans l'expression de l'agent ont été produits dans les deux situations où l'agent avait respectivement les statuts d'information connue et d'information nouvelle. Seuls le substantif et le préfixe verbal en tête de phrase ont requis des fréquences d'usage qui, par rapport aux deux situations présentent des différences significatives. C'est sur base de ce critère que nous avons fondé le caractère particulièrement intéressant de ces deux formes linguistiques pour étudier le marquage des informations connue et nouvelle dans l'expression de l'agent.

L'usage du substantif pour l'expression de l'agent a été remarquablement abondant dans les deux situations de la référence à une information connue et à une information nouvelle, mais la fréquence d'usage est significativement supérieure dans la deuxième situation (information nouvelle). Le substantif étant normalement ambigu en ce qui concerne la référence à l'information connue ou à l'information nouvelle, on pourrait conclure que la majorité des énoncés des enfants (62,3%) ne semblent pas comporter d'indication relative aux caractères connu et nouveau de l'agent, mais nous considérons que la fréquence de l'expression de l'agent par cette forme linguistique, parue significativement plus élevée lorsque l'agent a le statut d'information nouvelle serait le signe du marquage de l'information nouvelle.

Quant au préfixe verbal en tête de phrase, on observe que bien qu'il soit une forme linguistique qui, sans ambiguïté, réfère normalement à une information connue, les enfants l'ont tout de même utilisé (tableau 1) pour l'expression de l'agent dans les deux situations où ce dernier référerait respectivement à une information connue (14,9%) et à une information nouvelle (5,5%). Sa fréquence d'usage significativement plus élevée dans la situation où l'agent a le statut d'information connue indique que le préfixe verbal exprime un agent ayant le statut d'information connue et que c'est surtout pour cette fonction que les enfants ont eu tendance à l'utiliser.

On peut conclure, au niveau de cette sous-section, que les enfants ont généralement marqué le caractère nouveau de l'information sur l'agent par l'usage du substantif et qu'en revanche, le caractère connu a été marqué par l'usage du préfixe verbal en tête de phrase. La conclusion conduit à son tour à se demander, premièrement si ce sont les enfants de tous les niveaux d'âges testés qui ont eu recours à l'usage du substantif et du préfixe verbal en tête de phrase pour exprimer l'agent, et deuxièmement si les marquages significativement attestés par les fréquences relevant de l'échantillon global gardent ou pas le statut quo aux différents niveaux d'âges. Les deux sous-sections, respectivement ci-après, apportent des réponses à ces questions.

4.1.2 L'expression de l'agent et la variation de l'âge des locuteurs

Les âges qu'avaient les enfants au moment de l'expérimentation ont été regroupés sur six niveaux différents : 4-5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans et 10 ans. La distribution, sur les six niveaux, des fréquences des quatre formes linguistiques utilisées pour l'expression de l'agent est, ci-dessous, présentée.

Tableau 2. Fréquences d'usage (en %) de différentes formes linguistiques exprimant l'agent par les enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

Niveau d'âge	Substantif	Substantif étoffé	Préfixe verbal en tête de phrase	Pronom démonstratif
4-5 ans	50,9	22,2	19,6	2,2
6 ans	53,0	3,8	31,8	10,6
7 ans	51,4	18,8	27,1	2,8
8 ans	73,3	9,9	15,6	1,1
9 ans	69,5	9,0	18,0	2,4
10 ans	70,8	11,1	17,6	0,0

Il découle de ce tableau qu'à tous les six niveaux d'âge, les enfants kirundophones ont pu énoncer des situations « Agent / action / patient » en mentionnant couramment l'agent par des formes linguistiques variées dont le substantif, le substantif « étoffé », le préfixe verbal en tête de phrase et le pronom démonstratif. On peut souligner, au passage, que l'usage des quatre formes linguistiques rend compte de l'acquisition, à 4-5 ans déjà, de l'accord en classes en ce qui concerne les correspondances « préfixes nominaux - préfixes verbaux – préfixes pronominaux », ainsi que des procédés de la « mention double » (Agent / agent-action / ...) et la « mention simple » (Agent-action / ...) de l'agent, en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ».

Un commentaire approfondi s'impose ensuite en ce qui concerne les distributions des fréquences d'usage du substantif et du préfixe verbal en tête de phrase en tant que formes linguistiques parues intéressantes par leur participation au marquage d'informations connue et nouvelle dans l'expression de l'agent.

Premièrement, pour tous les niveaux d'âges testés, le substantif a été la forme linguistique la plus utilisée pour l'expression de l'agent, et il l'a été plus chez les enfants de 8 ans, 9 ans et 10 ans que chez les enfants de 4-5 ans, 6 ans et 7 ans (tableau 2). Les fréquences d'usage plus élevées pour le substantif que pour les autres formes linguistiques, par les enfants des six niveaux d'âges, s'expliqueraient en partie par l'existence de stimuli expérimentaux (ou énoncés modèles) qui, dans l'expérimentation, étaient produits par l'expérimentateur et qui étaient de type « Substantif sujet – forme

verbale – substantif objet » (voir première épreuve expérimentale). Mais les mêmes fréquences d'usage du substantif étant plus élevées aux niveaux de 8 ans, 9 ans et 10 ans (fréquences très proches entre elles) et moins élevées aux niveaux de 4-5 ans, 6 ans et 7 ans (fréquences encore très proches entre elles), elles semblent exprimer un effet de l'âge. L'usage du substantif dans l'expression de l'agent s'est manifesté plus fréquent chez les plus grands enfants que chez les plus petits. A s'interroger sur les raisons de la préférence des plus grands enfants pour l'expression de l'agent par le substantif, le niveau ici atteint par notre démarche de l'analyse des données ne permet pas de répondre à la question, celle-ci reste encore ouverte.

Deuxièmement, l'usage du préfixe verbal en tête de phrase s'est également révélé présent chez les enfants des six niveaux d'âges. Il correspond à une mention « simple » de l'agent et ce par opposition à l'usage des autres formes linguistiques qui, par le fait qu'elles mentionnent un agent immédiatement repris par le préfixe de la forme verbale qui vient après, induit ce que l'on peut appeler la mention « double » de l'agent. Les fréquences d'usage du préfixe verbal en tête de phrase pour l'expression de l'agent sont apparues assez élevées aux six niveaux d'âges (tableau 2). Inversement à ce qui a été observé pour l'usage du substantif, les fréquences les plus élevées de l'usage de cette forme linguistique dans l'expression de l'agent relèvent des niveaux d'âges inférieurs (4-5 ans, 6 ans et 7 ans) tandis que les fréquences les moins élevées relèvent des niveaux d'âges supérieurs (8 ans, 9 ans et 10 ans). De ce fait, un effet de l'âge des locuteurs semble se dessiner sur l'usage du préfixe verbal en tête de phrase. La suite de l'analyse pourra dire pourquoi ce sont les plus jeunes enfants qui, plus que les plus grands enfants, ont eu tendance à utiliser la mention « simple » de l'agent.

4.1.3 L'expression de l'agent et les effets combinés du statut de l'information sur l'agent et de l'âge des locuteurs

Cette sous-section a également pour axe d'analyse l'usage du substantif et du préfixe verbal en tête de phrase dans l'expression de l'agent. La raison de cette délimitation reste la participation, découverte pour les deux formes linguistiques, au marquage d'informations connue et nouvelle sur l'agent. La nouveauté consiste, ici, à faire face à la question d'une éventuelle attestation des mêmes fonctions si l'on

considère en même temps les différences au niveau des situations d'énonciation et au niveau de l'âge des locuteurs.

4.1.3.1 L'usage du substantif

La distribution des fréquences d'usage du substantif dans l'expression de l'agent en fonction des deux situations d'énonciation définies par l'expérimentation et en fonction de six niveaux d'âges des locuteurs (tableau 3) fait encore état de fréquences d'usage qui sont supérieures dans la situation où l'agent a le statut d'information nouvelle. Mais à tous les six niveaux d'âges, toutes les différences entre les fréquences d'usage du substantif en situation d'agent ayant le statut d'information connue et en situation d'agent ayant le statut d'information nouvelle sont non significatives.

Tableau 3. Fréquences d'usage (en %) du substantif pour l'expression de l'agent lorsqu'il a le statut d'information connue ou nouvelle par des enfants de six niveaux d'âges entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur l'agent	
		Connu	Nouveau
4-5 ans	50,9	23,3	27,6
6 ans	53,0	24,2	28,8
7 ans	51,4	21,5	29,9
8 ans	73,3	32,5	40,8
9 ans	69,5	30,0	39,5
10 ans	70,8	31,9	38,9

On pourrait conclure à partir de cette distribution de fréquences d'usage que ce n'est pas pour marquer que l'information sur l'agent est nouvelle que les enfants de chacun des six niveaux d'âges ont plus utilisé le substantif. Bien que logique, cette conclusion est contradictoire et incompatible avec la différence globale observée entre les fréquences d'usage du substantif et qui s'est révélée significative en faveur du marquage de l'agent lorsque ce dernier a le statut d'information nouvelle (tableau 1). En pensant qu'un effet d'effectifs réduits par niveau d'âge ait pu être à l'origine de l'obtention de tels résultats, il a fallu chercher à le contourner par une nouvelle analyse

des fréquences d'usage du substantif non en fonction des six niveaux d'âges, mais par niveaux regroupés (tableaux 4 et 5). Cette procédure a pu mettre en évidence que ce sont les grands enfants (de 8 à 10 ans) qui, de manière significative, ont plus utilisé le substantif pour marquer que l'agent a le statut d'information nouvelle.

Tableau 4. Parts relatives (en %) de l'usage du substantif pour l'expression de l'agent lorsqu'il a le statut d'information connue ou nouvelle par des enfants de trois niveaux d'âges entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur l'agent	
		Connu	Nouveau
4-6 ans	100,0	45,7	54,3
7-8 ans	100,0	43,6	56,4 *
9-10 ans	100,0	44,2	55,8

Tableau 5. Parts relatives (en %) de l'usage du substantif pour l'expression de l'agent lorsqu'il a le statut d'information connue ou nouvelle par des enfants de deux niveaux d'âges entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur l'agent	
		Connu	Nouveau
4 à 7 ans	100,0	44,7	55,3
8 à 10 ans	100,0	44,3	55,7 *

4.1.3.2 L'usage du préfixe verbal en tête de phrase

Il est globalement apparu que le préfixe verbal en tête de phrase a significativement été plus utilisé pour exprimer l'agent lorsque ce dernier avait le statut d'information connue. La distribution des fréquences d'usage de cette forme linguistique par combinaison des modalités respectivement définies pour les variables « statut d'information sur l'agent » et « âge des locuteurs » aboutit à la même conclusion à tous les niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans sauf à 6 ans.

L'exception faite par le niveau de 6 ans n'a vraisemblablement été qu'un simple effet de l'effectif réduit des énoncés recueillis à cet âge (le sous-échantillon composé d'enfants âgés de 6 ans était en effet le plus petit de tous). Cela a été confirmé par la distribution des fréquences d'usage obtenue suite à un regroupement des six niveaux d'âges deux par deux (tableau 8) : les différences entre les fréquences d'usage du préfixe verbal en tête de phrase y sont toutes significativement favorables au marquage de l'information connue.

Tableau 7. Fréquences d'usage (en %) du préfixe verbal en tête de phrase pour l'expression de l'agent lorsqu'il a le statut d'information connue ou nouvelle par des enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur l'agent	
		Connu	Nouveau
4-5 ans	19,6	13,4 **	6,2
6 ans	31,8	19,7	12,1
7 ans	27,1	20,2 **	6,9
8 ans	15,6	11,8 ***	3,8
9 ans	18,0	15,6 ***	2,4
10 ans	17,6	13,4 ***	4,2

Tableau 8. Parts relatives (en %) du préfixe verbal en tête de phrase pour l'expression de l'agent lorsqu'il a le statut d'information connue ou nouvelle par des enfants de trois niveaux d'âges entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur l'agent	
		Connu	Nouveau
4-6 ans	100,0	65,6 **	34,4
7-8 ans	100,0	75,0 ***	25,0
9-10 ans	100,0	80,9 ***	19,1

On conclut qu'en production d'énoncés de type « Agent / action / patient », l'usage du préfixe verbal en tête de l'énoncé indique que l'agent a le statut d'une

information connue. Les résultats obtenus attestent que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans sont bien sensibles à cette fonction langagière.

4.1.4 Conclusion sur l'expression de l'agent

Du répertoire des formes linguistiques que les enfants testés ont utilisées pour exprimer l'agent en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », on note l'usage courant du substantif, du substantif étoffé et du préfixe verbal en tête de phrase avec un usage rare du pronom démonstratif. L'usage de deux formes linguistiques, le substantif et le préfixe verbal en tête de phrase, s'est révélé participant à la distinction des caractères connu et nouveau de l'information sur l'agent. Le substantif qui, à première vue, peut être perçu comme une forme linguistique ambiguë du point de vue de la référence à une information connue ou nouvelle a significativement été plus utilisé par les enfants pour marquer le caractère nouveau de l'information sur l'agent. Quant au préfixe verbal en tête de phrase qui, à première vue, est perçu comme une marque univoque du caractère connu de l'information sur l'agent, c'est effectivement pour cette fonction qu'il a été significativement plus utilisé par les enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

On peut par généralisation dire que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans ont acquis l'usage du préfixe verbal en tête de phrase en tant que procédé morphosyntaxique impliquant l'accord en classes et dont la fonction, en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », est d'indiquer que l'agent a le statut d'information connue. Le procédé qui, en revanche, est utilisé pour indiquer que l'agent a le statut d'information nouvelle est l'usage du substantif, mais on constate que ce n'est qu'à partir de 8 ans que les enfants associent significativement la forme linguistique et la fonction.

La distinction des caractères connu et nouveau sur l'agent n'est donc clairement établie par les enfants que vers l'âge de 8 ans, deux formes linguistiques concourant à cette distinction ; le substantif marque le caractère nouveau tandis que le préfixe verbal en tête de phrase marque le caractère connu. Mais à 4-5 ans déjà, les enfants savent bien utiliser le préfixe verbal en tête de phrase pour marquer le caractère connu de son

information. C'est seulement l'information nouvelle à laquelle les enfants âgés entre 4-5 ans et 7 ans n'associent pas encore une forme linguistique spécifique, le substantif restant équivoque et utilisé pour exprimer l'agent quand il a le statut d'information connue et également quand il a le statut d'information nouvelle.

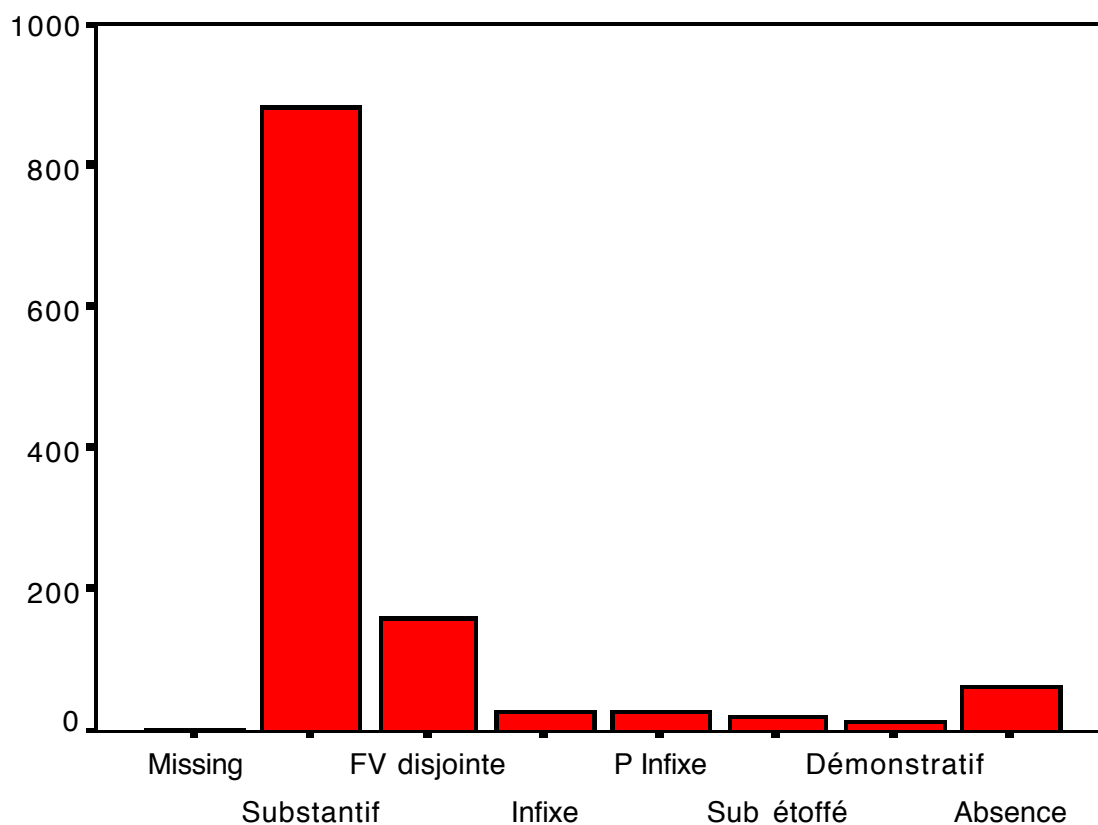
S'il est facile de dire que les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans et plus produisent couramment des énoncés simples de type « Agent / action / patient » en mentionnant l'agent par des formes linguistiques variées dont le substantif et le préfixe verbal en tête de phrase, il n'est pas d'emblée aisé d'expliquer pourquoi la fonction du préfixe verbal en tête de phrase dans la distinction des informations connue et nouvelle s'acquiert avant celle dévolue au substantif quand on sait que, formellement (voir accord en classes), les préfixes verbaux sont des produits de substantifs. En effet, dans un énoncé kirundi de type « Agent₁ / agent₂-action / patient », les éléments « Agent₁ » et « Agent₂ » réfèrent à une même réalité, l'agent de l'action. L'élément « Agent₁ » est couramment mentionné par un substantif (« nu ») ou un substantif « étoffé » tandis que l'élément « Agent₂ » est un préfixe verbal dont la classe est forcément celle du substantif de base compris dans « Agent₁ ». Et dans un énoncé de type « Agent-action / patient », l'élément « agent » est marqué par un préfixe verbal et pas n'importe lequel dans la vingtaine de préfixes verbaux que le kirundi comporte, mais celui qui s'accorde en personne et/ou en classe avec « l'objet » non dit auquel il est fait référence. L'énoncé pourrait être schématisé « Agent₂-action / patient » tout en sachant qu'abstraitement le locuteur ne perd pas de vue l'existence de « Agent₁ ». Il apparaît donc que le substantif et le système d'accords en classes qui l'entoure s'acquièrent précocement (en tous cas avant 4-5 ans), mais que sa participation dans la distinction d'informations connue et nouvelle est une fonction plus élaborée que les enfants kirundophones acquièrent tardivement aux environs de 8 ans.

4.2 L'expression du patient

Le répertoire des formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour l'expression du patient contient les cinq éléments que sont le substantif, le substantif « étoffé », la forme verbale disjointe (particulièrement marquée par le morphème disjonctif « -ra- »), l'infixe et le pronom démonstratif. L'infixe y est en deux variétés à

savoir l'infixe « simple » (si l'on peut dire) et l'infixe « avec pré-positionnement du substantif correspondant », ce qui élève l'inventaire à six formes linguistiques utilisées pour l'expression du patient. De même qu'il en a été le cas dans le cadre de l'expression de l'agent, ici la forme linguistique qui a été la plus utilisée pour l'expression du patient est le substantif (voir graphique 2, ci-dessous).

Graphique 2



Formes linguistiques utilisées pour exprimer le patient

Le classement par ordre décroissant des fréquences d'usage des six formes linguistiques présente d'abord le substantif (73,7% des cas), ensuite la forme verbale disjointe (13,4% des cas), puis l'infixe « simple » et l'infixe « avec pré-positionnement du substantif correspondant » (avec des fréquences d'usage équivalentes égales à 2,3%), puis le substantif « étoffé » (1,9% des cas) et enfin le pronom démonstratif (1,1% des cas). La proportion restante (5,3% des cas) est couverte par des énoncés elliptiques sans mention

du patient. Le patient que les enfants testés étaient invités à exprimer ayant fait l'objet de deux statuts d'informations différentes à savoir l'information connue et l'information nouvelle, la sous-section qui suit présente les résultats de l'analyse qui a cherché à mettre en évidence les parts des fréquences globales d'usage correspondant à l'expression de chaque type d'information.

4.2.1 L'expression du patient et la variation de son statut d'information

Considérée sous l'angle du caractère de l'information sur le patient, la distribution des fréquences d'usage des six formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour l'expression du patient présente la configuration reprise par le tableau qui suit.

Tableau 9. Fréquences d'usage (en %) de différentes formes linguistiques utilisées par tous les enfants testés pour exprimer le patient dans les situations où ce patient avait les statuts d'informations connue et nouvelle.

Forme linguistique	Caractère de l'information sur l'agent	
	Connu	Nouveau
Substantif	38,0	35,7
Forme verbale disjointe	3,4	10,1 ***
Infixe	2,1 ***	0,2
Infixe « avec substantif pré-positionné »	0,9	1,4
Substantif « étoffé »	1,2	0,7
Pronom démonstratif	0,8	0,3
Absence	3,6	1,7
Total	50,0	50,0

Il découle du tableau 9 que deux procédés linguistiques intéressent particulièrement l'étude des distinctions que les enfants kirundophones testés ont pu faire des caractères connu et nouveau de l'information sur le patient en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ». Ces deux procédés sont l'expression implicite du patient et à travers l'expression de l'action par une forme verbale disjointe ainsi que l'usage de l'infixe. La forme verbale disjointe (ou l'expression implicite du patient) a été significativement plus utilisée dans la situation

où le patient avait le statut d'information nouvelle tandis que l'infixe l'a été dans la situation où le patient avait le statut d'information connue.

4.2.1.1 L'expression implicite du patient

Tant que la forme verbale expressive de l'action a les caractéristiques d'une forme disjointe, la production d'énoncés de type « Agent / agent-action » et « Agent-action » n'omet pas l'information sur le patient. Les enfants kirundophones paraissent très sensibles à cette fonction puisque ce procédé a été significativement plus utilisé (trois fois plus) pour marquer que le patient avait plutôt le statut d'information nouvelle que connue. On ne comprendrait pas, à première vue, l'abondance des formes verbales disjointes (ou la non-explicitation du patient) pour des énoncés qui sont censés décrire une situation où le patient de l'action est nouveau ; la nouveauté de l'information voudrait normalement que le patient soit explicitement exprimé. Si le morphème « **-ra-** », caractéristique des formes verbales disjointes, fonctionnait en kirundi comme une simple forme pronominale et référant au patient, on devrait normalement s'attendre à observer son usage surtout pour décrire une situation dont le patient est connu. Mais, c'est bien le contraire que l'on a observé. Le phénomène méritait une attention particulière. Il a fait rejaillir l'interrogation de Nkanira (1984, 264-265) portant sur la ou les fonctions de certains morphèmes verbaux dont le morphème ou le préfixe « sans classe » « **-ra-** » couramment dit « disjonctif ». La question a été approfondie dans le cadre de l'étude de l'expression de l'action (voir plus loin).

4.2.1.2 L'expression du patient par l'infixe

Très peu d'énoncés (2,3%) sont concernés par l'expression du patient par l'infixe. Comme ce dernier est une forme pronominale qui marque clairement que le patient a le statut d'information connue, on est à première vue étonné par la rareté de cette forme linguistique dans les énoncés fournis par les enfants testés alors que les situations d'expression du patient présentaient autant de chances pour la référence à une information connue que pour la référence à une information nouvelle. Mais la différence des fréquences d'usage de cette forme linguistique significativement supérieure lorsque le patient a le statut d'information connue constitue le signe que les enfants

kirundophones utilisent bien l'infixe pour marquer l'ancienneté de l'information sur le patient.

4.2.2 L'expression du patient et la variation de l'âge des locuteurs

L'âge des enfants au moment de l'expérimentation variait sur six niveaux entre 4-5 ans et 10 ans. En conséquence, il a fallu vérifier si les enfants de tous les âges avaient pu recourir aux deux procédés linguistiques parus particulièrement intéressants pour le signalement d'informations connue et nouvelle sur le patient (tableau 10).

Tableau 10. Fréquences d'usage (en %) de différentes formes linguistiques utilisées pour exprimer le patient par des enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

Niveau d'âge	Substantif	Forme verbale disjointe	Infixe	Infixe avec substantif préposé	Substantif étoffé	Pronom démons.
4-5 ans	64,4	11,6	1,1	3,6	2,9	4,7
6 ans	72,7	10,6	1,5	3,8	2,3	0,0
7 ans	77,1	7,6	2,8	3,5	1,4	0,0
8 ans	77,9	13,4	3,1	0,4	3,4	0,0
9 ans	79,6	13,2	3,0	2,4	0,0	0,0
10 ans	74,5	21,3	2,3	1,4	0,5	0,0

Ce tableau indiqua clairement que tous les enfants âgés entre 4-5 ans et 10 ans avaient bien pu exprimer l'information sur le patient en utilisant la forme verbale disjointe et l'infixe. L'usage de la forme verbale disjointe ou la mention implicite du patient affiche une évolution à deux tendances si l'on considère la variation de l'âge : une tendance décroissante de 4-5 ans à 7 ans et une tendance croissante de 8 ans à 10 ans, les fréquences les plus petites correspondant au premier groupe d'enfants les moins âgés tandis que les fréquences les plus élevées correspondent au deuxième groupe d'enfants les plus âgés. On peut de ce fait conclure que la mention implicite du patient semble constituer un procédé linguistique dont les mécanismes en production requièrent des compétences plus acquises par les enfants les plus âgés. Mais la conclusion reste limitée par le fait que les données ne font pas état d'une progression régulière des fréquences d'usage de ce procédé en fonction de l'augmentation de l'âge des locuteurs.

De son côté, l'usage de l'infixe affiche des fréquences d'usage qui, à tous les six niveaux d'âges, sont très petites. Elles sont comprises entre 1,1% et 3,1% et sont caractérisées par une tendance croissante quand on passe de 4-5 ans à 9 ans ; à 10 ans, la fréquence décroît sans toutefois descendre en dessous de la moyenne. Ces données pourraient être le signe que le recours à l'infixe pour l'expression du patient augmente avec l'âge des locuteurs entre 4-5 ans et 10 ans, mais il faudrait que des échantillons d'énoncés plus importants puissent le confirmer.

La suite de l'analyse devait chercher à établir les parts relatives qui, dans la composition des fréquences d'usage de la forme verbale disjointe et de l'infixe par niveau d'âge, correspondaient à l'expression du patient lorsque ce dernier avait le statut d'information connue et lorsqu'il avait le statut d'information nouvelle. On découvre cette démarche dans la sous-section qui suit.

4.2.3 L'expression du patient et les effets combinés du statut de l'information sur le patient et de l'âge des locuteurs

4.2.3.1 L'expression implicite du patient

L'expression implicite du patient qui, avons-nous dit, correspond à l'usage d'une forme verbale disjointe pour l'expression de l'action a requis des fréquences d'usage dans les deux situations où le patient avait les statuts respectifs d'informations connue et nouvelle dont la différence significative a fait conclure que ce procédé linguistique aurait comme fonction de marquer le caractère nouveau de l'information sur le patient. Et si les enfants de tous les niveaux d'âges testés (4-5 ans à 10 ans) y ont recouru, les grands enfants (8 à 10 ans) un peu plus que les plus jeunes (4-5 à 7 ans), la question qui s'est par la suite posée était de savoir si, malgré les différences d'âge, ils l'avaient fait pour répondre ou pas à cette même fonction. La réponse à cette question a été déduite de la distribution des fréquences d'usage des formes verbales disjointes établie en fonction des variations du caractère de l'information sur le patient et de l'âge des enfants testés (tableau 11) : les enfants des six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans ont significativement plus utilisé les formes verbales disjointes dans la situation où le patient avait le statut d'information nouvelle.

Tableau 11. Fréquences d'usage (en %) de l'expression implicite du patient dans une situation où celui-ci a le statut d'information connue ou d'information nouvelle par des enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur le patient	
		Connu	Nouveau
4-5 ans	11,6	2,5	9,1 ***
6 ans	10,6	0,8	9,8 ***
7 ans	7,6	1,4	6,2 *
8 ans	13,4	4,2	9,2 *
9 ans	13,2	3,0	10,2 *
10 ans	21,3	6,5	14,8 **

On peut donc dire qu'en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans et plus expriment couramment le patient de manière implicite à travers l'expression de l'action, ce qui limite l'énoncé à une structure de type « Agent / action » et ce, pour marquer le caractère nouveau de l'information sur le patient.

4.2.3.2 L'expression du patient par l'infixe

L'infixe (verbal) est clairement une forme pronominale expressive du patient et normalement dans la situation où ce patient a le statut d'information connue. De même que les fréquences d'usage de cette forme linguistique ont globalement attesté (tableau 9) que les enfants kirundophones sont sensibles à cette fonction, les fréquences d'usage considérées par niveau d'âge (tableau 12) tendent à confirmer qu'il en est ainsi à tous les âges compris entre 4-5 ans et 10 ans. Il faut noter que le test du khi-carré n'a pas dû être appliqué à cette dernière distribution de fréquences d'usage à cause des effectifs très réduits ; la généralisation de la conclusion ne pourrait être envisagée que sur base d'effectifs plus élevés.

Tableau 12. Fréquences d'usage (en %) de l'infixe pour l'expression du patient dans une situation où celui-ci a le statut d'information connue ou d'information nouvelle par des enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Caractère de l'information sur le patient	
		Connu	Nouveau
4-5 ans	1,1	1,1	0,0
6 ans	1,5	1,5	0,0
7 ans	2,8	2,1	0,7
8 ans	3,1	2,7	0,4
9 ans	3,0	3,0	0,0
10 ans	2,3	2,3	0,0

4.2.4 Conclusion sur l'expression du patient

Cinq formes linguistiques ont été utilisées par les enfants testés pour exprimer le patient en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » à savoir le substantif, le substantif « étoffé », l'infixe (simplement ou avec un pré-positionnement du substantif objet ou patient correspondant), le pronom démonstratif et la forme verbale disjointe. Seulement deux de ces formes, l'infixe et la forme verbale disjointe, sont parues empreintes de fonctions particulières dans le cadre du signalement d'informations connue et nouvelle sur le patient. Les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans utilisent généralement l'infixe pour exprimer le patient lorsque ce dernier a le statut d'information connue. Et lorsque le patient a le statut d'information nouvelle, les mêmes enfants âgés à partir de 4-5 ans l'expriment implicitement à travers le contenu idéal d'une forme verbale expressive de l'action et spécialement rendue disjointe.

4.3 L'expression de l'action

Les énoncés à analyser et qui ont été expérimentalement fournis par les enfants référaient à des situations où l'on observe un « objet » agent exerçant une action sur un autre « objet » patient. Les trois éléments que sont l'agent, l'action et le patient revêtaient tantôt le statut d'information connue tantôt le statut d'information nouvelle.

Si l'agent et le patient peuvent être exprimé par des diverses catégories de formes linguistiques, l'action n'a de son côté qu'une seule catégorie de forme linguistique pour son expression à savoir la forme verbale.

En kirundi, la forme verbale est, du point de vue de la valeur sémantique, généralement définie par deux composantes principales : le support personnel et l'apport prédicatif (Nkanira, 1984, 97-147). Le support personnel représente ce à propos de qui ou quoi il est dit quelque chose (l'agent dans le cas d'énoncés de type « Agent / action / patient ») ; il est grammaticalement marqué par le préfixe verbal. L'apport prédicatif représente ce qui est dit (l'action proprement dite dans le même cas) ; il est grammaticalement marqué par le reste de la forme verbale.

La composition de l'apport prédicatif est très variable. Sa complexité est liée à la quantité et à la nature de divers éléments formateurs. Nkanira (1984, p 13) résume ces derniers en trois catégories : un élément lexical représenté par le radical, un ou plusieurs affixes préfixés au radical (des préfixes pronominaux, des marques temporelles, certains morphèmes spéciaux) et plusieurs affixes suffixés au radical (des suffixes de dérivation, des morphèmes thématiques, des morphèmes de la voix, des morphèmes de l'aspect).

Le morphème « **-ra-** » ou disjonctif que l'analyse de Nkanira (1984) a pu isoler des marques de temps (avec quelques autres morphèmes verbaux particuliers comme « **-ka-** », « **-na-** », « **-ki-** », « **-rana-** », « **-raka-** », ...) et dont la fonction telle que perçue par cette démarche d'analyse serait liée à la distinction d'informations en informations connues et nouvelles prend place parmi les affixes préfixés au radical. Or, c'est précisément la nature des affixes préfixés ou suffixés au radical qui détermine toute une série de critères de définition (ou caractéristiques) des formes verbales. Le support personnel (dès que l'agent est fixé) et le radical pourraient être définis comme des morphèmes verbaux de base, ils sont en effet constants tandis que tous les autres éléments formateurs voient leur présence dans la forme verbale ainsi que leur nature soumises à divers paramètres circonstanciels. Il y a donc intérêt à connaître les conditions et les fonctions qui sont liées à l'usage de l'une ou l'autre catégorie de morphèmes verbaux parmi différents éléments que le locuteur préfixe ou suffixe au radical.

Ainsi, l'analyse des formes verbales qui, dans les énoncés de type « Agent / action / patient » produits par les enfants testés, ont été utilisées pour exprimer l'action avait l'objectif de voir dans quelle mesure la variabilité des éléments formateurs et par conséquent des caractéristiques qu'ils impriment aux formes verbales qui les contiennent était éventuellement liée aux deux caractères de l'information que sont le caractère connu et le caractère nouveau.

Nous avons choisi, de la foulée des études linguistiques sur le kirundi, de fonder notre analyse des formes expressives de l'action sur la description plus simple et plus synthétique de Nkanira (1984). Il s'agit d'un essai de description élaboré grâce à une méthodologie particulière, la psychomécanique. Cet essai de description ramène à cinq l'ensemble des caractéristiques morphosyntaxiques des formes verbales à savoir la modalité syntaxique, la valeur temporelle (ou le temps extérieur à l'événement), la voix, l'aspect (ou le temps intérieur à l'événement) et la « suite » (cfr premier chapitre, suite verbale conjointe et suite verbale disjointe). L'étude de l'expression de l'action chez les enfants testés a ensuite été volontairement limitée à deux de ces cinq caractéristiques de formes verbales : la modalité syntaxique et la « suite ».

L'exclusion d'une prise en compte de la valeur temporelle (temps extérieur à l'événement) est liée au fait que le temps en kirundi est marqué par cinq morphèmes bien connus et distinctifs sur l'échelle des valeurs temporelles (voir Nkanira, 1984, 98-147) au point qu'il deviendrait superflu de prétendre leur attribuer d'autres fonctions. L'exclusion d'une prise en compte de la voix est, quant à elle, liée au fait que la définition des situations « Agent / action / patient » dans tous les items expérimentaux (voir épreuves 1 et 2) n'avait envisagé qu'une seule voix, la voix active et que tous les énoncés complets fournis par les enfants présentaient la même voix. Les conclusions de cette analyse ne sont donc valables que pour l'énonciation de phrases simples à la voix active. Enfin l'écartement de la caractéristique « aspect » est dû au fait que ce paramètre n'avait pas été contrôlé dans la définition des items ; c'est par hasard que l'aspect y est apparu cursif ou postcursif.

Un contrôle a pu être opéré en ce qui concerne la modalité syntaxique et la suite ; d'une part, les énoncés stimuli (ou énoncés modèles) descriptifs des premiers dessins de séries dans l'épreuve 1 ont tous l'action au présent en modalité assertive ; d'autre part,

leurs formes verbales sont toutes conjointes. Il a été constaté que malgré cette orientation, les énoncés fournis par les enfants testés affichaient des variétés en ce qui concerne l'usage de la modalité syntaxique et de la « suite » verbale. Dans la mesure où la production des énoncés a été soumise à des conditions de variation de l'âge des locuteurs et du statut des informations sur l'agent, l'action et le patient, l'objectif de l'analyse à travers les sous-sections qui suivent était de chercher à déceler si le choix d'une modalité syntaxique ou d'une « suite » verbale ne variait pas en fonction de ces conditions.

4.3.1 Les modalités syntaxiques dans les formes verbales expressives de l'action

Il a été dit (premier chapitre) que le kirundi comporte cinq modalités syntaxiques : la modalité assertive (ou à forme verbale assertive), la modalité adverbiale (ou à forme verbale adverbialisante), la modalité adjectivale (ou à forme verbale adjectivante), la modalité substantivale (ou à forme verbale substantivante) et la modalité infinitive (ou à forme verbale infinitive). Une grande majorité des énoncés (90,7%) recueillis grâce à la première et la deuxième épreuves expérimentales expriment l'action dans ses rapports avec l'agent et le patient, revêtant en conséquence une modalité syntaxique. On y relève trois modalités syntaxiques : la modalité assertive, la modalité adjectivale et la modalité adverbiale. La modalité assertive a été la plus utilisée (51,9%), ensuite vient la modalité adjectivale (45,3%), enfin la modalité adverbiale (2,8%).

Les modalités assertive et adjectivale s'accommodant bien aux énoncés complets de type « Agent / action / patient », on comprend pourquoi leurs fréquences d'usage ont été si élevées. La modalité adverbiale ne constitue pas par contre une modalité appropriée à des énoncés simples et complets de type « Agent / action / patient » et sa très petite fréquence d'usage en est le signe ; la structure des énoncés à modalité adverbiale se veut normalement plus étendue que le schéma simple « Agent / action / patient ».

4.3.1.1 L'usage des modalités syntaxiques et la variation du statut d'informations sur l'action et son agent

L'analyse faite sous ce point a été orientée par une considération selon laquelle le choix d'une modalité syntaxique en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » pourrait dépendre non seulement du caractère connu ou nouveau de l'information sur l'action, mais également du caractère connu ou nouveau de l'information sur son agent. Le lien avec le caractère de l'information sur l'action est sous-tendu par le fait que la modalité syntaxique est une caractéristique des formes verbales alors que ce sont ces dernières qui servent à l'expression de l'action. Le lien avec le caractère de l'information sur l'agent est sous-tendu par la présence du préfixe verbal parmi les éléments formateurs de la forme verbale. Par sa position, le préfixe verbal exprime ou ré-exprime l'agent (voir énoncés de type « Agent-action / patient » et « Agent / agent-action / patient »). De ce fait d'une part, et d'autre part de par le fait que des caractéristiques tonales liées aux modalités syntaxiques se situent au niveau du préfixe verbal, l'expression de l'action apparaît intimement liée à l'expression de l'agent. En conséquence, il a fallu comparer les fréquences d'usage des modalités syntaxiques d'une part par rapport à deux situations où l'action avait soit le statut d'information connue soit le statut d'information nouvelle, d'autre part par rapport à deux autres situations où c'est l'agent qui avait soit le statut d'information connue soit le statut d'information nouvelle.

Sous l'angle de la variation du statut de l'information sur l'action (tableau 13), les deux modalités qui se sont révélées les plus caractéristiques des énoncés de type « Agent / action / patient » chez les enfants kirundophones testés à savoir les modalités assertive et adjectivale ont eu des fréquences d'usage assez élevées dans la situation où l'action avait le statut d'information connue et dans celle où l'action avait le statut d'information nouvelle. Les fréquences d'usage les plus élevées des modalités assertive et adjectivale sont toutes apparues dans la situation où l'action avait le statut d'information connue ; mais les différences entre les fréquences d'usage de chacune des deux modalités dans les deux situations où l'action avait respectivement les statuts d'informations connue et nouvelle ne sont pas significatives. Il en découle que l'expression de l'action par des formes verbales ayant respectivement les modalités

assertive et adjectivale est indépendante du caractère connu ou nouveau de l'information sur l'action.

Sous le même angle de la variation du statut de l'information sur l'action, la modalité adverbiale a requis des fréquences d'usage dont la différence n'est pas significative (tableau 13), ce qui fait conclure que le recours à cette modalité en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » a également été indépendante du caractère connu ou nouveau de l'information sur l'action.

Tableau 13. Fréquence d'usage (en %) de différentes modalités syntaxiques en fonction du statut de l'information sur l'action.

Modalité	L'action est connue	L'action est nouvelle
Assertive	27,9	24,0
Adjectivale	24,5	20,8
Adverbiale	1,1	1,7
Total	53,5	46,5

Sous l'angle de la variation du statut de l'information sur l'agent (tableau 14), les modalités assertive et adjectivale ont eu des fréquences d'usage assez élevées dans la situation où l'agent avait le statut d'information connue et dans celle où il avait le statut d'information nouvelle. L'usage de la modalité assertive est apparu significativement plus abondant dans la situation où l'agent avait le statut d'information connue. Quant à la modalité adjectivale, son usage est apparu significativement plus abondant dans la situation où l'agent avait le statut d'information nouvelle. Il en découle que le statut de l'information sur l'agent présente une incidence sur le choix des modalités syntaxiques entre l'assertive et l'adjectivale ; la modalité assertive a été utilisée par les enfants particulièrement pour marquer le caractère connu de l'information sur l'agent tandis que la modalité adjectivale a été utilisée pour le marquage du caractère nouveau de l'information sur l'agent. Quant à la modalité adverbiale, ses fréquences d'usage dans les situations où l'agent avait respectivement les statuts d'informations connue et nouvelle sont caractérisées par une différence non significative, d'où la conclusion en faveur de son indépendance vis-à-vis de la distinction des caractères connu et nouveau sur l'agent en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ».

Tableau 14. Fréquence d'usage (en %) de différentes modalités syntaxiques en fonction du statut de l'information sur l'agent.

Modalité	L'agent est connu	L'agent est nouveau
Assertive	28,2 *	23,7
Adjectivale	20,0	25,3 **
Adverbiale	1,7	1,1
Total	49,9	50,1

4.3.1.2 L'usage des modalités syntaxiques et la variation de l'âge des locuteurs

Après avoir constaté que les enfants ont utilisé les modalités assertive et adjectivale en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » avec des fonctions particulières relatives au signalement d'informations connue et nouvelle, on se pose alors la question de savoir si ces procédés linguistiques émanent des enfants de tous les niveaux d'âges testés ou de quelques niveaux et lesquels. La réponse à cette question est que tous les enfants des six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans (tableau 15) ont su produire des énoncés simples de type « Agent / action / patient » sous les deux modalités assertive et adjectivale.

Tableau 15. Fréquence d'usage (en %) de différentes modalités syntaxiques par des enfants âgés entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Modalité syntaxique			Total
	Assertive	Adjectivale	Adverbiale	
4-5 ans	63,9	33,7	2,4	100,0
6 ans	68,1	24,8	7,1	100,0
7 ans	50,4	47,4	2,2	100,0
8 ans	49,6	48,0	2,3	99,9
9 ans	41,7	57,1	1,2	100,0
10 ans	43,2	54,0	2,8	100,0

Il découle du tableau précédent qu'un lien existe entre les choix des modalités assertive et adjectivale et la variation de l'âge des enfants locuteurs. L'abondance de la

modalité assertive tend en effet à diminuer avec l'âge des locuteurs tandis que la situation tend vers l'inverse pour l'usage de la modalité adjectivale. D'une part, ce sont les plus jeunes enfants (4-5 ans, 6 ans et 7 ans) qui, plus que les grands enfants (8 ans, 9 ans et 10 ans), ont plus produit des énoncés sous la modalité assertive. D'autre part les mêmes grands enfants (8 ans, 9 ans et 10 ans) ont, plus que les plus jeunes (4-5 ans, 6 ans et 7 ans), utilisé la modalité adjectivale. On pourrait dire à partir de telles données que l'usage de la modalité adjectivale implique des mécanismes d'un niveau de difficultés supérieur à celui des mécanismes liés à l'usage de la modalité assertive.

4.3.1.3 L'usage des modalités syntaxiques et les effets combinés du statut de l'information sur l'agent et de l'âge des locuteurs

Ce sont les modalités assertive et adjectivale qui ont été mises au centre de l'analyse dans cette sous-section. Ces deux modalités syntaxiques s'étant révélées indépendantes de la variation du caractère de l'information sur l'action, elles n'ont pas intéressé l'analyse sous l'angle des parts de leurs fréquences d'usage dans les deux situations où l'action avait les statuts respectifs d'informations connue et nouvelle et par différents niveaux d'âges des enfants locuteurs. Elles se sont par contre révélées dépendantes de la variation du caractère de l'information sur l'agent, d'où une analyse faite des parts de leurs fréquences d'usage dans les deux situations où l'agent avait les statuts respectifs d'informations connue et nouvelle et par différents niveaux d'âges des enfants locuteurs. Ce dernier volet d'analyse cherchait à répondre à la question de savoir si les enfants de tous les niveaux d'âges testés avaient fait preuve ou pas des distinctions opérées par les modalités assertive et adjectivale dans le marquage des caractères connu et nouveau de l'information sur l'agent.

1° Le choix de la modalité assertive

La modalité assertive a globalement été significativement plus utilisée par les enfants dans l'énonciation de situations « Agent / action / patient » où l'agent avait le statut d'information connue. La modalité assertive a, pour cette raison, été considérée comme investie d'une fonction de marque de l'information connue sur l'agent. En analysant la distribution des fréquences d'usage de la même modalité syntaxique dans deux situations où l'agent avait respectivement les statuts d'informations connue et

nouvelle et par rapport à différents groupes d'enfants définis sur six niveaux d'âges (4-5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans et 10 ans), on découvre que tous les enfants ne lui ont pas attribuée la même fonction (tableau 16).

Tableau 16. Fréquences d'usage (en %) de la modalité assertive en fonction de l'âge des enfants et du statut de l'information sur l'agent.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'agent	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	63,9	31,7	32,2
6 ans	68,1	31,0	37,1
7 ans	50,4	28,2	22,2
8 ans	49,6	26,9	22,7
9 ans	41,7	26,4 *	15,3
10 ans	43,2	26,3 *	16,9

Le phénomène de l'usage de la modalité syntaxique assertive plus abondant lorsque l'agent a le statut d'une information connue que lorsqu'il a le statut d'une information nouvelle s'observe chez les enfants âgés à partir de 7 ans, mais il n'est significativement plus abondant que chez les seuls enfants âgés de 9 et 10 ans. Cette observation est de plus appuyée par la distribution des fréquences d'usage de la même modalité assertive en fonction d'un regroupement, de deux à deux chronologiquement plus proches, des six niveaux d'âges initialement définis (tableau 17). On en conclut que la fonction du marquage du caractère connu de l'information sur l'agent par l'usage de la modalité assertive est nettement acquise par les enfants kirundophones aux environs de 9 ans, bien qu'à 4-5 ans déjà ils utilisent couramment cette modalité.

Tableau 17. Parts relatives (en %) des fréquences d’usage de la modalité assertive en fonction de trois niveaux de l’âge des enfants et du statut de l’information sur l’agent.

Niveau d’âge	Fréquence totale	Information sur l’agent	
		Connue	Nouvelle
4 à 6 ans	100,0	48,1	51,9
7 à 8 ans	100,0	54,9	45,1
9 à 10 ans	100,0	61,9 **	38,1

2° Le choix de la modalité adjectivale

La modalité adjectivale a, de manière globale, été significativement plus utilisée par les enfants dans l’énonciation de situations « Agent / action / patient » pour lesquelles l’agent avait le statut d’information nouvelle. La modalité adjectivale a de ce fait acquis le statut d’une caractéristique de formes verbales dont la fonction serait de marquer le caractère nouveau de l’information sur l’agent. Mais du point de vue de six groupes d’enfants définis par les niveaux d’âges de 4-5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans et 10 ans (tableau 18), les fréquences d’usage de cette modalité syntaxique indiquent que seuls les enfants âgés de 10 ans ont pu significativement l’utiliser en lui attribuant la même fonction. Dans presque tous les autres groupes à partir de 4-5 ans (on a observé une égalité de fréquences d’usage chez les enfants âgés de six ans) le recours à la modalité adjectivale a été plus abondant, même si pas significativement, lorsque l’agent avait le statut d’information nouvelle.

Tableau 18. Fréquence d'usage (en %) de la modalité adjectivale en fonction de l'âge des enfants et du statut de l'information sur l'agent.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'agent	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	33,7	16,4	17,3
6 ans	24,8	12,4	12,4
7 ans	47,4	20,7	26,7
8 ans	48,0	22,2	25,8
9 ans	57,1	23,3	33,8
10 ans	54,0	22,1	31,9 *

On peut dire grâce à cette distribution observée des fréquences d'usage de la modalité adjectivale que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans utilisent couramment la modalité adjectivale en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », manifestant une certaine sensibilité à son marquage du caractère nouveau de l'information sur l'agent, mais que c'est vers l'âge de 10 ans qu'ils lui attribuent cette fonction de manière significative (voir également tableaux 19 et 20).

Tableau 19. Parts relatives des fréquences d'usage (en %) de la modalité adjectivale en fonction de trois niveaux de l'âge des enfants entre 4-5 ans et 10 ans et du statut de l'information sur l'agent.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'agent	
		Connue	Nouvelle
4-6 ans	100,0	49,0	51,0
7-8 ans	100,0	45,5	54,5
9-10 ans	100,0	40,9	59,1 **

Tableau 20. Parts relatives des fréquences d'usage (en %) de la modalité adjectivale en fonction de deux niveaux de l'âge des enfants entre 4-5 ans et 10 ans et du statut de l'information sur l'agent.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'agent	
		Connue	Nouvelle
4 à 7 ans	100,0	46,9	53,1
8 à 10 ans	100,0	42,9	57,1 **

4.3.1.4 Conclusion sur l'usage des modalités syntaxiques

En tant que caractéristiques de formes verbales expressives de l'action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », les modalités syntaxiques assertive et adjectivale n'ont pas été utilisées par les enfants kirundophones testés pour marquer les caractères connu et nouveau de l'information sur l'action. Les caractères d'informations qu'elles marquent sont « extra- action », ils sont liés à l'agent : l'usage de la modalité assertive indique que l'agent a le statut d'information connue et l'usage de la modalité adjectivale indique qu'il a le statut d'information nouvelle.

Les enfants âgés à partir de 4-5 ans utilisent couramment les deux modalités syntaxiques avec une tendance des plus jeunes enfants (4-5 ans et 6 ans) à utiliser plus la modalité assertive que la modalité adjectivale tandis que les plus grands enfants (9 ans et 10 ans) ont tendance à utiliser plus la modalité adjectivale que la modalité assertive. Mais seuls les grands enfants (9-10 ans) parviennent à différencier de manière significative les usages des deux modalités, la modalité assertive pour marquer le caractère connu de l'information sur l'agent et la modalité adjectivale pour marquer son caractère d'information nouvelle.

Cette conclusion étant toutefois limitée à la production de phrases simples de type « Agent / action / patient », l'usage de la modalité assertive, plus fréquent chez les enfants les moins âgés que chez les plus âgés, et l'usage de la modalité adjectivale, plus

fréquent chez les enfants les plus âgés que chez les moins âgés, trouvent une explication dans l'expression même de l'agent. Deux formes linguistiques ont particulièrement été utilisées par les enfants pour distinguer les caractères connu et nouveau de l'information sur l'agent à savoir le substantif et le préfixe verbal en tête de phrase. Or, on a vu que la fonction du substantif en tant que marque du caractère nouveau de l'information sur l'agent n'est acquise par les enfants que vers l'âge de 8 ans tandis que la fonction du préfixe verbal en tête de phrase en tant que marque du caractère connu de l'information sur l'agent est déjà acquise à 4-5 ans. Si, d'une part, les enfants les plus âgés ont plus utilisé le substantif que les enfants les moins âgés et significativement pour exprimer que l'agent a le statut d'information nouvelle, et si, d'autre part, les mêmes enfants les plus âgés ont plus fait recours à la modalité adjectivale que les enfants les moins âgés et significativement pour indiquer que l'agent a le statut d'information nouvelle, on comprend alors parallèlement les fréquences significativement plus élevées de l'usage du préfixe verbal en tête de phrase et de la modalité assertive par les enfants jeunes et pour indiquer que l'information sur l'agent est ancienne.

4.3.2 Les suites verbales dans l'expression de l'action

Les études linguistiques avancent que les formes verbales en kirundi comportent deux catégories selon qu'elles sont suivies ou non par un (ou plusieurs) complément (s). Sous cet angle, les formes verbales répondent à une caractéristique appelée « suite » ; la suite verbale est conjointe ou disjointe. Une forme verbale à suite conjointe (ou forme verbale conjointe) est, dans un énoncé, suivie par un ou plusieurs compléments ; une forme verbale à suite disjointe (ou forme verbale disjointe) n'est pas suivie par un complément. Il a été mis en évidence que, grammaticalement, les formes verbales disjointes se distinguent des formes verbales conjointes par la présence, parmi les éléments formateurs, d'un affixe pré-radical particulier à savoir le morphème « **-ra-** » sémantiquement non significatif.

La particularité du morphème « **-ra-** » réside dans le fait que, bien que sémantiquement non significatif (ce qui n'est pas le cas pour les infixes objets), son intégration dans la structure d'une forme verbale entraîne l'omission du complément, se comportant exactement comme les infixes objets.

Dans le cadre précis de l'énonciation de phrases simples de type « Agent / action / patient », la présence de « **-ra-** » dans la forme verbale qui exprime l'action permet la non explicitation du patient. La structure de l'énoncé se trouve en conséquence limitée à une architecture de type « Agent / action », mais l'idée de l'existence du patient sur lequel l'action est exercée reste perceptible, implicitement. Cette disjonction d'une forme verbale, grâce à l'usage du morphème « **-ra-** » a donc un lien avec l'expression du patient. La nature de ce lien restant à déterminer, cette section a cherché à vérifier si dans les énoncés produits par les enfants testés ledit lien ne tient pas à la distinction des informations connue et nouvelle.

Les énoncés particulièrement mis au centre de cette partie de l'analyse des données furent seulement des énoncés complets de types « Agent / action / patient » et « Agent / action » dont la forme verbale expressive de l'action comportait le morphème « **-ra-** » parmi les éléments formateurs. Par rapport à un effectif de 1088 énoncés complets recueillis, la catégorie avec une forme verbale ayant le morphème « **-ra-** » est apparue avec une fréquence de 42,9% ; la proportion restante de 57,1% revient aux énoncés complets avec une forme verbale sans « **-ra-** » parmi les éléments formateurs.

Une fréquence d'usage si élevée de « **-ra-** » fut pour nous un indice de l'importance du phénomène en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ». Pour en comprendre davantage les mécanismes, les objectifs qui ont prévalu à l'expérimentation ont orienté l'approche de « **-ra-** » vers une mise en évidence des parts des fréquences d'usage qui, respectivement, revenaient aux différents types d'informations articulés (informations connues et nouvelles) et aux différents niveaux d'âges des enfants testés.

Toutefois, l'usage du morphème « **-ra-** » a été abordé, non pas sous l'angle de la distinction classique et dichotomique des linguistes entre des formes verbales à suite conjointe et des formes verbales à suite disjointe, mais sous une nouvelle distinction de trois catégories de formes verbales, premièrement les formes verbales n'ayant pas « **-ra-** » parmi les éléments formateurs, deuxièmement les formes verbales ayant « **-ra-** » dans un contexte phrastique qui ne mentionne pas le patient, troisièmement les formes verbales ayant « **-ra-** » dans un contexte phrastique qui mentionne le patient

(soit par un syntagme nominal, soit par une forme pronominale). Les descriptions linguistiques ont en effet uniquement associé l'usage de « **-ra-** » et l'absence d'un complément (ici, l'expression du patient), mais nous avons constaté à partir des énoncés fournis par les enfants testés que cette association n'est pas de rigueur. Dans certains cas, la forme verbale ayant le morphème « **-ra-** » est disjointe et ce, dans la mesure où aucune forme linguistique sémantiquement expressive du patient ne la suit ; dans d'autres cas, la forme verbale expressive de l'action paraît mixte, c'est-à-dire alliant une caractéristique des formes disjointes et une autre des formes conjointes, d'une part elle contient le morphème « **-ra-** », d'autre part elle est suivie par la mention du patient qui constitue un complément.

4.3.2.1 L'usage des différentes suites verbales et la variation du statut de l'information sur l'action et sur son patient

L'intégration du morphème particulier « **-ra-** » dans la structure de la forme verbale expressive de l'action ainsi que son association à la mention implicite du patient donnent lieu à deux hypothèses en ce qui concerne l'implication éventuelle de « **-ra-** » dans le marquage des informations connue ou nouvelle. Premièrement, « **-ra-** » pourrait participer à la distinction des caractères connu et nouveau de l'information sur l'action, deuxièmement il pourrait participer à la distinction des caractères connu et nouveau de l'information sur le patient de l'action. On découvre ci-dessous deux démarches faites pour vérifier ces deux hypothèses.

1° Les suites verbales et la variation du statut de l'information sur l'action

Regroupées en trois catégories de suites verbales (tableau 21), les formes verbales utilisées par les enfants testés pour exprimer l'action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » ont d'abord fait l'objet d'un décompte de leurs fréquences d'usage selon qu'elles correspondaient ou pas aux situations où l'action avait respectivement les statuts d'informations connue et nouvelle.

Tableau 21. Fréquences d'usage et de non-usage (en %) du disjonctif « **-ra-** » en fonction du statut de l'information sur l'action.

Forme verbale	L'action est connue	L'action est nouvelle
Conjointe sans -ra-	41,6 ***	15,5
Disjointe	0,8	14,1 ***
Conjointe avec -ra-	11,2	16,8 ***
Total	53,6	46,4

On observe avec ce tableau que les enfants ont significativement plus exprimé l'action par une forme verbale ne contenant pas l'affixe « **-ra-** » (formes conjointes) dans la situation où l'action avait le statut d'information connue et par une forme verbale ayant l'affixe (formes disjointes et formes conjointes avec « **-ra-** ») dans la situation où l'action avait le statut d'information nouvelle. Ce serait là le signe que l'intégration de « **-ra-** » parmi les éléments formateurs d'une forme verbale est venue marquer le caractère nouveau de l'information sur l'action.

2° Les suites verbales et la variation du statut de l'information sur le patient

Les suites verbales utilisées par les enfants testés pour exprimer l'action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » ont ensuite fait l'objet d'un décompte de leurs fréquences d'usage selon qu'elles correspondaient ou pas aux situations où le patient avait respectivement les statuts d'informations connue et nouvelle (tableau 22).

Tableau 22. Fréquences d’usage et de non-usage (en %) du disjonctif « **-ra-** » en fonction du statut de l’information sur le patient.

Forme verbale	Le patient est connu	Le patient est nouveau
Conjointe sans -ra-	30,1	27,0
Disjointe	3,9	11,0 ***
Conjointe avec -ra-	15,7 *	12,3
Total	49,7	50,3

Les fréquences d’usage des formes verbales n’ayant pas « **-ra-** » parmi les éléments formateurs n’ont dégagé aucun effet lié à la variation du statut de l’information sur le patient. De leurs côtés, les fréquences d’usage des deux catégories de formes verbales ayant « **-ra-** » parmi les éléments formateurs ont mis en évidence deux effets différents quant à l’influence des caractères connu et nouveau de l’information sur le patient : les formes verbales disjointes ont significativement été plus utilisées dans la situation où le patient avait le statut d’information nouvelle, les formes verbales à suite mixte (conjointes et ayant le morphème « **-ra-** ») ont été significativement plus utilisées dans la situation où le patient avait le statut d’information connue. Il en découle qu’en ce qui concerne la distinction des informations connue et nouvelle sur le patient, les enfants ont utilisé le morphème « **-ra-** » dans un sens ambigu, polyvalent et non distinctif des deux statuts de l’information sur le patient.

Du fait de cette polyvalence, la fonction du morphème « **-ra-** » a semblé être quelque chose de bien plus complexe que le simple étiquetage de l’information sur le patient en information connue ou nouvelle, mais quelque chose qui malgré tout paraissait être du ressort de l’organisation des informations connue et nouvelle. Poursuivant la mise en évidence de cette fonction de « **-ra-** », il a fallu d’abord vérifier si sa production émanait ou pas des enfants de tous les niveaux d’âges testés. La démarche y relative est développée par la sous-section qui suit.

4.3.2.2 L'usage des suites verbales et la variation de l'âge des locuteurs

Abordées sous l'angle des différents niveaux des âges des enfants qui ont produit les énoncés (tableau 23), les fréquences d'usage des formes verbales expressives de l'action indiquent que les enfants des six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans ont tous pu produire des formes verbales avec et sans l'affixe pré-radical « **-ra-** ».

Tableau 23. Fréquences d'usage et de non-usage (en %) du morphème verbal « **-ra-** » dans l'expression de l'action par les enfants de différents âges.

Niveau d'âge	Forme verbale		Total
	Sans « -ra- »	Avec « -ra- »	
4-5 ans	56,7	43,3	100,0
6 ans	58,4	41,6	100,0
7 ans	59,3	40,7	100,0
8 ans	59,8	40,2	100,0
9 ans	60,1	39,9	100,0
10 ans	49,8	50,2	100,0

D'après ce tableau, la non-intégration de « **-ra-** » parmi les éléments formateurs de la forme verbale est un phénomène qui, en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » par des enfants âgés entre 4-5 ans et 9 ans, tend à augmenter avec l'âge tandis que l'intégration de « **-ra-** » dans la forme verbale tend à diminuer avec l'âge. Si les fréquences d'usage des deux procédés à 10 ans ne contredisaient pas ce constat, on aurait pu conclure que le morphème « **-ra-** » a été plus utilisé par les plus jeunes enfants que par les plus âgés. Les fréquences d'usage de « **-ra-** » aux différents âges étant toutes assez élevées et assez proches de la moyenne (42,7%), on peut simplement dire qu'entre 4-5 ans et 10 ans les enfants kirundophones utilisent couramment le morphème « **-ra-** » en production de formes verbales. Et ils l'utilisent tous dans des formes verbales disjointes comme dans des formes verbales à suite mixte (voir tableau 24).

Tableau 24. Fréquences d'usage (en %) du morphème verbal « **-ra-** » dans l'expression de l'action par les enfants de différents âges.

Niveau d'âge	Fréquence totale	« -ra- » dans les formes disjointes	« -ra- » dans les formes conjointes
4-5 ans	43,3	16,3	26,9
6 ans	41,6	12,4	29,2
7 ans	40,7	7,4	33,3
8 ans	40,2	13,3	27,0
9 ans	39,9	14,7	25,2
10 ans	50,2	21,6	28,6

Dans les deux contextes phrastiques ici mis en évidence (avec ou sans mention du patient), l'évolution des fréquences d'usage du morphème « **-ra-** » entre 4-5 ans et 10 ans s'est révélée irrégulière. Il en découle que, par rapport aux deux contextes, la production du morphème « **-ra-** » échappe à l'influence de la variation de l'âge des enfants. Nous admettons à ce niveau de l'analyse que tous les enfants âgés à partir de 4-5 ans recourent à l'expression de l'action par des formes verbales avec ou sans le disjonctif « **-ra-** », et avec ou sans complément.

Toujours dans l'esprit de recherche de la fonction pour laquelle les enfants ont été nombreux à intégrer le morphème particulier « **-ra-** » parmi les éléments formateurs de leurs formes verbales, l'analyse a ensuite envisagé d'appréhender les suites verbales sous un angle qui combine la variation des situations d'énonciation (l'action est connue ou nouvelle ; le patient est connu ou nouveau) et la variation de l'âge des locuteurs. Partant du fait que les trois suites verbales se sont toutes révélées dotées d'une fonction dans le marquage des caractères connu et nouveau des informations sur l'action et sur le patient, il importait de savoir si les fonctions présumées étaient mises en jeux par les enfants de tous les niveaux d'âges ou par certains d'entre eux et éventuellement de pouvoir en dégager les régularités. Ce sont là les objectifs des troisième et quatrième sous-sections qui suivent.

4.3.2.3 L'usage des suites verbales et les effets combinés du statut de l'information sur l'action et de l'âge des locuteurs

1° L'expression de l'action par une forme verbale n'ayant pas « -ra- » parmi les éléments formateurs

On a globalement découvert (voir plus haut) que les enfants ont utilisé la suite à formes verbales conjointes et sans « -ra- » pour marquer le caractère connu de l'information sur l'action. Cette fonction réapparaît chez les enfants de tous les six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans (tableau 25) puisque les fréquences d'usage de ce type de formes verbales sont, à tous niveaux d'âges, significativement supérieures dans la situation où l'action avait le statut d'information connue.

Tableau 25. Fréquences d'usage (en %) des formes verbales conjointes sans « -ra- » par les enfants de différents âges selon que l'action a le statut d'information connue ou nouvelle.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'action	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	56,7	41,8 ***	14,9
6 ans	58,4	39,8 **	18,6
7 ans	59,3	43,0 ***	16,3
8 ans	59,8	42,2 ***	17,6
9 ans	60,1	43,5 ***	16,6
10 ans	49,8	39,0 ***	10,8

On conclut à partir de ce tableau que la conjonction d'une forme verbale (sans « -ra- »), soulignant l'ancienneté de l'information sur l'action au sein de phrases simples de type « Agent / action / patient », est une fonction langagière déjà acquise par les enfants kirundophones de 4-5 ans.

2° L'expression de l'action par une forme verbale disjointe

L'expression de l'action par une forme verbale disjointe (avec, parallèlement, son intégration du morphème particulier « **-ra-** » parmi les éléments formateurs du verbe ainsi que son omission de la mention du patient) s'est globalement révélée (voir plus haut) incarner la fonction de marque du caractère nouveau de l'information sur l'action. On découvre, en décomposant les fréquences globales d'usage de ce procédé linguistique en fonction de différents niveaux d'âges des enfants locuteurs testés (tableau 26), que les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans et plus font tous preuve d'une maîtrise de ladite fonction : les enfants de six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans ont en effet significativement plus utilisé des formes verbales disjointes pour exprimer l'action lorsque cette dernière avait le statut d'information nouvelle.

Tableau 26. Fréquences d'usage (en %) des formes verbales disjointes par les enfants de différents âges selon que l'action a le statut d'information connue ou nouvelle.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'action	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	16,3	3,4	12,9 ***
6 ans	12,4	0,9	11,5 ***
7 ans	7,4	0,7	6,7 **
8 ans	13,3	0,0	13,3
9 ans	14,7	0,0	14,7
10 ans	21,6	0,0	21,6

Ces données indiquent que la disjonction d'une forme verbale, soulignant le caractère nouveau de l'information sur l'action au sein de phrases simples de type « Agent / action / patient », est une fonction langagière que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans ont déjà acquise.

3° L'expression de l'action par une forme verbale conjointe et ayant « -ra- » parmi les éléments formateurs

Il est apparu avec les fréquences globales de l'expression de l'action par une forme verbale conjointe et ayant « -ra- » parmi les éléments formateurs que c'est pour marquer le caractère nouveau de l'information sur l'action que les enfants auraient utilisé ce procédé. Mais on découvre par la décomposition des fréquences d'usage globales en fréquences d'usage par différents niveaux d'âges des enfants locuteurs que la mise en jeu de cette fonction émane d'une partie des enfants testés à savoir les enfants les plus âgés à partir de 7 ans (tableau 27). C'est seulement ces derniers qui, en effet, ont significativement plus utilisé les formes verbales conjointes et ayant le morphème « -ra- » dans la situation où l'action avait le statut d'information nouvelle.

Tableau 27. Fréquences d'usage (en %) des formes verbales conjointes avec « -ra- » par les enfants de différents âges selon que l'action a le statut d'information connue ou nouvelle.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur l'action	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	26,9	16,3	10,6
6 ans	29,2	15,0	14,2
7 ans	33,3	9,6	23,7 **
8 ans	27,0	9,4	17,6 *
9 ans	25,2	6,8	18,4 **
10 ans	28,6	10,8	17,8 *

On peut dire en d'autres termes que le marquage du caractère nouveau de l'information sur l'action par une forme verbale ayant « -ra- » parmi les éléments formateurs et en même temps conjointe serait une fonction que les enfants kirundophones acquièrent vers l'âge de 7 ans. Ce procédé linguistique est structurellement caractérisé par la combinaison de la mention explicite du patient et l'usage du morphème disjonctif « -ra- ». Quand on sait que les formes verbales qui exigent la mention explicite du patient ont, significativement, été plus utilisées par tous

les enfants âgés à partir de 4-5 ans pour marquer le caractère connu de l'information sur l'action, on peut comprendre pourquoi les enfants âgés entre 4-5 ans et 6 ans ont plus utilisé (même si pas significativement) les formes verbales à suite mixte dans la situation où l'action avait le statut d'information connue ; dans l'usage des formes verbales à suite mixte, combinant de la conjonction des formes verbales et de l'usage de « **-ra-** », la fonction de la « conjonction » semblerait prévaloir sur la fonction de l'usage de « **-ra-** » chez les enfants âgés entre 4-5 ans et 6 ans. C'est vers 7 ans que la fonction qui est liée à l'usage de « **-ra-** » et qui, ici, paraît être le marquage du caractère nouveau de l'information sur l'action devient dominante.

Jusqu'à ces résultats, le morphème verbal « **-ra-** » paraît être une marque du caractère nouveau de l'information sur l'action. Bien que couramment utilisé par les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », ce morphème se révèle présenter encore des difficultés aux enfants de moins de 6 ans.

4.3.2.4 L'usage des suites verbales et les effets combinés du statut de l'information sur le patient et de l'âge des locuteurs

La quête d'effets éventuellement combinés du statut de l'information sur le patient et de l'âge des enfants locuteurs sur l'usage des suites verbales n'a pas été focalisée sur toutes les trois catégories de suites verbales identifiées dans les énoncés. Elle a porté sur deux catégories de suites verbales dont les fréquences d'usage globales ont significativement indiqué qu'elles participent à la distinction des caractères connu et nouveau de l'information sur le patient à savoir la suite à forme verbale disjointe et la suite à forme verbale mixte (conjointe et ayant le morphème « **-ra-** » parmi les éléments formateurs).

1° L'expression de l'action par une forme verbale disjointe

Il a été dit que l'expression de l'action par une forme verbale disjointe a, par rapport à l'effectif total des énoncés complets recueillis, été plus significativement utilisée par les enfants dans la situation où le patient avait le statut d'information nouvelle. La distribution de ces énoncés en fonction de différents niveaux des âges des

enfants (tableau 28) rend compte du même phénomène à six niveaux d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans. Les enfants respectivement âgés de 4-5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans et 10 ans ont significativement plus exprimé l'action par une forme verbale disjointe dans la situation où le patient avait le statut d'information nouvelle.

Tableau 28. Fréquences d'usage (en %) des formes verbales disjointes par les enfants de différents âges selon que le patient a le statut d'information connue ou nouvelle.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Information sur le patient	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	16,3	3,8	12,5 **
6 ans	12,4	0,9	11,5 ***
7 ans	7,4	1,5	5,9 *
8 ans	13,3	3,9	9,4 *
9 ans	14,7	3,7	11,0 **
10 ans	21,6	7,0	14,6 *

Si l'on admet avec ce tableau que l'usage des formes verbales disjointes et leur caractéristique principale qu'est le morphème « **-ra-** » ont servi à marquer le caractère connu de l'information sur le patient, il s'ensuit qu'il s'agit d'une fonction qui, en production orale, est bien acquise par les enfants kirundophones de 4-5 ans et plus.

2° L'expression de l'action par une forme verbale conjointe et ayant « **-ra-** » parmi les éléments formateurs

La suite à forme verbale conjointe et ayant « **-ra-** » parmi les éléments formateurs a, à partir de ses fréquences d'usage globales, été significativement plus utilisée dans la situation où le patient avait le statut d'information connue. En considérant les fréquences d'usage de ce procédé linguistique non d'un point de vue global, mais sous l'angle de différents niveaux d'âges des enfants locuteurs (tableau 29), ladite fonction de marquage du caractère connu de l'information sur le patient s'est révélée significativement mise en jeu par les enfants âgés entre 9 et 10 ans seulement.

Tableau 29. Fréquences d’usage (en %) des formes verbales conjointes avec « **-ra-** » par les enfants de différents âges selon que le patient a le statut d’information connue ou nouvelle.

Niveau d’âge	Fréquence totale	Information sur le patient	
		Connue	Nouvelle
4-5 ans	26,9	12,5	14,4
6 ans	29,2	15,0	14,2
7 ans	33,3	20,0	13,3
8 ans	27,0	14,1	12,9
9 ans	25,2	16,6 *	8,6
10 ans	28,6	17,8 *	10,8

On peut conclure à partir de ces données et par rapport aux résultats obtenus sur l’usage de la suite à forme verbale disjointe que c’est la mention du patient qui est l’élément ayant marqué le caractère connu de l’information sur le patient.

4.3.2.5 Conclusion : l’émergence de l’affixe pré-radical « **-ra-** »

D’après les résultats obtenus, l’affixe « **-ra-** » dont le siège bien connu dans les énoncés de type « Agent / action / patient » est la forme verbale expressive de l’action servirait au marquage de deux types d’informations situées à deux niveaux phrastiques différents à savoir l’information sur l’action et l’information sur le patient. Au sein de formes verbales disjointes, « **-ra-** » est couramment et significativement plus utilisé par les enfants âgés à partir 4-5 ans pour marquer le caractère nouveau de l’information sur l’action et également pour marquer le caractère nouveau de l’information sur le patient. Quant aux formes verbales conjointes, les enfants les utilisent couramment de deux manières, premièrement sans le « **-ra-** », deuxièmement avec le « **-ra-** ». Sans le morphème « **-ra-** », les formes verbales conjointes sont significativement plus utilisées par les enfants âgés à partir de 4-5 ans pour marquer le caractère connu de l’information sur l’action. Avec le morphème « **-ra-** », les formes verbales conjointes marqueraient deux caractères d’informations différents, le caractère nouveau de l’information sur

l'action et le caractère connu de l'information sur le patient. Contrairement aux autres fonctions qui se sont révélées déjà mises en jeu à 4-5 ans, ces deux dernières reposant sur les formes verbales à suite mixte s'acquièrent tardivement, vers 7 ans pour le marquage du caractère nouveau de l'information sur l'action et vers 9 ans pour le marquage du caractère connu de l'information sur le patient.

Cette variété de fonctions et de périodes d'acquisition dévolues à l'usage des trois catégories de suites verbales, avec au centre du jeu l'usage ou le non-usage du morphème verbal « **-ra-** », ne permet pas de dire que la fonction du morphème « **-ra-** » réside simplement dans la distinction entre ce qui est connu et ce qui est nouveau dans l'expression de l'action et/ou dans l'expression du patient. La particularité des phrases simples de type « Agent / action / patient » en kirundi semble de ce fait poser moins la question de savoir comment exprimer une information nouvelle ou ancienne que celle de savoir comment articuler ces deux types d'informations dans un seul énoncé. Et, les formes verbales disjointes dont la langue offre la possibilité semblent constituer un moyen original permettant d'exprimer cette articulation.

A première vue, on ne comprend pas par exemple les fréquences significativement supérieures des énoncés ayant une forme verbale disjointe (énoncés de type « Agent / action ») pour décrire une situation où le patient de l'action est nouveau et visible (tableaux 9, 11, 22 et 28). Si le morphème « **-ra-** », caractéristique d'une forme verbale disjointe, fonctionnait en kirundi comme une simple forme pronominale (comme c'est le cas pour les infixes), on devrait normalement s'attendre à observer l'usage de cette forme surtout pour décrire une situation dont le patient est connu. Or, c'est bien le contraire qu'on a observé.

Pour comprendre davantage la fonction du morphème « **-ra-** » qui, avons-nous dit, semble opérer autre chose qu'un simple étiquetage de l'action et/ou du patient comme nouveau ou ancien, il est paru utile de distinguer deux situations que l'analyse des données avait confondues jusqu'ici. Ce sont les situations (a) et (c) faisant partie de la typologie suivante : (a) l'agent et l'action sont déjà connus, seul le patient est nouveau (situation ccn) ; (b) seul l'agent est nouveau, l'action et le patient sont déjà connus (situation ncc) ; (c) l'agent, l'action et le patient sont tous nouveaux (situation nnn) ; (d) l'agent et le patient sont déjà connus, seule l'action est nouvelle (situation

cnc). La distinction des deux situations (tableau 30) établit qu'une grande majorité des formes verbales disjointes (95,7% des cas) ont été utilisées dans la situation (c).

Tableau 30. Fréquences d'usage (en %) du morphème verbal « -ra- » dans différentes situations où le patient a le statut d'information nouvelle.

Forme verbale	Le patient est nouveau		
	Fréquence totale	ccn	nnn
Disjointe	25,7	1,1	24,6 ***
Conjointe avec « -ra- »	28,7	13,9	14,8
Total	54,4	15,0	39,4 ***

Il se pourrait donc en réalité qu'au lieu d'opérer un simple marquage de l'action ou du patient comme nouveau ou ancien, la forme verbale disjointe contribue à conférer une dynamique particulière à l'énoncé, notamment en l'organisant de telle façon que l'attention se focalise sur le « prédicat », le « propos ». La question qui a été ensuite posée est celle de savoir si c'est à tous les six niveaux des âges des enfants testés que la mise en jeu de cette fonction s'est faite observer. La réponse à cette question a été apportée par le tableau qui suit.

Tableau 31. Parts relatives de l'usage (en %) des formes verbales disjointes par les enfants de différents âges, selon que le patient est le seul élément neuf de la situation ou que tous les éléments de la situation sont neufs.

Niveau d'âge	Agent + action connus	Agent + action nouveaux
	Patient nouveau	Patient nouveau
4-5 ans	19,4	80,6 **
6 ans	0,0	100,0
7 ans	0,0	100,0
8 ans	0,0	100,0
9 ans	0,0	100,0
10 ans	0,0	100,0

Le tableau indique très clairement que la forme des énoncés des enfants de tous les niveaux d'âges est extrêmement sensible à ce qui distingue les deux situations. Il apparaît ainsi très clairement que la forme verbale disjointe et sa caractéristique principale qu'est le morphème pré-radical « **-ra-** » ont été utilisées pour décrire une situation dont tous les composants (agent, action, patient) avaient le statut d'information nouvelle. Cette fonction des formes verbales disjointes est constante chez les enfants kirundophones âgés à partir de 6 ans, c'est en effet dans une situation de type « nnn » que ces enfants ont utilisé la totalité de leurs formes verbales disjointes. A l'âge de 4-5 ans, la fonction n'est pas encore constante, mais les enfants l'utilisent plus significativement dans la même situation « nnn ».

Il faut noter que les épreuves expérimentales 1 et 2 qui ont généré la production d'énoncés simples de type « Agent / action / patient » ne comportent pas d'items présentant des situations où l'agent serait connu alors que l'action et le patient sont nouveaux (situations « cnn »). Si de tels items avaient fait partie de nos deux épreuves, les énoncés qu'ils auraient généré auraient servi à comparer les fréquences d'usage des formes verbales disjointes dans les situations « nnn » et « cnn », ce qui aurait permis de préciser que c'est bien l'ensemble « propos » ou « prédicat » qui, dans ce cas, est l'objet du marquage du caractère nouveau de l'information. Il n'y aurait pas, à notre avis, une différence significative entre les fréquences d'usage des formes verbales disjointes dans ces deux dernières situations (mais il faudrait que des données puissent le prouver).

4.3.3 Conclusion sur l'expression de l'action

L'analyse des formes linguistiques qui ont été utilisées par les enfants testés pour exprimer l'action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » a été focalisée sur deux caractéristiques verbales que sont les modalités syntaxiques et les suites verbales. L'analyse a abouti à l'identification des modalités syntaxiques assertive et adjectivale et du morphème disjonctif « **-ra-** » comme étant des procédés morphosyntaxiques du kirundi contribuant à la distinction d'informations connue et nouvelle. La particularité mise en évidence de ces caractéristiques verbales réside dans

le fait que toutes deux ne marquent pas les caractères connu ou nouveau de l'information sur l'action malgré le fait que c'est l'action qui se trouve exprimée par une forme verbale et, en plus, la forme verbale porteuse desdites caractéristiques.

Premièrement, les caractères connu et nouveau de l'information sur l'action n'influencent pas le choix de la modalité syntaxique assertive ou adjectivale. Les types d'informations (connue et nouvelle) qui influencent ce choix se situent à un niveau « extra- action » à savoir l'agent. L'usage de la modalité assertive marque son statut d'information connue tandis que l'usage de la modalité adjectivale marque son statut d'information nouvelle. Et il est apparu qu'en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans utilisent couramment les deux modalités syntaxiques, mais que la distinction des deux fonctions apparaît tardivement, aux environs de 8-9 ans.

Deuxièmement, les caractères connu et nouveau de l'information sur l'action n'influencent pas non plus l'intégration du morphème disjonctif « -ra- » parmi les éléments formateurs de la forme verbale expressive de l'action. Le type d'information qui influence ce choix, l'information nouvelle, porte non seulement sur l'action, mais sur une réalité qui, intégrant l'action, est beaucoup plus vaste à savoir le propos ou le prédicat. Il est apparu que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans maîtrisent bien cette fonction qui est liée à la disjonction des formes verbales.

4.4 Conclusion sur l'émergence de l'organisation des informations « connue » et « nouvelle » en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » en kirundi

On observe en fin de comptes que les énoncés de type « Agent / action / patient » ont, en kirundi, une organisation du signalement d'informations connue et nouvelle qui, en partie (grande part ou part réduite, la question reste ouverte), repose non sur les caractères connu et nouveau des différentes informations sur l'agent, l'action et le patient, mais sur une dynamique de type « thème - propos ». Le thème a le statut d'information connue ou nouvelle, le propos également. D'un côté par le jeu des modalités syntaxiques assertive et adjectivale et de l'autre par le jeu des suites verbales impliquant ou pas l'usage de l'affixe pré-radical « -ra- » dit disjonctif, c'est la forme

verbale expressive de l'action qui constitue la pièce maîtresse de cette dynamique entre le thème et le propos. On comprend dès lors le fonctionnement du kirundi en tant que langue qui, contrairement au français ou à l'anglais, ne comporte ni des articles définis ni des articles indéfinis.

Les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans attestent d'une bonne maîtrise de l'usage ou pas du morphème verbal « **-ra-** » respectivement pour marquer les caractères nouveau et connu de l'information sur le « propos ». Mais ils se comportent différemment en ce qui concerne la mise en jeu des fonctions des modalités syntaxiques assertive et adjectivale dans la distinction et le signalement des caractères connu et nouveau de l'information sur le « thème », ces fonctions s'acquièrent vers l'âge de 8-9 ans.

S'agissant de la production de phrases simples énonciatrices de situations où l'on observe un « agent » exercer une action sur un « patient », il faut noter que la dynamique phrastique « thème – propos » du kirundi est cohérent avec la typologie de l'ordre des mots « Agent / action / patient ». Cet ordre de mots connaît, en kirundi, quatre variantes. Il y a premièrement la mention double de l'agent (« Agent / agent-action / patient »), deuxièmement la mention simple de l'agent (« Agent-action / patient »), troisièmement la mention implicite du patient, quand l'action est exprimée par une forme verbale disjointe (« Agent / agent-action » ou « Agent-action »), et quatrièmement la mention explicite du patient par la forme pronominale qu'est l'infixe (« Agent / agent-patient-action » ou « Agent-patient-action »). A l'âge de 4-5 ans, les enfants kirundophones font preuve d'une bonne maîtrise des différentes variantes de l'ordre des mots de type « Agent / action / patient » avec ce qu'elles impliquent respectivement comme opérations cognitives parallèles d'accords en classes et de marquage d'informations connues par l'usage du préfixe verbal en tête de phrase (pour exprimer l'agent) et de l'infixe (pour exprimer le patient).

Les résultats issus de l'analyse des phrases simples de type « Agent / action / patient » produits par des enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans suscitent un questionnement sur les comportements respectifs des enfants âgés de moins de 4 ans et des locuteurs adultes en ce qui concerne l'usage des dispositifs morphosyntaxiques qui se sont révélés dotés de fonctions précises dans la distinction des informations connue et

nouvelle. En considérant le fait que tous les enfants âgés de trois ans et beaucoup de ceux âgés de 4 ans n'ont pas réussi à suivre correctement la consigne pour passer notre expérimentation, nous proposons d'appréhender le phénomène ultérieurement grâce à un autre dispositif expérimental adapté aux très jeunes enfants. Les locuteurs adultes auraient également besoin d'un dispositif expérimental adapté à leur niveau.

Chapitre 5 :

LA PRODUCTION DE PHRASES CLIVEES

Le dispositif expérimental grâce auquel des enfants kirundophones ont été amenés à produire des énoncés comporte trois épreuves (cfr troisième chapitre). C'est la passation de la troisième épreuve expérimentale qui avait l'objectif de faire produire aux enfants des énoncés clivés se rapportant à des situations où l'on observe un « agent » exercer une action sur un « patient » (situations « Agent / action / patient »). Les énoncés recueillis grâce à cette épreuve ont été particulièrement produits en guise d'opposition à une croyance d'un interlocuteur (l'expérimentateur), l'opposition proprement dite portait soit sur l'agent, soit sur le patient. La réussite à un item expérimental correspond à la détection de l'erreur expérimentale (erreur délibérément commise sur l'agent ou sur le patient) suivie d'une production d'un énoncé contrastif.

Ce chapitre développe l'analyse faite des énoncés uniquement contrastifs produits par les enfants testés en tant que réactions réservées aux détections d'erreurs. La production de ce type d'énoncés a été observée dans 94,7% des cas d'énoncés attendus ; la proportion restante (5,3%) correspond à la production d'énoncés non contrastifs (parce qu'il n'y a pas eu la détection de l'erreur) ainsi qu'aux cas d'absences de réponse.

Si l'objectif visé par la troisième épreuve était de faire produire aux enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans des énoncés clivés, la passation de l'épreuve a abouti à un répertoire d'énoncés plus diversifié. Cinq catégories de phrases contrastives font en effet partie de ce répertoire : des phrases clivées, des phrases simples de type « Agent / action / patient », des phrases négatives, des phrases simples à patient agentif (de type « Patient / action / agent ») et autres catégories. Dans ce répertoire, deux types de phrases ont remarquablement été les plus utilisées par les

enfants, ce sont les phrases simples de type « Agent / action / patient » et les phrases clivées (tableau 32).

Tableau 32. Fréquences d'usage (en %) de différentes catégories d'énoncés contrastifs.

Type de phrase	Pourcentage
Clivée N umuhuúngu atwaáye ikápo C'est garçon qui emporte panier	42,6
Simple « Agent / action / patient » Umuhuúngu atwaáye ikápo Garçon emporte panier	53,2
Négative Ntaa kápo atwáaye Elle/Il n'emporte pas panier	3,2
Simple « patient agentif » Ikápo itwáaye umuhuúngu Panier prend garçon	0,8
Autre	0,3
Total	100,0

Dans la logique des objectifs initialement fixés par cette étude, l'identification de ces catégories de phrases contrastives a par la suite posé la question de savoir si leurs différentes caractéristiques ont été inférées par la variation de la situation du contraste (erreur portant sur l'agent ou sur le patient) et si à cet effet les enfants d'âges différents opèrent par les mêmes procédés ou différemment. L'analyse a été volontairement centrée sur les phrases clivées et les phrases contrastives simples de type « Agent / action / patient », premièrement pour la raison de leur usage très fréquent, deuxièmement parce que la production de phrases clivées constituait l'objectif même de l'épreuve 3, enfin pour pouvoir évaluer dans quelle mesure les énoncés simples contrastifs se rapprochent ou pas des énoncés simples non contrastifs recueillis grâce aux épreuves 1 et 2. La rareté des autres phrases contrastives ne se prêtait pas à une analyse approfondie.

Trois sections concourent à la présentation de l'analyse faite de la production des phrases clivées et des phrases simples contrastives produites par les enfants testés. La première section établit une comparaison entre ces deux principales formes de phrases

expressives du contraste en des situations « Agent / action / patient ». La deuxième section analyse de plus près la structure des phrases clivées et la troisième section analyse de plus près la structure des phrases contrastives simples. Une conclusion établit le bilan sur l'émergence des phrases clivées en kirundi langue maternelle.

5.1 L'expression du contraste en situation « Agent / action / patient »

5.1.1 L'expression du contraste et la situation de l'élément contrastif

L'organisation des items expérimentaux dans l'épreuve 3 ayant généré les énoncés contrastifs est telle que le contraste requiert deux variétés, à savoir le contraste portant sur l'agent et celui portant sur le patient en situations de type « Agent / action / patient ». Cette organisation donne lieu à s'interroger sur la répartition des effectifs des phrases clivées et des phrases simples contrastives recueillies par rapport à la situation de l'erreur expérimentale ou par rapport à la situation du contraste. La répartition issue de la revue des énoncés recueillis a été reproduite comme suit (tableau 33).

Tableau 33. Fréquences d'usage (en %) des phrases clivées et des phrases contrastives simples selon la situation de l'erreur ou du contraste.

Type de phrase	Fréquence totale	Situation de l'erreur	
		Agent	Patient
Clivées	42,6	37,0 ***	5,6
Clivées complètes	34,9	30,5 ***	4,3
Clivées elliptiques	7,7	6,4 ***	1,3
Simple	53,2	9,8	43,4 ***
Simple complètes	45,2	7,7	37,5 ***
Simple elliptiques	8,0	2,1	5,9 **

Dans ce tableau, les phrases (clivées et simples) sont dites complètes quand elles énoncent intégralement la situation présentée (**N umuhuúngu atwaáye ikápo**, C'est garçon qui emporte panier ; **Umuhuúngu atwaaye ikápo**, Garçon emporte panier), c'est-à-dire en soulignant l'existence de trois éléments, un agent, une action et un patient qui subit

l'action. Elles sont dites elliptiques quand l'idée « Agent / action / patient » est tronquée (**N umuhuúngu**, C'est garçon ; **Umuhuúngu**, Garçon), soit elle est limitée à la seule mention de l'agent, soit elle est limitée à la seule mention du patient.

Les phrases clivées, complètes et elliptiques, ont, de manière globale, été significativement plus utilisées par les enfants dans la situation où l'erreur à contredire portait sur l'agent. En revanche, lorsque l'erreur à contredire portait sur le patient, ce sont les phrases contrastives simples, complètes et elliptiques, qui ont significativement été plus utilisées pour relater les faits. Il en découle que la situation de l'erreur sur l'agent ou le patient a influencé le choix des enfants entre les deux principales formes de phrases par lesquelles ils ont exprimé le contraste. Les enfants préfèrent utiliser des phrases clivées pour exprimer le contraste sur l'agent. Quant à l'expression du contraste portant sur le patient, ils préfèrent l'exprimer non par des phrases clivées, mais par des phrases simples.

Pour appréhender les mobiles ayant sous-tendu chacune de ces deux préférences, l'analyse a d'abord cherché à savoir si les deux catégories d'énoncés avaient été produites par tous les enfants testés ou si ces derniers avaient manifesté des comportements langagiers différents selon qu'ils sont plus ou moins âgés. Cette première démarche est reprise par la sous-section qui suit.

5.1.2 L'expression du contraste et la variation de l'âge des locuteurs

Les fréquences d'usage des phrases clivées et des phrases contrastives simples telles qu'elles se distribuent sur six niveaux d'âges compris entre 4-5 ans et 10 ans (tableaux 34 et 35) indiquent que les deux catégories de phrases contrastives ont été fournies par tous les enfants des six niveaux d'âges. Dans les deux cas, l'évolution des fréquences totales quand on passe du niveau de 4-5 ans vers le niveau de 10 ans et vice-versa est irrégulière et ne dégage pas d'effet lié à la variation de l'âge.

Tableau 34. Fréquences d'usage (en %) des phrases clivées complètes et elliptiques par les enfants âgés entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Clivées complètes	Clivées elliptiques
4-5 ans	33,3	17,9	15,4
6 ans	44,2	32,6	11,6
7 ans	42,6	40,5	2,1
8 ans	52,3	46,5	5,8
9 ans	47,2	43,4	3,8
10 ans	36,2	30,4	5,8

Tableau 35. Fréquences d'usage (en %) des phrases contrastives simples complètes et elliptiques par les enfants âgés entre 4-5 ans et 10 ans.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Simple complètes	Simple elliptiques
4-5 ans	60,3	42,3	18,0
6 ans	48,8	46,5	2,3
7 ans	53,2	51,1	2,1
8 ans	45,3	38,3	7,0
9 ans	50,9	41,5	9,4
10 ans	59,4	55,1	4,3

D'après ces deux tableaux, la distinction entre les phrases complètes et les phrases elliptiques, qu'elles soient clivées ou contrastives simples, révèle que les phrases elliptiques ont été particulièrement plus produites par les enfants les plus jeunes, ceux âgés entre 4 ans et 6 ans dans le cas des phrases clivées et ceux âgés de 4-5 ans dans le cas des phrases simples contrastives.

5.1.3 Les effets combinés de la situation de l'élément contrastif et de l'âge des locuteurs dans l'expression du contraste

La deuxième démarche faite pour appréhender les mobiles qui, chez les enfants testés, avaient sous-tendu la préférence de l'expression du contraste par l'usage d'une phrase clivée ou par l'usage d'une phrase simple contrastive a consisté à établir les parts des fréquences d'usage des énoncés contrastifs recueillis dans différentes situations de l'erreur expérimentale et au regard de chaque niveau de la répartition des âges des enfants. Du fait de l'identité fonctionnelle observée d'une part entre les phrases clivées complètes et les phrases clivées elliptiques et d'autre part entre les phrases simples complètes et les phrases simples elliptiques, ce volet de l'analyse a, par souci de commodité, été limité aux fréquences d'usage des phrases uniquement complètes. Les effectifs très réduits pour bien se prêter au test du khi-carré des fréquences d'usage des phrases elliptiques (clivées et simples contrastives) dans les deux situations de contraste (voir tableaux complémentaires) ont renforcé ce choix.

Ainsi, on a déduit de la distribution des fréquences d'usage des phrases clivées complètes selon la variation de la situation du contraste et selon la variation de l'âge des locuteurs (tableau 36) que le contraste sur l'agent est, chez les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans, significativement plus exprimé par des phrases clivées.

Tableau 36. Fréquences d'usage (en %) des phrases clivées complètes par des enfants d'âges différents selon que l'erreur porte sur l'agent ou sur le patient.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Situation de l'erreur	
		Agent	Patient
4-5 ans	17,9	17,9	0,0
6 ans	32,6	27,9 ***	4,7
7 ans	40,4	36,1 ***	4,3
8 ans	46,5	41,9 ***	4,7
9 ans	43,4	32,1 **	11,3
10 ans	30,4	27,5 ***	2,9

Et l'on a déduit de la distribution des fréquences d'usage des phrases simples complètes selon que ces dernières ont été produites dans la situation où l'erreur portait respectivement sur l'agent et sur le patient et par des locuteurs de différents niveaux d'âges (tableau 37) que le contraste sur le patient est, chez les mêmes enfants kirundophones, significativement plus exprimé par des phrases simples.

Tableau 37. Fréquences d'usage (en %) des phrases simples complètes par des enfants d'âges différents selon que l'erreur porte sur l'agent ou sur le patient.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Situation de l'erreur	
		Agent	Patient
4-5 ans	42,3	5,1	37,2 ***
6 ans	46,5	9,3	37,2 ***
7 ans	51,1	8,5	42,6 ***
8 ans	38,4	2,3	36,1 ***
9 ans	41,5	11,3	30,2 **
10 ans	55,1	13,1	42,1 ***

On en conclut que les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans utilisent tous couramment deux procédés phrastiques pour l'expression de contrastes sur des situations de type « Agent / action / patient ». Indépendamment de leurs différences d'âges, ils utilisent des phrases clivées généralement pour marquer que le contraste porte sur l'agent et des phrases simples contrastives généralement pour marquer que le contraste porte sur le patient.

5.2 La nature des phrases clivées

5.2.1 La nature du foyer dans les phrases clivées

Le foyer d'une phrase clivée, en kirundi (cfr premier chapitre), a été défini comme étant la partie encadrée par la particule « **ni** » ou sa variante « **ní** » (c'est) et une forme verbale ayant la modalité adjectivale. Selon que cette partie exprime l'agent ou le patient d'une action, la phrase clivée est appelée « clivée à foyer agent » ou « clivée à

foyer patient ». La variation de la situation de l'erreur expérimentale (cfr troisième épreuve du dispositif expérimentale) sur l'agent et sur le patient était un moyen d'amener les enfants à produire les deux types d'énoncés clivés. L'hypothèse de départ était que la situation de l'erreur sur l'agent allait provoquer le clivage sur le même élément et que la situation de l'erreur sur le patient provoquerait le clivage sur ce deuxième élément. Ainsi, les effectifs rendus égaux entre les items ayant l'erreur expérimentale située sur l'agent et les items ayant l'erreur expérimentale située sur le patient offraient aux enfants l'opportunité de produire autant de phrases clivées à foyer agent que de phrases clivées à foyer patient. Mais, les productions phrastiques des enfants n'ont pas confirmé l'hypothèse (tableaux 38 et 39), le nombre de phrases clivées à foyer agent utilisées a largement dépassé celui des clivées à foyer patient.

Tableau 38. Fréquences d'usage (en %) des phrases clivées à foyer agent par les enfants de différents niveaux d'âges selon que l'erreur à contredire porte sur l'agent ou sur le patient.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Situation de l'erreur	
		Agent	Patient
4-5 ans	35,6	35,6	0,0
6 ans	45,0	40,0 ***	5,0
7 ans	42,2	37,8 ***	4,4
8 ans	51,2	47,6 ***	3,6
9 ans	44,2	34,6 ***	9,6
10 ans	37,9	33,4 ***	4,5

Le tableau 38 indique que les phrases clivées à foyer agent ont été utilisées pour exprimer le contraste dans les deux situations où l'erreur à contredire portait respectivement sur l'agent et sur le patient. Mais, c'est la situation de l'erreur sur l'agent qui, à tous les niveaux d'âges, a plus significativement généré l'expression du contraste par une phrase clivée à foyer agent. On comprend par là que les enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans expriment couramment le contraste sur l'agent par des phrases clivées à foyer agent. Mais on observe aussi que là où l'on s'attendait à une production de phrases clivées à foyer patient (parce que l'erreur à contredire portait sur le patient), ce sont des phrases clivées à foyer agent qui, parfois, ont été utilisées

pour exprimer le contraste. Cette dernière observation relève des groupes d'enfants âgés entre 6 ans et 10 ans ; les enfants âgés de 4-5 ans n'ont produit des phrases clivées à foyer agent que pour marquer le contraste sur l'agent seulement. Cela signifierait à première vue que sur cet aspect seuls les enfants âgés de 4-5 ans ont procédé correctement. Le tableau 39 permet de relativiser cette dernière conclusion dans la mesure où les mêmes enfants âgés de 4-5 ans n'ont pu utiliser aucune phrase clivée à foyer patient même dans les situations où le contraste portait sur le patient alors que les enfants d'âges supérieurs en ont produit même si rarement.

Tableau 39. Fréquences d'usage (en %) des phrases clivées à foyer patient par les enfants de différents niveaux d'âges selon que l'erreur à contredire porte sur l'agent ou sur le patient.

Niveau d'âge	Fréquence totale	Situation de l'erreur	
		Agent	Patient
4-5 ans	0,0	0,0	0,0
6 ans	5,0	0,0	5,0
7 ans	2,2	0,0	2,2
8 ans	1,2	0,0	1,2
9 ans	1,9	0,0	1,9
10 ans	1,5	0,0	1,5

On constate avec le même tableau 39 que lorsque l'erreur à contredire porte sur le patient d'une action plutôt que sur son agent, les enfants bannissent carrément le recours à des formes clivées à foyer agent même si l'usage des clivées à foyer patient est rarissime à tous les niveaux d'âges compris entre 4-5 ans et 10 ans. Toutes les phrases clivées à foyer patient sont apparues dans une seule situation à savoir celle où l'erreur à contredire était commise sur le patient. Si l'on considère ce dernier fait et aussi le fait que des formes clivées à foyer agent ont pourtant pu être utilisées dans la situation où le contraste portait sur le patient, avec en plus le fait que les enfants ont majoritairement préféré exprimer le contraste sur le patient par des phrases simples plutôt que par des phrases clivées, il y a lieu de croire que la production des énoncés clivés à foyer patient implique, en kirundi, des mécanismes dont le niveau de difficultés est supérieur à celui de la production des énoncés clivés à foyer agent.

A l'âge de 4-5 ans, les enfants kirundophones utilisent des énoncés clivés, mais seulement des clivés à foyer agent. Vers l'âge de 6 ans, les clivés à foyer patient apparaissent, mais leur usage est très peu fréquent comparé à l'usage des formes clivées à foyer agent. Cette situation subsiste aux âges supérieurs jusqu'à 10 ans si bien qu'il arrive des fois que les enfants utilisent des énoncés clivés à foyer agent là où ils auraient normalement dû produire des clivés à foyer patient. Toutefois, la tendance qu'ont les enfants âgés de 6 ans et plus à compenser l'absence fréquente des formes clivées à foyer patient par l'usage des clivées à foyer agent est également très limitée. Dans ce cas c'est la production de phrases simples qui constitue le procédé le plus utilisé par les enfants pour exprimer le contraste sur le patient.

5.2.2 Les formes linguistiques expressives de l'élément focal dans une phrase clivée

Les formes linguistiques que l'on utilise pour exprimer différents éléments dans une phrase varient, dans une certaine mesure, en fonction de leur statut d'information que le locuteur évalue comme étant connu ou nouveau du point de vue de son interlocuteur. Sous cet angle, le foyer d'une phrase clivée représente une information nouvelle tandis que le reste de l'énoncé a le statut d'information connue. En cherchant à connaître la nature des formes linguistiques que les enfants kirundophones ont utilisées pour le marquage des informations connues et nouvelles au sein des énoncés clivés, il a été mis en évidence que quatre catégories de formes linguistiques ont marqué l'expression de l'élément focal à savoir le substantif, le substantif « étoffé », le pronom personnel et le pronom démonstratif (tableau 40).

Tableau 40. Fréquences d'usage (en %) de différentes formes linguistiques utilisées pour l'expression du foyer dans les phrases clivées.

Forme linguistique	Fréquence en %
Substantif N umuhuúngu atwaáye ikápo C'est garçon qui emmène panier N umuhuúngu ayitwaáye C'est garçon qui l'emmène	52,5
Substantif « étoffé »	0,6
Pronom personnel Umuhuúngu ní wé atwaáye ikápo Garçon c'est lui qui emmène panier Umuhuúngu ní wé ayitwaáye Garçon c'est lui qui l'emmène	43,8
Pronom démonstratif N uwu atwaáye ikápo C'est celui-ci qui emmène panier N uwu ayitwaáye C'est celui-ci qui l'emmène	3,1
Total	100,0

Le substantif est la forme linguistique qui a été la plus utilisée par les enfants dans l'expression de l'élément focal des phrases clivées (52,5%). Il a été secondé par le pronom personnel (43,8%), puis suivent respectivement le pronom démonstratif (3,1%) et le substantif étoffé (0,6%). Les quatre formes linguistiques sont apparues dans deux contextes phrastiques différents ; le premier est une phrase clivée qui commence par « **ni** » et de type « **Ni + agent / action / ...** » ou « **Ni + patient / action** », le second est une phrase clivée commençant non par « **ni** » mais par une nomination simple de l'information nouvelle contrastive, et cette première partie est alors suivie par une deuxième que l'on peut définir comme la clivée proprement dite parce que introduite par « **ní** » ; dans ce dernier cas, le foyer est marqué par un pronom personnel et la structure de l'énoncé complet est en conséquence de type « **Agent / ní + agent / action / ...** » ou « **Patient / ní + patient / action / ...** ».

Dans les deux contextes, le substantif et le pronom personnel sont les deux formes linguistiques utilisées dans une grande majorité des cas par les enfants pour l'expression

de l'élément focal. Ce dernier réfère normalement à une information nouvelle, ce qui, à première vue, ne justifie pas son expression par l'usage du pronom personnel. Le contexte phrastique explique pourtant ce marquage de l'élément focal : le pronom personnel a marqué le foyer uniquement dans des phrases de type « **Agent / ní + agent / action / ...** » et « **Patient / ní + patient / action / ...** » y exprimant une information rendue connue par la première nomination de l'agent ou du patient. Selon les règles de l'accord en classes, la nature du pronom personnel dépend de la classe du substantif nominatif de l'agent ou du patient pré-mentionné ; il y a opération d'un accord entre un préfixe nominal substantival et un préfixe pronominal en plus de l'accord lié à l'expression de l'action qui, pour sa part, fait correspondre le même préfixe nominal substantival et un préfixe verbal. De son côté, l'expression de l'élément focal par le substantif est apparue au sein de phrases clivées de type « **Ni + agent / action / ...** » et « **Ni + patient / action** » qui mettent en jeu une seule opération d'accord en classes à savoir l'accord entre un préfixe nominal substantival et un préfixe verbal.

Cette variation des opérations d'accord qui entrent dans le jeu de la production d'une phrase clivée induit l'hypothèse que les phrases de type « **Agent / ní + agent / action / ...** » et « **Patient / ní + patient / action / ...** » impliquent des mécanismes dont le niveau de difficultés serait supérieur à celui des phrases de type « **Ni + agent / action / ...** » et « **Ni + patient / action** ». En conséquence, les énoncés clivés sans pré-nomination de l'information nouvelle contrastive émergeraient, chez l'enfant, avant les clivés ayant la partie pré-nominative. L'évolution des parts relatives de l'usage des deux types d'énoncés clivés entre 4-5 ans et 10 ans (tableau 41) n'a pas confirmé l'hypothèse ; l'irrégularité qui caractérise les différences entre parts relatives à tous les passages d'un niveau d'âge à un autre exclue la possibilité de l'influence de la variable âge.

Tableau 41. Parts relatives (en %) de l'usage des phrases clivées avec ou sans pré-nomination de l'élément de clivage, selon le niveau d'âge des enfants locuteurs.

Niveau d'âge	Information contrastive	
	Foyer de clivage sans pré-nomination	Foyer de clivage avec pré-nomination
4-5 ans	11,9	4,4
6 ans	8,8	3,1
7 ans	6,9	5,6
8 ans	13,1	15,0
9 ans	10,0	5,6
10 ans	5,6	10,0
Fréquence totale	56,3	43,8

5.2.3 La forme verbale expressive de l'action dans une phrase clivée

De la grande variété des caractéristiques de formes verbales expressives d'actions en kirundi, cette analyse a focalisé son intérêt sur deux aspects seulement à savoir la modalité syntaxique et l'affixe disjonctif « **-ra-** » et ce, pour leur contribution découverte dans le signalement des informations connue et nouvelle. Ainsi, dans différentes situations où les enfants ont pu produire des énoncés contrastifs et particulièrement des énoncés clivés, articulant informations connues et nouvelles, il importait de connaître le sort qu'ils avaient réservé à l'usage des modalités syntaxiques et du morphème « **-ra-** » couramment dit disjonctif.

En matière d'attribution d'une modalité syntaxique à un énoncé, c'est la modalité adjectivale qui est normalement caractéristique d'un énoncé clivé. Cette règle s'est révélée acquise par les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans et plus, dans la mesure où une grande majorité des phrases clivées complètes recueillies ont la modalité adjectivale (tableau 42). La fréquence d'usage de la modalité adjectivale significativement plus élevée dans la situation où le contraste portait sur l'agent s'explique par le fait que c'est l'expression du contraste sur l'agent qui a fourni une grande majorité de phrases clivées,

l'expression du contraste sur le patient ayant été, en grande partie, réalisée à travers la production de phrases simples.

Tableau 42. Parts relatives (en %) de l'usage des modalités syntaxiques dans les phrases clivées complètes produites par tous les enfants testés.

Modalité syntaxique	Contexte phrastique		Total
	Contraste sur l'agent	Contraste sur le patient	
Assertive	0,8	0,0	0,8
Adjectivale	86,3 ***	12,2	98,5
Substantivale	0,8	0,0	0,8
Total	87,9	12,2	100,1

Quant au morphème « **-ra-** », il a été très peu utilisé dans des phrases clivées (6 cas au total, voir Tableaux complémentaires) où il a dû être intégré non dans des formes verbales simples (avec une unité lexicale), mais dans des formes verbales composées dont la forme « **aríko** » (agent- est en train de) était la première composante et particulièrement dans la situation où le contraste portait sur le patient de l'action. Ses très petites fréquences d'usage dans les deux situations du contraste sur l'agent et sur le patient n'ayant pas permis de leur appliquer le test du khi-carré, la question de savoir si l'usage du morphème « **-ra-** » a pu être influencée par la nature du contraste est restée sans réponse.

5.2.4 L'expression du patient dans une phrase clivée à foyer agent

Dans les phrases clivées complètes à foyer agent, le répertoire des formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour l'expression du patient contient deux éléments à savoir le substantif et l'infixe (tableau 43). Le substantif a, globalement, été plus utilisé que l'infixe (deux à trois fois plus), et l'on constate qu'il a significativement été plus utilisé dans la situation où le contraste portait sur l'agent. Dans cette situation, le patient a le statut d'information connue et fait partie d'un prédicat également connu, le rôle du substantif dans l'expression du patient semble ne pas être orienté vers le marquage du caractère de l'information sur le patient.

Tableau 43. Parts relatives (en %) de l'usage du substantif et de l'infixe pour l'expression du patient dans les phrases clivées complètes produites par tous les enfants testés.

Expression du patient	Contexte phrastique		Total
	Contraste sur l'agent	Contraste sur le patient	
Substantif	59,5 ***	12,2	71,7
Infixe	28,2	0,0	28,2
Total	87,7	12,2	99,9

Quant à l'infixe, on observe avec le même tableau 43 que les enfants l'ont utilisé pour l'expression du patient exclusivement dans la situation où le contraste portait sur ce même patient. Cela se comprend aisément quand on sait que l'infixe réfère normalement à une information supposée connue de l'interlocuteur puisque, dans cette situation, l'agent représente un thème nouveau alors que le patient fait partie d'un propos que le locuteur présuppose partagé par lui et son interlocuteur. En utilisant l'infixe dans la seule situation où le contraste portait sur l'agent, les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans et plus ont attesté de l'acquisition de sa fonction en tant que marque du caractère connu de l'information sur le patient.

5.3 La nature des phrases simples contrastives

5.3.1 L'expression de l'agent dans une phrase simple contrastive

Trois formes linguistiques ont été utilisées par les enfants pour l'expression de l'agent en production de phrases simples contrastives de type « Agent / action / patient ». Ce sont le substantif, le substantif « étoffé » et le préfixe verbal « en tête de phrase ». Les parts relatives de l'usage de ces formes linguistiques (tableau 44) indiquent que le préfixe verbal en tête de phrase est la seule forme linguistique qui, par rapport à une situation, a été significativement plus utilisée pour l'expression de l'agent ; cette situation est celle où le contraste portait sur le patient.

Tableau 44. Parts relatives (en %) de l'usage de différentes formes linguistiques expressives de l'agent dans les phrases simples contrastives.

Forme linguistique exprimant l'agent	Situation du contraste		Fréquence totale
	Sur l'agent	Sur le patient	
Substantif	15,5	11,5	27,0
Substantif « étoffé »	1,5	0,0	1,5
Préfixe verbal en tête de phrase	1,5	70,0 ***	71,5
Total	18,5	81,5	100,0

En constatant que les enfants ont surtout exprimé l'agent par le préfixe verbal en tête de phrase dans la situation où le contraste portait sur le patient alors que c'est dans cette même situation où l'agent avait le statut d'information connue, l'on conclue que cette forme linguistique a été correctement associée par les enfants à sa fonction de marque d'information connue.

5.3.2 L'expression de l'action dans une phrase simple contrastive

Sous l'angle des deux caractéristiques de formes verbales qui, dans cette étude, ont particulièrement intéressé notre analyse de l'expression de l'action par les enfants et parce qu'elles se sont révélées participer à la distinction des informations connue et nouvelle, à savoir la modalité syntaxique et l'affixe pré-radical « **-ra-** », les énoncés simples contrastifs recueillis ont été répartis d'une part en trois catégories de modalités syntaxiques (tableau 45), d'autre part en deux catégories définies par l'usage ou pas du morphème « **-ra-** » (tableau 46).

Tableau 45. Parts relatives (en %) de l'usage des modalités syntaxiques dans les phrases simples complètes produites par les enfants testés.

Modalité syntaxique	Contexte phrastique		Total
	Contraste sur l'agent	Contraste sur le patient	
Assertive	14,7	80,6 ***	95,3
Adjectivale	2,4	1,8	4,1
Substantivale	0,0	0,6	0,6
Total	17,1	83,0	100,1

Tableau 46. Parts relatives (en %) de l'usage du morphème verbal « -ra- » dans les phrases simples complètes produites par les enfants testés.

Expression de l'action	Contexte phrastique		Total
	Contraste sur l'agent	Contraste sur le patient	
Avec « -ra- »	0,0	13,5	13,5
Sans « -ra- »	17,1	69,4 ***	86,5
Total	17,1	82,9	100,0

Il découle du tableau 45 que, comme il en a été pour les énoncés simples non contrastifs de type « Agent / action / patient », les énoncés contrastifs de même type ont surtout été plus marqués par deux modalités syntaxiques, la modalité assertive et la modalité adjectivale, avec la différence que les énoncés simples contrastifs sont nettement dominés par l'usage de la modalité assertive, et ce, dans les deux situations où le contraste porte sur l'agent de l'action et sur son patient. L'usage de la modalité assertive a été significativement supérieur dans la situation où le contraste portait sur le patient, ce qui serait davantage le signe que la modalité assertive sert à marquer l'ancienneté de l'information sur l'agent ; la situation où le contraste portait sur le patient avait en effet un agent dont le statut d'information était connue ou ancienne. Les fréquences d'usage des modalités adjectivale et substantivale se passent ici de commentaires, elles n'ont pas présenté des caractéristiques particulièrement intéressantes.

En ce qui concerne l'usage du morphème verbal « **-ra-** », on observe que les phrases simples contrastives n'en font pas du tout état (tableau 46) lorsque le contraste porte sur l'agent. Dans cette situation, l'agent a le statut d'information nouvelle tandis que l'action et le patient ont le statut d'informations connues. L'action et le patient constituent le prédicat ou le propos et l'ensemble a le statut d'information connue, cela suffit pour expliquer le non recours à l'usage du morphème verbal « **-ra-** ». Les résultats relevant de la production de phrases simples non contrastives de type « Agent / action / patient » ont en effet indiqué que « **-ra-** » est caractéristique de la nouveauté de l'information au niveau du prédicat ou de l'ensemble {action, patient}. On observe également que dans la situation où le contraste porte sur le patient, les énoncés simples contrastifs produits par les enfants font état de l'usage de « **-ra-** ». Mais sa fréquence d'usage n'est pas très élevée (13,5% des cas de phrases simples contrastives complètes). Dans cette situation, l'agent et l'action ont le statut d'informations connues, seul le patient est nouveau. L'usage du morphème « **-ra-** » pourrait correspondre au marquage de la nouveauté qui, au niveau du propos (ou de l'ensemble {action, patient}) repose sur le caractère nouveau de l'information sur le patient.

5.3.3 L'expression du patient dans une phrase simple contrastive

Quatre formes linguistiques font partie du répertoire des formes linguistiques que les enfants ont utilisées pour exprimer le patient en production d'énoncés simples contrastifs. Ce sont le substantif, le substantif « étoffé », l'infixe et le pronom démonstratif (tableau 47). L'usage du substantif (97,6% des cas) s'est révélé beaucoup plus fréquent que les usages des autres formes et significativement plus caractéristique de la situation où le contraste portait sur le patient de l'action plutôt que sur l'agent. Il n'y a apparemment pas de raison particulière pour expliquer cette abondance du substantif dans l'expression du patient si ce n'est son aspect « passe partout » en signalement d'informations connue et nouvelle.

Tableau 47. Parts relatives (en %) de l'usage de différentes formes linguistiques expressives du patient dans les phrases simples contrastives complètes.

Forme linguistique exprimant le patient	Situation du contraste		Fréquence totale
	Sur l'agent	Sur le patient	
Substantif	16,5	81,2 ***	97,6
Substantif « étoffé »	0,0	0,6	0,6
Infixe	0,6	0,0	0,6
Pronom démonstratif	0,0	1,2	1,2
Total	17,1	82,9	100,0

5.4 Conclusion sur l'émergence des phrases clivées

L'analyse des données recueillies grâce à l'administration de la troisième épreuve expérimentale atteste que la production spontanée de phrases clivées fait partie des pratiques syntaxiques d'enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans. L'expression de l'information contrastive s'est révélée constituer une fonction liée à ce procédé linguistique. Néanmoins, dans le contexte particulier qui a fait l'objet de notre expérimentation, c'est-à-dire un contexte défini par l'existence d'un « agent » exerçant une action sur un « patient » quelconque, l'usage des phrases clivées par les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans dépend largement de la nature sémantico-grammaticale de l'élément qui véhicule l'information contrastive. S'agissant de la situation de l'information contrastive au niveau de l'agent ou au niveau du patient, tous les enfants âgés entre 4-5 ans et 10 ans expriment couramment le contraste sur l'agent par l'usage de la phrase clivée tandis qu'ils recourent rarement à ce procédé linguistique quand c'est le patient de l'action qui véhicule l'information contrastive. Dans ce dernier cas, les enfants âgés de 4-5 ans n'utilisent pas du tout la phrase clivée, et les enfants âgés à partir de 6 ans le font rarement.

Il en découle qu'entre 4-5 ans et 10 ans, les enfants kirundophones sont plutôt très habiles à produire des phrases clivées contrastives de l'information sur l'agent et peu habiles à produire des phrases clivées contrastives de l'information sur le patient. Comme le kirundi admet autant la topicalisation de l'agent que la topicalisation du

patient, on peut conclure à partir de ces résultats que, dans cette langue, la topicalisation du patient implique un niveau de difficultés supérieur à celui de la topicalisation de l'agent. A l'âge de 4-5 ans, les formes clivées d'enfants ne topicalisent que l'agent. A 6 ans, la topicalisation du patient fait son émergence, mais elle reste un phénomène rare dans les productions clivées d'enfants âgés jusqu'à 10 ans. Les enfants préfèrent utiliser la phrase simple pour exprimer le contraste sur le patient.

Dans tous les cas où les enfants âgés entre 6 ans et 10 ans ont pu produire des phrases clivées pour l'expression du contraste sur le patient, celles-ci sont toutes des clivées à foyer « patient ». Cette identité entre la situation du contraste et l'élément focal de la phrase clivée n'est pas de rigueur lorsque l'information contrastive est donnée par une forme clivée à foyer « agent » ; une grande majorité des phrases clivées à foyer « agent » (90,3%) reflète cette identité, mais il y a aussi des phrases clivées à foyer « agent » (9,7%) qui ont été utilisées par des enfants de tous les cinq niveaux d'âges compris entre 6 ans et 10 ans pour exprimer le contraste sur le patient. La relation « phrase clivée à foyer agent/information contrastive sur l'agent » étant stable au moment où la relation « phrase clivée à foyer patient/information contrastive sur le patient » ne l'est pas encore, certains enfants âgés entre 6 ans et 10 ans ont tendance à généraliser l'usage de la clivée à foyer « agent » aux deux contextes de l'expression du contraste sur l'agent et sur le patient.

Ces résultats sur l'émergence des phrases clivées chez les enfants kirundophones suscitent l'intérêt d'en savoir plus sur l'usage des formes clivées, notamment par les enfants âgés de moins de 4 ans, les enfants âgés de plus de 10 ans et les locuteurs adultes. Si à 4-5 ans, les enfants ont la maîtrise de la phrase clivée à foyer agent (la forme et la fonction), nous nous interrogeons sur la nature des phrases clivées avant cet âge. Nous nous interrogeons également sur l'éventualité du fait que les locuteurs kirundophones finissent par utiliser significativement la phrase clivée à foyer « patient » pour exprimer le contraste sur le patient ; si c'est le cas, la question qui suivrait est de savoir l'âge auquel cette relation entre un procédé linguistique et une fonction est stabilisée. Ces questions (avec bien d'autres comme celles que suscitent les phrases simples contrastives à patient agentif et les phrases négatives) restent ici ouvertes, la délimitation faite à la présente étude n'a pas permis d'y répondre.

Chapitre 6 :

CONCLUSION GENERALE ET PERSPECTIVES

Pour conclure cette première étude que nous avons menée sur l'acquisition du kirundi langue maternelle, et plus précisément sur l'émergence des dispositifs morphosyntaxiques servant au signalement d'informations « connue » et « nouvelle », il convient de rappeler que l'étude poursuivait un double objectif. Le premier objectif était d'explorer les formes linguistiques qui, chez les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans et en production orale, sont éventuellement utilisées pour exprimer distinctement les informations « connue » et « nouvelle » au sein de deux catégories de phrases, la phrase simple de type « Agent / action / patient » et la phrase clivée. Le second objectif était de comparer les résultats obtenus sur le kirundi (langue « bantu ») aux résultats de recherches menées sur des langues indo-européennes comme le français et l'anglais.

C'est ce caractère bi-dimensionnel de notre objectif de recherche qui est à la base de l'organisation de la présente conclusion en deux volets. Le premier volet concernera les liens découverts en kirundi, et plus précisément chez les enfants kirundophones âgés de 4-5 ans à 10 ans, entre des dispositifs morphosyntaxiques et les deux fonctions de signalement de l'information « connue » et signalement de l'information « nouvelle ». Ce premier volet de notre synthèse souligne, par rapport à différents niveaux d'âges, le caractère stable ou acquis versus non stable ou non acquis de chaque lien découvert entre une forme et une fonction. Le deuxième volet de cette conclusion consistera en une comparaison, par ailleurs non exhaustive, du kirundi avec le français et l'anglais quant à l'émergence de certains dispositifs morphosyntaxiques marquant les statuts d'informations connue et nouvelle. Pour ces deux volets, notre conclusion propose au fil de son développement des perspectives pour d'autres recherches.

6.1 Synthèse sur les dispositifs morphosyntaxiques marquant les informations connue et nouvelle chez les enfants kirundophones

6.1.1 La production de phrases simples

En production de phrases simples, les enfants kirundophones testés ont eu la tâche d'énoncer une phrase de type « Agent / action / patient » descriptive d'une situation où existe un élément « agent » en train d'exercer une « action » sur un autre élément « patient ». C'est dans l'intention de vérifier si les enfants kirundophones marquent distinctement les informations connue et nouvelle que la manipulation de chacun des trois éléments des situations à décrire —l'agent, l'action, le patient— a été opérée de manière à ce qu'ils aient tous la possibilité de véhiculer une information connue et une information nouvelle. La nouveauté dans cette manipulation, par rapport à celle opérée par Hupet et Kreit (1983) dans une étude similaire menée sur le français, réside dans notre contrôle de la variation du statut de l'information sur l'élément « action » au même titre que les éléments « agent » et « patient ».

6.1.1.1 L'expression de l'agent et du patient

Partant du fait qu'il a été prouvé que les locuteurs anglophones et francophones font une distinction des caractères connu et nouveau des informations sur l'agent et sur le patient par l'usage d'articles définis et indéfinis et de pronoms (les articles définis et les pronoms marquent l'information connue tandis que les articles indéfinis marquent l'information nouvelle), et sachant que le système du kirundi n'a ni articles ni formes équivalentes aux articles, l'une des questions que notre analyse du kirundi a soulevée est celle de savoir comment on marque, dans cette langue, ce fait que les informations sur l'agent et sur le patient sont connues ou nouvelles. Il se trouve que les substantifs qui, sémantiquement, désignent des agents et des patients d'actions sont couramment utilisés seuls ; des articles ne les précèdent pas comme en anglais et en français pour spécifier qu'ils véhiculent une information nouvelle ou une information connue ; les substantifs ont, à cet égard, un caractère que l'on peut qualifier d'ambigu ou neutre. Ainsi, en

soumettant des situations de type « Agent agissant sur Patient » à des enfants kirundophones et en variant les statuts d'informations (connu ou nouveau) de l'agent et du patient, nous voulions tester si les descriptions que ces enfants allaient en faire distinguent ou pas les deux types d'informations. Si la distinction est faite, il est alors intéressant de connaître les différentes formes linguistiques qu'ils utilisent à cet effet, et ce, à divers âges.

L'analyse des données relatives à la production de phrases simples de type « Agent / action / patient » a pu dégager deux répertoires de formes linguistiques utilisées par les enfants testés pour exprimer l'agent et le patient. Le répertoire des formes linguistiques expressives de l'agent compte quatre éléments : le substantif, le substantif « étoffé », le préfixe verbal en tête de phrase et le pronom démonstratif. Le répertoire des formes linguistiques expressives du patient compte cinq éléments : le substantif, le substantif « étoffé », la forme verbale disjointe (également expressive de l'action), l'infixe et le pronom démonstratif. Les fréquences d'usage du substantif sont apparues très élevées dans les deux répertoires (62,3% pour l'expression de l'agent et 73,7% pour l'expression du patient), et leurs parts de distribution sur les différents âges testés restant largement supérieures aux fréquences d'usage des autres formes linguistiques, cela semble indiquer à première vue que la plupart des enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans ne distinguent pas les caractères connu et nouveau des informations sur l'agent et sur le patient en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ».

Cette première conclusion n'était qu'un fait apparent ; la suite de l'analyse, centrée sur les formes linguistiques utilisées pour exprimer l'action à savoir les formes verbales, a prouvé que les enfants kirundophones sont sensibles à la distinction des caractères connu et nouveau des informations sur l'agent et le patient et qu'ils les marquent verbalement. Avant de nous engager dans un récapitulatif sur les dits résultats issus de l'analyse des formes verbales, il convient de souligner d'abord que tout le jeu de la distinction des informations connues et nouvelles sur l'agent et sur le patient ne se mène pas exclusivement par des opérations se situant au niveau de l'expression de l'action. D'autres opérations sont mises en jeu aux deux niveaux de l'expression de l'agent et de l'expression du patient.

Au niveau de l'expression de l'agent, deux formes linguistiques seulement (parmi les quatre utilisées par les enfants testés) se sont révélées avoir été significativement utilisées pour marquer un statut précis d'information ; il s'agit du substantif et du préfixe verbal en tête de phrase. Malgré son ambiguïté (ou sa neutralité) apparente, le substantif expressif de l'agent a été significativement utilisé pour marquer que l'agent a le statut d'information nouvelle. C'est la **première relation** découverte entre une forme et une fonction, c'est-à-dire la relation « substantif/information nouvelle sur l'agent ». D'après les données recueillies, elle apparaît chez les enfants kirundophones vers l'âge de 8 ans. Pourtant à notre avis, le substantif est une forme linguistique que les enfants kirundophones savent produire dès les premiers mois de la période linguistique ; une étude approfondie sur l'acquisition du lexique en kirundi pourrait le confirmer. C'est précisément la relation fonctionnelle « substantif/information nouvelle sur l'agent » qui est acquise tardivement.

Quant au préfixe verbal en tête de phrase, son usage a été significativement plus fréquent dans la situation où l'agent avait le statut d'information connue. Il s'agit de la **deuxième relation** découverte entre une forme et une fonction, la relation « préfixe verbal en tête de phrase/information connue sur l'agent ». Elle s'est révélée acquise par tous les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans. On peut donc supposer que son émergence se situe soit à l'âge de 4-5 ans, soit à un âge antérieur ; il faudrait qu'une autre étude puisse être menée pour répondre à la question.

Au niveau de l'expression du patient, c'est encore deux formes linguistiques (dans un répertoire de cinq) qui se sont révélées avoir été significativement utilisées pour marquer un statut précis d'information : la forme verbale disjointe (explicitement expressive de l'action et implicitement expressive du patient) et l'infixe. L'usage de la forme verbale disjointe, significativement plus fréquent lorsque le patient a le statut d'information nouvelle que lorsqu'il a le statut d'information connue, indique à première vue que cette forme linguistique marque le caractère nouveau de l'information sur le patient. En réalité, ce caractère nouveau est relatif à une unité d'information plus grande que l'élément « patient », mais qui intègre le patient ; cette synthèse nous la fait découvrir plus loin. Par là, notre analyse découvrirait une **troisième relation** entre une forme linguistique et une fonction ; la forme linguistique serait la forme verbale

disjointe tandis que la fonction semble être le marquage du caractère nouveau d'une unité d'information intégrant le patient. Cette troisième relation de type « forme/fonction » s'est révélée acquise par tous les enfants kirundophones âgés entre 4-5 ans et 10 ans ; d'où la question sur l'âge auquel les formes verbales disjointes émergent, à 4-5 ans ou à un autre âge antérieur.

Quant l'infixe, sa fréquence d'usage significativement supérieure lorsque le patient a le statut d'information connue que lorsqu'il a le statut d'information nouvelle nous a fait découvrir la **quatrième relation** de type « forme/fonction » en matière de signalement d'informations connue et nouvelle. C'est la relation « infixe/information connue sur le patient ». Mais les effectifs très réduits des cas d'infices qui ont été utilisés par les enfants au niveau de chacun des six groupes d'âges définis entre 4-5 ans et 10 ans ne nous ont pas permis de leur appliquer le test statistique du khi-carré pour voir si cette tendance générale transparaît ou pas à différents âges. Toutefois, les mêmes fréquences d'usage de l'infixe étant apparues plus élevées dans la situation où le patient a le statut d'information connue et ce, aux six niveaux d'âges, elles pourraient être le signe qu'à partir de 4-5 ans, les enfants kirundophones maîtrisent ledit lien entre l'infixe et le caractère connu de l'information sur le patient. Un recueil de données particulièrement centré sur la production d'infices pourrait être envisagé pour confirmer cette hypothèse. Dans cette optique, il s'avère également intéressant de connaître le traitement que les enfants âgés de moins de 4-5 ans réservent à l'infixe et à l'expression du caractère connu de l'information sur le patient.

6.1.1.2 L'expression de l'action

L'expression de l'action a été appréhendée sous l'angle de deux caractéristiques formelles des unités verbales : la « modalité syntaxique » et la « suite verbale ». Le choix de ces deux caractéristiques parmi tant d'autres a été argumenté au quatrième chapitre, nous n'y revenons pas ici. Mais, deux phénomènes méritent d'être repris. Premièrement, notre analyse des éléments formels du kirundi a mis en évidence un lien intime entre l'expression de l'agent et l'expression de l'action. Ce lien repose sur la présence du préfixe verbal (expressif de l'agent) dans presque toutes les catégories de formes verbales (seules les formes à l'impératif et à l'infinitif sont mises à part) et sur le

rôle tonal du même préfixe verbal dans la distinction de modalités syntaxiques. Deuxièmement, l'analyse de l'expression du patient a mis en évidence un lien intime entre l'expression du patient et l'expression de l'action. Ce lien repose sur l'expression implicite du patient qui transparait à travers l'expression, explicite, de l'action par l'usage d'une forme verbale à « suite disjointe ». Sur base de l'existence de ces deux phénomènes, nous avons décidé, en plus de notre analyse de l'usage des « modalités syntaxiques » et des « suites verbales » (analyse qui prend automatiquement compte de la variation du caractère de l'information sur l'action) de prendre également en compte la variation du caractère de l'information sur l'agent (pour les modalités syntaxiques) et sur le patient (pour la suite verbale).

a) Les modalités syntaxiques

Le répertoire des modalités syntaxiques que les enfants testés ont utilisées en production de phrases simples de type « Agent/ action / patient » compte trois éléments : la modalité assertive, la modalité adjectivale et la modalité adverbiale. L'usage des trois modalités s'est révélé indépendant des caractères « connu » et « nouveau » de l'information sur l'action. Il est par contre apparu soumis à l'influence de la variation du caractère de l'information sur l'agent. Les enfants, et plus précisément les enfants âgés de plus ou moins 8 ans, utilisent plus fréquemment la modalité assertive lorsque l'agent a le statut d'information connue. C'est **la cinquième relation** de type « forme/fonction » découverte, en kirundi, par notre analyse ; on peut dire exactement la relation « modalité assertive/information connue sur l'agent ». Cette cinquième relation a une particularité par rapport aux quatre précédentes ; elle fait correspondre une fonction sous-jacente non avec une forme segmentale, mais avec un contour tonal dont l'unité segmentale porteuse est la forme verbale expressive de l'action.

Quant à la modalité adjectivale, les enfants, et plus précisément ceux de plus ou moins 8 ans, l'utilisent plus fréquemment lorsque l'agent a le statut d'information nouvelle. C'est **la sixième relation** de type « forme/fonction » découverte par notre analyse, une relation « modalité adjectivale/information nouvelle sur l'agent » qui, comme la cinquième relation fait correspondre une fonction sous-jacente avec un

contour tonal dont l'unité segmentale porteuse est la forme verbale expressive de l'action.

Il est frappant d'observer l'émergence des relations fonctionnelles « modalité assertive/information connue sur l'agent » et « modalité adjectivale/information nouvelle sur l'agent » aux alentours de 8 ans quand on a trouvé que c'est également à l'âge de 8 ans que les enfants kirundophones acquièrent la relation entre l'usage du substantif et le marquage du caractère nouveau de l'information sur l'agent ; on note par ailleurs que l'usage du substantif pour exprimer le patient est indépendant du statut d'information (connu ou nouveau) sur le patient. Le substantif (nu ou non étoffé) en tant que forme linguistique ambiguë (ou neutre) du point de vue de la référence à une information connue ou nouvelle ayant été la forme la plus utilisée pour exprimer l'agent, on peut déduire de cette coïncidence des âges auxquels les trois relations fonctionnelles émergent (plus ou moins 8 ans) que c'est par le biais de la maîtrise des fonctions qui distinguent les modalités assertive et adjectivale que l'usage du substantif dans l'expression de l'agent se spécialise. Les enfants utiliseraient dès lors le substantif dans l'expression de l'agent pour marquer que cet agent véhicule une information nouvelle, et le préfixe verbal dont ils maîtrisent la fonction depuis au moins l'âge de 4-5 ans pour marquer que l'agent a le statut d'information connue.

b) Les suites verbales

Un répertoire de trois catégories de suites verbales a pu être dégagé des formes verbales que les enfants ont utilisées pour exprimer l'action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » : la suite verbale conjointe, la suite verbale disjointe et la suite verbale dite mixte. Les formes verbales à suite conjointe sont caractérisées par le fait d'être suivies par un complément (ici, le patient) et par l'absence de l'affixe pré-radical « **-ra-** » parmi leurs éléments formateurs. Les formes verbales à suite disjointe sont caractérisées par l'absence de tout complément (le patient n'est pas mentionné) et par la présence de l'affixe pré-radical « **-ra-** » parmi leurs éléments formateurs. Les formes verbales à suite « mixte » combinent à la fois une caractéristique des formes verbales conjointes à savoir le fait d'être suivies par un complément (le

patient est mentionné) et une caractéristique des formes verbales disjointes à savoir la présence de l’affixe pré-radical « **-ra-** » parmi leurs éléments formateurs.

Comme l’affixe pré-radical « **-ra-** » (couramment dit « disjonctif » en linguistique du kirundi) est l’élément formateur distinctif des formes verbales expressives de l’action selon qu’elles sont à suite conjointe ou à suite disjointe, nous avons par conséquent cherché à savoir si sa présence ou son absence parmi les éléments formateurs d’une forme verbale n’était pas liée à la nature de l’information (connue ou nouvelle) sur l’action. Mais aussi, du fait qu’en production de phrases simples de type « Agent / action / patient », la disjonction de la forme verbale expressive de l’action accepte la non-mention du patient malgré que « **-ra-** », sémantiquement non significatif, ne soit pas une forme pronominale expressive du patient, nous nous sommes demandée s’il n’y avait pas un lien entre la présence ou l’absence de l’affixe « **-ra-** » dans la forme verbale expressive de l’action et la nature de l’information (connue ou nouvelle) sur le patient. En conséquence, nous avons comparé les fréquences d’usage des trois catégories de suites verbales, premièrement par rapport à la variation du statut de l’information sur l’action, deuxièmement par rapport à la variation du statut de l’information sur le patient.

1° Les suites verbales et le statut de l’information sur l’action

Il est apparu que les enfants utilisent plus significativement les formes verbales conjointes pour exprimer l’action quand cette dernière véhicule une information connue. Et ils utilisent plus significativement les formes verbales disjointes et les formes verbales à suite « mixte » quand l’action véhicule une information nouvelle. Comme l’affixe pré-radical « **-ra-** » est, d’une part, absent dans les formes verbales conjointes, et, d’autre part, présent dans les formes verbales disjointes et les formes verbales à suite « mixte », nous avons conclu, dans un premier temps, que le morphème « **-ra-** » est une forme linguistique qui, en kirundi, marque le caractère nouveau de l’information sur l’action.

Tous les enfants âgés de 4-5 ans à 10 ans ont utilisé plus significativement les formes verbales conjointes (sans l’affixe pré-radical « **-ra-** ») pour marquer que l’action véhicule une information connue. Entre 4-5 ans et 7 ans, les enfants ont utilisé

plus significativement les formes verbales disjointes (avec l’affixe pré-radical « **-ra-** ») pour marquer que l’action véhicule une information nouvelle, et ce procédé est constant à partir de 8 ans. Quant à l’usage des formes verbales « à suite mixte » (elles ont également l’affixe « **-ra-** »), seuls les enfants âgés à partir de 7 ans les ont utilisées plus significativement pour marquer que l’action véhicule une information nouvelle ; les plus jeunes enfants (4-5 ans et 6 ans) les utilisent indistinctement dans les deux situations où l’action a le statut d’informations connue et nouvelle. Donc si la fonction de « **-ra-** » de marquer que l’information sur l’action est nouvelle paraît acquise à l’âge de 4-5 ans déjà dans l’usage des formes verbales disjointes, elle semble n’émerger que vers l’âge de 7 ans dans l’usage des formes verbales « à suite mixte ».

2° Les suites verbales et le statut de l’information sur le patient

Il est apparu que l’usage des formes verbales conjointes (sans l’affixe pré-radical « **-ra-** ») pour exprimer l’action en production de phrases simples de type « Agent / action / patient » est indépendant de la variation des statuts « connu » et « nouveau » de l’information sur le patient. Seules les deux autres suites verbales (formes verbales à suite disjointe et formes verbales à suite « mixte ») se sont révélées dépendantes de la nature de l’information sur le patient ; l’usage des formes verbales disjointes est significativement plus fréquent lorsque le patient véhicule une information nouvelle, et l’usage des formes verbales à suite « mixte » est significativement plus fréquent lorsque le patient véhicule une information connue. Si l’on considère ces deux dernières fonctions sous l’angle de l’âge auquel elles émergent, la première est acquise par les enfants de tous les niveaux d’âges testés (4-5 ans à 10 ans) tandis que la deuxième l’est à partir de 9 ans.

3° Les suites verbales et les statuts d’informations sur l’action et sur le patient

Nos observations relatives à l’usage des trois catégories de suites verbales ne conduisent pas à dégager une fonction qui correspondrait au traitement de la forme linguistique qu’est l’affixe pré-radical « **-ra-** » en tant qu’élément formateur le plus caractéristique de la différenciation des suites verbales. Les différentes conclusions qui ont été dégagées par l’analyse de l’usage des suites verbales laissent davantage croire

que la fonction de « **-ra-** » réside dans le marquage d'un caractère nouveau sur l'action et sur le patient, et donc sur l'ensemble « action / patient ».

Cette hypothèse a été jointe à celle de la découverte d'une troisième relation de type « forme/fonction » (voir plus haut) et qui établissait un lien entre les formes verbales disjointes et le marquage du statut nouveau de l'information sur une unité linguistique plus étendue que l'élément patient mais qui englobe ce dernier, d'où la conclusion que la forme linguistique qui sert à marquer ledit caractère nouveau est l'élément le plus particulier de la forme verbale disjointe, à savoir l'élément formateur « **-ra-** ». La comparaison des fréquences d'usage de « **-ra-** » dans les formes verbales disjointes et dans les formes verbales à suite « mixte », et ce, par rapport à deux situations que l'analyse avait d'abord confondues, à savoir « le patient est nouveau au même titre que l'agent et l'action » et « le patient est nouveau alors que l'agent et l'action sont connus », a révélé que seules les formes verbales disjointes ont été plus significativement utilisées pour faire référence à la situation où l'agent, l'action et le patient sont tous nouveaux. Cela nous a permis de compléter notre définition de la **troisième relation** de type « forme/fonction » : elle est une relation entre « **-ra-** » et la nouveauté de l'information sur l'unité « action/patient » ou sur le prédicat. L'absence de « **-ra-** » dans la forme verbale indique que le prédicat a le statut d'information connue.

A 4-5 ans, l'usage d'énoncés à formes verbales disjointes est plus fréquent pour faire référence à une situation où les éléments agent, action et patient ont le statut d'information nouvelle ; à partir de 6 ans, la totalité des formes disjointes apparaît dans cette situation. La relation entre l'affixe pré-radical « **-ra-** » et la fonction de marque de l'information nouvelle sur le prédicat fait donc partie des acquis langagiers des enfants kirundophones âgés à partir de 4-5 ans. Il serait intéressant qu'une autre étude puisse déterminer si c'est à 4-5 ans ou avant que la fonction émerge.

6.1.2 La production de phrases clivées

En production de phrases clivées, les enfants kirundophones testés ont eu la tâche d'énoncer une phrase contrastive d'une croyance de l'interlocuteur dans une situation où un « agent » exerce une action sur un « patient ». Le contraste portait soit sur l'agent,

soit sur le patient. On a pu conclure de l'analyse faite sur les données y relatives qu'à l'âge de 4-5 ans les phrases clivées ont fait émergence, que les phrases clivées à foyer « agent » émergent avant les clivées à foyer « patient », et que l'usage des premières est à tous les âges largement plus fréquent que l'usage des clivées à foyer « patient ».

Au regard de l'organisation de l'information telle que nous l'avons découverte en kirundi, une organisation qui apparemment articule plus les unités sémantico-pragmatiques que sont le « thème » et le « propos » plutôt que les unités « agent », « action » et « patient », on peut comprendre pourquoi les enfants kirundophones ont une certaine difficulté à produire spontanément des phrases clivées à foyer « patient ». L'organisation qui articule le thème et le propos est partiellement acquise par les enfants âgés de 4-5 ans, et totalement acquise dès l'âge de 6 ans. Il n'est donc pas impossible que l'extraction du patient de l'ensemble « propos » et ce, pour que ce patient puisse être topicalisé, n'implique pas des opérations dont la nature est telle que l'enfant trouve plus facile et/ou logique de leur substituer des opérations liées au traitement de la phrase simple, puisque cette dernière garde l'intégrité du propos. Cela expliquerait l'usage plus fréquent des phrases simples contrastives dans une situation où l'on s'attend normalement à la production de phrases clivées à foyer « patient ».

Cette problématique et bien d'autres qu'elle soulève comme la production (et la compréhension) des phrases passives, des phrases à patient agentif, etc. devraient faire l'objet d'études plus approfondies. Si au bout de cette recherche, nous sommes ravie d'avoir mis en évidence quelques liens entre des dispositifs morphosyntaxiques et des fonctions sémantico-pragmatiques en passant par la production enfantine de phrases simples de type « Agent / action / patient » et de phrases clivées, nous restons consciente du caractère gigantesque de tout ce qui, scientifiquement, pourrait et pourra être dit sur l'acquisition et le fonctionnement d'une langue et d'une famille linguistique actuellement très peu étudiées. Et c'est justement au bout de notre recherche que nous aimerions faire un rapprochement entre nos résultats et ceux qui ont été établis par d'autres études sur le même thème.

6.2 Approche comparative

Les travaux expérimentaux qui ont inspiré notre choix du thème particulier de l'acquisition des dispositifs morphosyntaxiques servant au signalement d'informations « connue » et « nouvelle » ont été menés sur des langues indo-européennes dont l'anglais et le français. Leurs résultats ont mis en évidence divers procédés linguistiques dont la fonction est d'organiser l'information par une distinction des informations « connue » et « nouvelle ». Ces procédés sont, entre autres, l'ordre des mots, la pronominalisation, l'ellipse, le caractère défini ou indéfini des articles, l'accentuation, le clivage, etc. Il s'avère intéressant, au bout de notre recherche, de commenter quelques aspects des traitements linguistiques que des locuteurs de langues très différentes comme une langue indo-européenne et une langue « bantu », et plus précisément des locuteurs jeunes, réservent à certaines fonctions sémantico-pragmatiques.

Le premier aspect à nous apparaître très intéressant quand on compare le système du kirundi au français et à l'anglais, c'est l'absence d'articles en kirundi et le jeu très important des articles définis et indéfinis, en français et en anglais, pour distinguer l'information « connue » de l'information « nouvelle ». En français comme en anglais, le fait de faire précéder un substantif d'un article indéfini indique que le substantif véhicule une information nouvelle, le fait de le faire précéder d'un article défini indique qu'il véhicule une information connue. Très tôt (à trois ans déjà), les productions d'enfants francophones et anglophones attestent que ces derniers sont sensibles à cette distinction.

Notre étude a révélé que la plupart des énoncés enfantins de type « Agent / action / patient » ont les éléments « agent » et « patient » mentionnés par un substantif non accompagné d'un autre mot. Dans ce cas, l'agent et le patient sont mentionnés par une forme linguistique qui n'établit pas une différence entre les caractères « connu » et « nouveau », mais nous avons découvert que cette distinction se joue au niveau de la forme verbale expressive de l'action.

L'agent, ou plus précisément le thème, voit son caractère d'information (connu ou nouveau) spécifié par la modalité syntaxique en tant que caractéristique de la forme

verbale expressive de l'action. L'usage de la modalité assertive indique que l'agent ou le thème a le statut d'une information connue, et l'usage de la modalité adjectivale indique que cet agent ou ce thème a le statut d'une information nouvelle. Selon nos observations, c'est vers l'âge de 8 ans que les enfants kirundophones acquièrent la maîtrise des deux fonctions des modalités assertive et adjectivale. Néanmoins, beaucoup plus tôt, c'est-à-dire à 4-5 ans et peut-être même avant, les enfants kirundophones utilisent couramment et correctement le préfixe verbal en tête de phrase pour exprimer l'agent (ou le thème) et indiquer que cet agent a le statut d'information connue.

Le patient voit son caractère d'information connue marqué, dans la structure même de la forme verbale expressive de l'action, par l'usage de l'infixe. Les enfants kirundophones sont sensibles à cette fonction très tôt, à 4-5 ans et peut-être même avant. Nous n'avons pas décelé une forme spécifique au marquage du caractère nouveau du patient. Par contre, au lieu de marquer le caractère nouveau de l'information sur le patient, le kirundi marque le caractère nouveau de l'information sur le propos (ou l'ensemble « action-patient » en production de phrases simples de type « Agent / action / patient ») et ce, par l'usage d'un morphème verbal particulier, l'affixe pré-radical « **-ra-** » sémantiquement non significatif. Les enfants kirundophones à partir de 4-5 ans font preuve d'une bonne maîtrise de la fonction de ce morphème verbal. Le morphème est intégré dans la structure de la forme verbale expressive de l'action ; c'est encore un procédé dont le jeu est mené au niveau de l'expression de l'action.

Toutes ces observations concourent à dégager comme conclusion que l'expression de l'action, en production de phrases simples kirundi est la pièce maîtresse des marques servant au signalement des caractères « connu » et « nouveau » de l'information sur l'agent, le patient, le thème et le propos.

La pronominalisation est le deuxième aspect linguistique dont la comparaison entre le kirundi, d'une part, et le français et à l'anglais, d'autre part, est intéressante. Le préfixe verbal en tête de phrase, que les enfants kirundophones de 4-5 ans et plus utilisent correctement pour exprimer l'agent, et l'infixe, qu'ils utilisent aussi correctement pour exprimer le patient, sont des formes pronominales dont l'usage sert à marquer que l'information à laquelle elles font référence a le statut d'information connue. Les formes pronominales expressives de l'agent et les formes pronominales

expressives du patient, en français et en anglais, répondent à la même fonction. Les enfants kirundophones (4-5 ans comme âge de référence) et les enfants francophones (3 ans comme âge de référence) acquièrent tôt cette relation entre une catégorie de formes linguistiques et une fonction. Les systèmes de l'accord en genre et/ou en nombre que ce procédé linguistique implique en français et en anglais étant fort différents du système de l'accord en classes propre au kirundi (un système de 16 classes) et à sa famille linguistique, il s'avère intéressant de connaître comment les enfants de ces différents systèmes procèdent pour parvenir tous si tôt à la maîtrise des formes pronominales.

Le dernier aspect comparatif concerne l'ordre des mots. Bien que le langage courant privilégie, en kirundi comme en français et en anglais, l'ordre des mots de type « Sujet-verbe-objet » ou « Agent-action-patient », ces langues disposent également de procédés permettant de changer cet ordre, par exemple la passivation et la topicalisation du patient. Selon nos observations sur la production des phrases contrastives, les enfants kirundophones topicalisent tardivement et moins spontanément le patient par rapport à l'agent. Les résultats sur le français et l'anglais font le même constat, en production de phrases simples et en production de phrases clivées.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amy, G., & Vion, M. (1986). Les indices de traitement des phrases clivées chez l'enfant. Bulletin de Psychologie, tome XXXIX, n° 375, 377–386.
- Bastin, Y. (1982). Les langues bantoues. Tervuren (Bruxelles) : Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- Bates, E., & Devescovi, A. (1989). Crosslinguistic Studies of Sentence Production. Dans Mac Whinney, B., & Bates E (Eds), The Crosslinguistic Study of Sentence Processing. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bates, E., & Mac Whinney, B. (1979). Functionalist Approach to the Acquisition of Grammar. Dans Ochs E., & Schieffelin B. (Eds), Developmental Pragmatics. New York : Academic press.
- Beheydt, L. (1983). Kindertaalonderzoek : een methodologisch handboek. Louvain-la-Neuve : Cabay.
- Beheydt, L. (1986). Langage enfantin : tendances et recherches. Louvain-la-Neuve : Peeters.
- Bigangara, J.B. (1982). Eléments de linguistique burundaise. Bujumbura : Les Presses Lavigerie.
- Bloom, P. (1994). Recent Controversies in the Study of Language Acquisition. Dans Gernsbacher, M.A. (Ed.), Handbook of Psycholinguistics. San Diego (California) : Academic press, 741-779.
- Bronckart, J.-P., Kail, M., & NOIZET, G. (1983). Psycholinguistique de l'enfant. Recherches sur l'acquisition du langage. Neuchatel - Paris : Delachaux, Niestlé.
- Budwig, N. (1990). A Functional Approach to the Acquisition of Personal Pronouns. Children's Language, Volume 7, 121–146.
- Chantraine, Y. (1994). Le développement des capacités référentielles. Questions de Logopédie, 28, 105-135.
- Costermans, J. (1980). Psychologie du langage. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- Costermans, J. (1994). La production du discours et le modèle de l'interlocuteur. Questions de Logopédie, 28, 15-46.

- Doron, R. et Parot, F. (1998). Dictionnaire de Psychologie. Paris : Presses Universitaires de France.
- Edwards, J.A., & Lampert, M.D. (Eds), (1993). Talking Data. Transcription and Coding in Discourse Research. Hillsday-New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.
- Eggins, S. (1994). An Introduction to Systemic Functional Linguistics. London : Pinter.
- Faïk-Nzuji , Cl.M. (1992). Eléments de phonologie et de morphophonologie des langues bantu. Louvain-la-Neuve : Peeters.
- Fletcher, P. et Garman, M. (1979). Language Acquisition : Studies in First Language Development. Cambridge : Cambridge University Press.
- François, F. (1977). Syntaxe de l'enfant avant 5ans. Paris : Librairie Larousse.
- Fröhlich, W. D. (1997). Dictionnaire de la Psychologie. Paris : Librairie Générale Française.
- Guéguen, N. (1997). Manuel de statistique pour psychologues. Paris : Dunod.
- Güthrie, M. (1948). The classification of the bantu languages. London : Dawsons.
- Halliday, M.A.K. (1994). An Introduction to Functional Grammar. Second Edition. Edward Arnold : London, New York.
- Hatungimama, J. & Nahimana, S. (2002). Inaburundi, épouse Mutwe. Récit de vie (édition bilingue). Paris : L'Harmattan.
- Hupet, M. (1988). Syntactic and Prosodic Marking of Pragmatic Information in 4- to 10- Year Olds : A View from the Production of Contrastive Information. Euskara Biltzara Congreso de la Lengua Vasca, Tomo I, 395-410.
- Hupet, M., & Kreit, B. (1983). L'articulation d'informations « connue » et « nouvelle » dans le langage d'enfants de trois à douze ans. Archives de Psychologie, 51, 189-204.
- Hupet, M., & Tilmant, B. (1986). What are clefts good for ? Some consequences for comprehension ». Journal of Memory and Language, 25, 419-430.
- Hupet, M., & Tilmant, B. (1989). How to make young children produce cleft sentences. Journal of Child Language, 16, 251-261.
- Idiata, D. F. (1998). Universaux versus spécificités linguistiques dans l'acquisition du langage chez l'enfant : le cas de la langue isangu (Bantou, B42). München, Newcastle : Lincom Europa.
- Ingram, D. (1989). First Language Acquisition. Method, Description and Explanation. Cambridge : Cambridge University Press.

- Kail, M. (1983). L'acquisition du langage repensée : les recherches interlangues. L'Année Psychologique, 83, 225-258.
- Kail, M. (1986). Validité et coût des indices linguistiques dans la compréhension des phrases. Recherches interlangues sur l'acquisition. Bulletin de Psychologie, tome XXXIX, n° 375, 387-396.
- Kail, M. (2000). Perspectives sur l'acquisition du langage. Dans Kail, M., & Fayol, M. (Eds.), L'acquisition du langage : le langage en émergence, de la naissance à trois ans. Paris : Presses universitaires de France.
- Karmiloff-Smith, A. (1979). A Functional Approach to Child Language : A Study of Determiners and Reference. Cambridge : Cambridge University Press.
- Karmiloff, K. et Karmiloff-Smith, A. (2003). Comment les enfants entrent dans le langage. Paris : Editions retz.
- Langue française. N° 118. Mai 1998. L'acquisition du français langue maternelle.
- Langue française. N° 121. Février 1999. Phrase, texte, discours.
- Mac Whinney, B. (1987). Mechanisms of Language Acquisition. Hillsdale-New Jersey, London : Lawrence Erlbaum Associates.
- Mac Whinney, B., & Bates, E. (1978). Sentential Devices for Conveying Givenness and Newness : A Cross-cultural Developmental Study. Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior, 17, 539-558.
- Mac Whinney, B., & Bates, E. (1989). The Crosslinguistic Study of Sentence Processing. Cambridge : Cambridge University Press.
- Meeussen, A. E. (1959). Essai de grammaire rundi. Tervuren (Bruxelles) : Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- Monnerie, A. (1976). Eléments d'études contrastives Français – Kirundi. Thèse de doctorat d'Etat non publiée. Paris.
- Moreau, M.-L., & Richelle, M. (1997). L'acquisition du langage. Cinquième édition. Sprimont : Pierre Mardaga.
- Most, R.B., & Saltz, E. (1979). Information structures in sentences : New information. Language and Speech, 22, 89-95.
- Mutaka Ngessimo, N. (2000). Introduction to African Linguistics. Muenchen : Lincom Europa.

- Mvukiye, B. (1997). La structure du kirundi et son acquisition comme langue maternelle. Mémoire de licence non publié, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique.
- Mvukiye, B., & Hupet, M. (2002). Acquisition de dispositifs morphosyntaxiques pour le signalement d'informations « connue » et « nouvelle » en Kirundi langue maternelle. Le Langage et l'Homme, vol. XXXVII, n°2, 57-72.
- Ndayiragije, P. (1981). L'étude des tons en kirundi. Thèse de doctorat, Université des Lettres et sciences humaines, Strasbourg, France.
- Ndayishinguje, P. (1978). Contribution à la phonétique et à la phonologie du rundi (avec application à l'orthographe). Thèse de doctorat, Université Paris III, Paris, France.
- Ndayishinguje, P. (1988). Le système tonal du kirundi. Langues et linguistique, n° 14, 199-249.
- Niyonkuru, L (1988). Morphological and Syntactic Analysis of the Verb Extension System of the Rundi Language. Ph. D. thesis, University of Wisconsin-Madison. Ann Arbor, Michigan : UMI Dissertation Services.
- Nkanira, P. (1984). La représentation et l'expression du temps grammatical en kirundi. Essai de description psychomécanique. Thèse de doctorat, Université Laval, Laval, Canada.
- Ntahokaja, J.B. (1966). Indimbuuro y'ikiruúndi. Syllabus de cours, Université du Burundi, Bujumbura, Burundi.
- Ntahokaja, J.B. (1978). Imigenzo y'ikirundi. Bujumbura : Université du Burundi.
- Ntahokaja, J.B. (1994). Grammaire structurale du kirundi. Bujumbura : Université du Burundi. Paris : Agence de coopération culturel et technique.
- Oléron, P. (1979). L'enfant et l'acquisition du langage. Paris :Presses universitaires de France.
- Paul, R. (1985). The Emergence of Pragmatic Comprehension : A Study of children's Understanding of Sentence-Structure Cues to Given/New information. Journal of Child Language, 12, 161-170.
- Rodegem, F.M. (1967). Précis de grammaire rundi. Bruxelles, Gand : Editions scientifiques.
- Rodegem, F.M. (1970). Dictionnaire rundi-français. Tervuren (Bruxelles) : Musée Royal de l'Afrique Centrale.

- Rodegem, F.M. (1993). Contes du Burundi. Paris : Conseil international de la langue française.
- Rondal, J.-A. (1997). L'évaluation du langage. Sprimont : Mardaga.
- Rossi, J.-P. (1997). L'approche expérimentale en psychologie. Paris : Dunod.
- Sabimana, F. (1986). The Relational Structure of the Kirundi Verb. Ph. D. thesis, Indiana University. Ann Arbor, Michigan : UMI Dissertation Services.
- Slobin, D. I. (1967). A Field Manual for Cross-cultural Study of the Acquisition of Communicative Competence. Berkeley (CA) : University of California, ASVC Bookstore.
- Slobin, D. I. (1985). The Crosslinguistic Study of Language Acquisition. V1 : The Data. Hillsdale - New Jersey : Erlbaum.
- Slobin, D. I. (1985). The Crosslinguistic Study of Language Acquisition. V2 : Theoretical Issues. Hillsdale - New Jersey : Erlbaum.
- Slobin, D. I. (1993). The Crosslinguistic Study of Language Acquisition. V3. Hillsdale - New Jersey : Erlbaum.
- Shimamungu, E. (1998). Le kinyarwanda. Initiation à une langue bantu. Paris : L'Harmattan.
- Tilmant, B. (1994). Variables pragmatiques déterminant l'utilisation de la forme clivée. Questions de logopédie, 28, 47-75.
- Tomasello, M. (1998). The New Psychology of Language. Cognitive and Functional Approaches to Language Structure. Mahwah, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.
- Vion, M., & Amy, G. (1984). Comprendre les relations agent-patient dans les énoncés simples en français. Une étude génétique du traitement des structures clivées. Archives de Psychologie, 52, 209-229.